

CHAPITRE 6

Ordres religieux

Article 1 - Le Souverain Pontife

Le don du ministère est l'un des plus grands que Christ ait fait au monde. C'est à ce sujet que le Psalmiste, prophétisant l'ascension de Christ, parle dans ce langage élevé, de ses glorieux résultats: "Tu es monté en haut, tu as emmené des captifs en captivité; tu as reçu des dons pour les hommes, même pour les rebelles, afin que l'Éternel demeurât parmi eux." (*Psaumes* LXVIII, 18). L'Église de Rome, à son origine, possédait le don céleste du ministère et du gouvernement scripturaire; "sa foi était alors célèbre dans le monde entier", ses oeuvres de justice étaient riches et abondantes. Mais dans un jour de malheur, l'élément Babylonien s'introduisit dans son ministère, et désormais ce qui devait être une bénédiction devint une malédiction. Depuis ce moment, au lieu de sanctifier l'homme, elle n'a servi qu'à le démoraliser, et à faire de lui "deux fois plus l'enfant de l'enfer" qu'il ne l'aurait jamais été si elle l'eut simplement laissé à lui-même. S'il en est qui s'imaginent qu'il y a une vertu secrète et mystérieuse dans une succession apostolique venant par la papauté, qu'ils considèrent sérieusement le caractère réel des ordres du pape et de ceux de ses évêques et de son clergé. Depuis le pape jusqu'au moindre membre du clergé, tout, on peut le montrer, est entièrement babylonien. Le collège de cardinaux avec le pape en tête est exactement la contrepartie du collège païen des pontifes avec son "Pontifex Maximus" ou le Souverain Pontife qui avait existé à Rome depuis les temps les plus reculés, et qui, on le sait, était formé sur le modèle du grand concile de pontifes de Babylone.

Les clefs des cieux de Saint-Pierre

Le pape prétend aujourd'hui à la suprématie dans l'Église comme successeur de Saint Pierre, auquel, dit-on, Notre-Seigneur a exclusivement confié les clefs du royaume des cieux. Mais voici un point important: avant que le pape ne fût investi de ce titre qui, pendant mille ans, avait désigné le pouvoir des clefs de Janus et de Cybèle¹, aucune prétention à cette prééminence ou à quoi que ce soit de semblable ne fut proclamé, sous prétexte qu'il était le possesseur des clefs remises à Pierre. Les évêques de Rome, il est vrai, montrèrent de bonne heure un esprit fier et ambitieux; mais pendant les trois premiers siècles leurs prétentions à des honneurs particuliers se fondaient simplement sur la dignité de leur siège, qui était celui de la ville impériale, la capitale du monde Romain. Cependant quand le siège de l'empire fut transporté en Orient, et que Constantinople menaça d'éclipser Rome, il fallut bien chercher de nouvelles raisons pour maintenir la dignité de l'évêque de Rome. Ces raisons on les trouva, lorsque vers 378, le pape devint héritier des clefs qui étaient les symboles des deux divinités païennes bien connues à Rome. Janus avait une clef², Cybèle avait aussi une clef³ et ce sont là les deux clefs que le pape porte dans ses armes comme emblème de son autorité spirituelle. Comment le pape en vint-il à être considéré comme jouissant du pouvoir de ces clefs? On le verra plus loin; mais il est certain qu'à l'époque dont nous parlons l'opinion populaire lui attribua ce pouvoir. Lorsque, aux yeux des païens, il eut occupé la place des représentants de Cybèle et de Janus, et qu'il eut le droit de porter leurs clefs, le pape vit que s'il pouvait faire seulement croire aux chrétiens que Pierre seul avait le pouvoir des

155

⁴ Pour avoir la preuve que cette prétention fut élevée la première fois en 431, lire ELLIOTT, *Horae*, vol. III, p. 139. En 429, il y fut fait une première allusion, mais en 431, cette prétention fut ouvertement et clairement formulée.

⁵ GIESELER, vol. I, p. 206-208.

⁶ Voir BOWER, vol. I, p. 212.

⁷ PARKHURST, *Lexique Hébreu*, p. 602.

⁸ Les Mufti turcs, ou interprètes du Koran, dérivent ce nom du même verbe que celui qui a formé Miftah, une clef.

clefs et qu'il était le successeur de Pierre, la vue de ces clefs entretiendrait l'illusion, et que si la dignité temporelle de Rome en tant que cité venait à baisser, sa dignité personnelle d'évêque de Rome serait plus solidement établie que jamais. C'est évidemment de cette façon qu'il a procédé.

Un certain temps s'écoula, et alors quand le travail secret du mystère d'iniquité eut préparé le terrain, le pape affirma pour la première fois sa suprématie, fondée sur les clefs données à Pierre. Vers 378, il s'éleva à la position que lui donnait aux yeux des païens le pouvoir de ces clefs. Ce fut en 431, et non point auparavant, qu'il prétendit ouvertement à la possession des clefs de saint Pierre⁴. Il y a là évidemment une coïncidence frappante. Le lecteur demandera-t-il comment on pouvait croire à une prétention si peu fondée? Les paroles de l'Écriture sur ce même sujet, donnent une réponse claire et satisfaisante: "Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés... C'est pourquoi Dieu leur enverra un esprit d'erreur, en sorte qu'ils croiront au mensonge." (*II Thessaloniens* II, 10-11). Il y a peu de mensonges aussi grossiers; mais avec le temps, ce mensonge fut pourtant cru, et de même qu'on adore aujourd'hui la statue de Jupiter avec la conviction que c'est la vraie statue de Pierre, ainsi on a dévotement cru pendant des siècles que les clefs de Janus et de Cybèle représentaient les clefs du même apôtre. L'infatuation seule a pu faire croire aux chrétiens que ces clefs étaient l'emblème d'un pouvoir exclusivement donné par Christ au pape par le moyen de Pierre; mais il est facile de voir comment les païens devaient se rallier autour du pape avec empressement quand ils l'entendaient fonder son pouvoir sur la possession des clefs de Pierre. Les clefs que portait le pape étaient les clefs d'un Pierre bien connu des païens initiés aux mystères chaldéens. Que Pierre ait jamais été évêque de Rome, c'est là, on l'a prouvé bien des fois, une fable grossière. Il est même fort douteux qu'il ait jamais mis les pieds à Rome. Sa visite à cette ville n'est fondée sur aucune autorité sérieuse. Seul, un écrivain de la fin du II^e siècle ou du commencement du III^e, l'auteur de l'ouvrage appelé les *Clémentines*, nous dit gravement qu'à l'occasion de cette visite, ayant trouvé là Simon le magicien, l'apôtre le défia de lui donner une preuve de son pouvoir miraculeux ou magique, sur quoi le sorcier s'envola dans les airs, et Pierre le fit descendre avec une telle hâte qu'il se cassa une jambe⁵. Tous les historiens sérieux ont rejeté bien vite l'histoire de cette rencontre de l'apôtre et du magicien comme manquant absolument de preuves contemporaines; mais comme la visite de Pierre à Rome est fondée sur la même autorité, elle demeure ou tombe avec elle; du moins, on ne doit l'admettre que comme extrêmement douteuse. Mais si tel est le cas pour le Pierre du christianisme, il est facile de prouver d'une manière indubitable qu'avant l'ère chrétienne il y avait à Rome un Pierre qui occupait la plus haute place dans la prêtrise païenne. Le prêtre qui expliquait les mystères aux initiés était quelquefois appelé d'un nom grec, "le Hiérophante", mais dans le chaldéen primitif, le vrai langage des mystères, son nom prononcé sans les points voyelles, était Pierre, c'est-à-dire l'interprète⁷. Rien n'était plus naturel que ce prêtre, interprète et révélateur de la doctrine ésotérique des mystères, portât les clefs des deux divinités dont il dévoilait les desseins secrets⁸.

C'est ainsi que nous pouvons voir comment les clefs de Janus et de Cybèle furent plus tard regardées comme étant les clefs de Pierre l'interprète des mystères. Bien plus, nous avons la preuve la plus décisive que dans les contrées séparées l'une de l'autre et éloignées de Rome, ces clefs étaient connues des païens initiés non seulement comme étant celles de Pierre, mais comme étant celles d'un Pierre identifié avec Rome. Dans les mystères d'Eleusis à Athènes, quand les candidats à l'initiation étaient instruits dans la doctrine secrète du paganisme, on leur lisait l'explication de cette doctrine dans un livre appelé par les écrivains "le livre

9 POTTER, *Antiquités*, vol. I, Mystères, p. 356.

10 Selon Jamblique, Hermès (l'Égyptien) était le dieu de la connaissance céleste, qu'il communiquait aux prêtres. Elle les autorisait à lui dédier leurs commentaires (WILKINSON, vol. V, ch. XVII). Il apprit aussi aux hommes comment s'approcher de la divinité par les prières et les sacrifices (*ibid.* ch. XIII). Hermès Trismégiste semble une nouvelle incarnation de Thoth, revêtu d'honneurs plus grands encore. Les principaux livres d'Hermès étaient très respectés par les Égyptiens et portés dans les processions religieuses (CLÉMENT, *Strom.*, liv. VI, vol. III).

11 En Égypte Petr a le même sens (BUNSEN, vol. I, *Hiéroglyphe*, p. 545) et signifie, montrer. L'interprète est appelé Hierophanta, mot de même idée que montrer.

12 Hermès, dieu de l'invention et de la science, dévoila aux hommes la volonté du père de Jupiter comme ange ou messenger de Jupiter. Gardien de la discipline, il invente la géométrie, le raisonnement, le langage. Aussi préside-t-il toute érudition, amenant à une essence intelligente et gouvernant toutes les âmes humaines (PROCLUS, *Commentaire sur le premier Alcibiade*, dans les notes de Taylor). Hermès était si essentiellement le Révélateur qu'en découle Hermeneutes, interprète.

13 Voir BRYANT, *Mythologie*, vol. I, p. 308-311, 356, 359, 362.

14 LEMPRIERE, *sub voce*.

Pétroma"; ce qui veut dire, nous affirme-t-on, "un livre formé de pierres". Mais c'est évidemment là un jeu de mots, selon l'esprit ordinaire du paganisme, dans le but d'amuser le vulgaire. La nature de ce fait et l'histoire des mystères montrent que ce livre ne pouvait être que le livre "Peter-Roma", c'est-à-dire, "le livre du grand interprète", en d'autres termes, d'Hermès Trismégiste, "le grand interprète des dieux". En Égypte, où les Athéniens ont puisé leur religion, les livres d'Hermès étaient considérés comme la fontaine divine de toute vraie connaissance 313 des mystères¹⁰. Aussi considérait-on dans ce pays Hermès sous ce caractère de grand interprète, ou Peter-Roma¹¹. À Athènes, Hermès comme on le sait, occupait exactement la même place¹²; il doit donc, dans le langage sacré, avoir été connu sous le même titre. Le prêtre qui expliquait les mystères au nom d'Hermès doit donc avoir porté non seulement les clefs de Pierre, mais les clefs de Peter-Roma. C'est ici que le fameux nom de livre de la pierre, commence à se montrer sous un jour nouveau; bien plus, à verser une nouvelle lumière sur l'un des passages les plus obscurs et les plus embarrassants de l'histoire de la papauté. Certains historiens se sont demandé avec étonnement comment il se fait que le nom de Pierre ait été associé à celui de Rome depuis le IV^e siècle, comment dans tant de pays divers, des milliers d'âmes ont pu croire que Pierre, l'apôtre de la circoncision, ait renoncé à sa charge divine, pour devenir évêque d'une église de Gentils et souverain spirituel dans la grande cité, quand on n'avait aucune preuve certaine qu'il ait jamais été à Rome! Mais le livre de Peter-Roma nous explique ce qui sans lui demeurerait tout à fait inexplicable. Ce titre était trop précieux pour être méprisé par la papauté, et suivant sa tactique ordinaire, il était certain qu'elle le ferait à l'occasion servir à sa propre extension. Cette occasion lui fut offerte. Quand le pape eut des rapports étroits avec le sacerdoce païen, quand les païens furent enfin placés sous son contrôle, comme nous le verrons, quoi de plus naturel que de chercher non seulement à réconcilier le paganisme et le christianisme, mais à montrer que le païen Peter-Roma, avec ses clefs, signifiait Pierre de Rome, et que ce Pierre de Rome était le véritable apôtre auquel le Seigneur Jésus donna "les clefs du Royaume de Dieu"? Ainsi par une simple confusion de mots, des personnes et des choses essentiellement différentes étaient confondues; le paganisme et le christianisme étaient mêlés ensemble afin de servir l'ambition croissante d'un prêtre corrompu; ainsi, pour les chrétiens aveuglés de l'apostasie, le pape devint le représentant de Pierre l'apôtre, tandis que pour les païens initiés: il n'était que le représentant de Pierre, l'interprète de leurs fameux mystères¹³!

C'est ainsi que le pape fut la contrepartie exacte de Janus à la double figure. Oh! quelle profonde signification de l'expression scripturaire, "le Mystère d'iniquité" (*II Thessalonicien II, 7*), appliquée à la papauté!

Le lecteur pourra comprendre maintenant comment le grand Concile d'État du pape qui assiste ce dernier dans le gouvernement de l'Église, a été appelé le collège des cardinaux. Le mot cardinal vient de Cardo, gond.

Janus, dont le pape porte la clef, était le dieu des portes et des gonds, et on l'appelait Patulcius et Clusius, celui qui ferme et celui qui ouvre¹⁴. C'était un sens blasphématoire, car on l'adorait à Rome comme le grand Médiateur. Quelle que fût l'entreprise qu'on allait tenter, la divinité qu'on allait invoquer, il fallait avant tout

157

15 OVIDE, *Fastes*, liv. I, v. 171, 172, vol. III, p. 24.

16 Ainsi appelé dans *Hymne des Saliens*, MACROBE, *Sat.*, liv. I, ch. 9, p. 54, c. 2. H.

17 Voir note 1, p. 44 et p. 199.

18 OVIDE, *Fastes*, liv. I, v. 117-118.

19 *ibid.* v. 117-120, 125.

20 PARKHURST, *Lexique*, p. 627.

21 Selon Wilkinson (vol. II, p. 22), le roi décrétait les lois et dirigeait toutes les affaires de la religion et de l'état: ce qui prouve qu'il était le souverain pontife.

adresser une invocation à Janus¹⁵, qui était reconnu comme le dieu des dieux¹⁶. Sa mystérieuse divinité combinait les caractères de Père et de Fils¹⁷ et sans elle aucune prière ne pouvait être exaucée; la porte du ciel même ne pouvait s'ouvrir¹⁸. C'est ce dieu qu'on adorait si généralement en Asie Mineure quand notre Seigneur envoya par Jean son serviteur les sept messagers de l'Apocalypse aux Églises de cette région. Aussi dans un de ses ordres le voyons-nous repousser tacitement l'assimilation profane de sa dignité à celle de ce dieu, et réclamer ses droits exclusifs à la prérogative attribuée généralement à son rival: "Écris aussi, écris à l'ange de l'église de Philadelphie: Voici ce que dit celui qui est saint, le véritable, qui a la clef de David, qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre." (*Apocalypse III, 7*). Or, c'est à ce Janus, comme médiateur adoré en Asie Mineure et aussi à Rome dans les premiers siècles, qu'appartenait le gouvernement du monde, il avait, suivant les païens, tout pouvoir dans le ciel, sur terre et sur mer¹⁹. À ce titre, il avait dit-on, jus vertendi cardinis, le pouvoir de tourner les gonds, d'ouvrir les portes des cieus, ou d'ouvrir et de fermer dans le monde les portes de la paix et de la guerre. Le pape, s'instituant grand-prêtre de Janus, prit aussi jus vertendi cardinis, le pouvoir de tourner les gonds, d'ouvrir et de fermer dans un sens blasphématoire et païen. Ce pouvoir fut tout d'abord affirmé insensiblement et avec prudence, mais une fois les fondements jetés, l'édifice du pouvoir papal fut solidement établi, siècle après siècle. Les païens qui voyaient quels progrès le christianisme de Rome faisait vers le paganisme sous la direction du pape, étaient plus que contents de reconnaître que le pape possédait ce pouvoir; ils l'encouragèrent joyeusement à s'élever de degré en degré au faite de ses prétentions blasphématoires qui convenaient au représentant de Janus, prétentions qui, on le sait, sont maintenant, grâce au consentement unanime de la chrétienté apostate de l'Occident, reconnues comme inhérentes à la charge d'évêque de Rome. Il fallait cependant une coopération extérieure pour permettre au pape de s'élever à la suprématie du pouvoir auquel il prétend. Quand son pouvoir se fut accru, quand sa domination se fut étendue, et surtout quand il fut devenu un souverain temporel, la clef de Janus devint trop lourde pour sa main, il eut besoin de partager avec un autre le pouvoir du gond. C'est ainsi que ses conseillers privés, ses hauts fonctionnaires d'État, associés avec lui pour le gouvernement de l'Église et du monde, reçurent le titre aujourd'hui bien connu de cardinaux, les prêtres du gond. Ce titre avait déjà été porté auparavant par les grands officiers de l'empereur Romain qui, en qualité de Pontifex Maximus, avait été lui-même un représentant de Janus, et avait transmis ses pouvoirs à ses créatures. Même sous le règne de Théodose, empereur chrétien de Rome, le premier ministre portait le titre de cardinal²⁰. Mais aujourd'hui le nom et le pouvoir que ce nom comporte avec lui ont depuis longtemps disparu de chez tous les fonctionnaires

civils des souverains temporels; et seuls ceux qui aident le pape à porter la clef de Janus pour ouvrir et fermer, sont connus sous le nom de cardinaux, prêtres des gonds.

J'ai dit que le pape devint le représentant de Janus qui, nous le savons, n'était autre que le messie Babylonien. Si le lecteur considère seulement les prétentions orgueilleuses de la papauté, il verra combien elle a emprunté à l'original. Dans les contrées où le système Babylonien s'est développé le plus complètement, nous trouvons le souverain pontife du dieu Babylonien investi des mêmes attributs que le pape. Appelle-t-on le pape "dieu de la terre, vice-dieu, vicaire de Jésus-Christ"? Le roi d'Égypte qui était souverain pontife²¹, nous dit Wilkinson, était regardé avec le plus grand respect comme le représentant de la divinité sur la terre. Le pape est-il infallible, et l'Église de Rome, en conséquence, se vante-t-elle de n'avoir jamais changé et d'être incapable de changer! Il en était de même pour le pontife chaldéen et le système qu'il patronnait. Le souverain

158

²² WILKINSON, *Les Égyptiens*. L'infaillibilité était une conséquence naturelle de la croyance populaire relativement aux rapports entre le souverain et les dieux. Car, le roi, croyait-on, participait à la nature divine (DIODORE, liv. I, ch. 7, p. 57).

²³ LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 472-474 et *Ninive et Babylone*, p. 361. Les rois d'Égypte et d'Assyrie qui renfermaient Babylone étaient la tête de la religion et de l'état. Les statues sacrées, dit-on, étaient en adoration, comme ses sujets. L'adoration réclamée par Alexandre le Grand imitait directement celle rendue aux rois perses. Quinte-Curce (liv. VIII, ch. 5) dit: "Volebat... itaque more Persarum Macedonas venerabundos ipsum salutare prosternentes humi corpora." Selon Xénophon, cette coutume des Perses venait de Babylone: Cyrus fut adoré pour la première fois en marque de respect lorsqu'il entra dans Babylone (*Cyrop*, liv. VIII).

²⁴ GAUSSEN, *Daniel*, vol. I, p. 114.

²⁵ SYMMAQUE, *Epistolae*, liv. VI, 31, p. 240.

²⁶ BOWER, *Histoire des Papes*, vol. I, p. 7.

²⁷ BARTOLINI, *Antichità sacre di Roma*, p. 33.

pontife, dit l'écrivain que nous venons de citer, était réputé incapable d'erreur²²; aussi avait-on le plus grand respect pour la sainteté des anciens édits; c'est là sans doute l'origine de cette coutume "qui ne permettait pas de changer les lois des Mèdes et des Perses". Le pape reçoit-il l'adoration des cardinaux? Le roi de Babylone comme souverain pontife était adoré de la même manière²³. Les rois et les ambassadeurs sont-ils tenus de baiser la semelle du pape? Cette coutume aussi est copiée sur le même modèle; car le professeur Gausсен, citant Strabon Hérodote s'exprime ainsi: "Les rois de Chaldée portaient aux pieds des sandales que les rois vaincus avaient l'habitude de baiser²⁴." Enfin le pape est-il appelé du nom de "sa sainteté"? C'est ainsi qu'on appelait à Rome le pontife païen. Ce titre paraît avoir été commun à tous les pontifes. Symmaque, le dernier représentant païen de l'empereur romain comme souverain pontife, s'adressant à l'un de ses collègues ou pontifes comme lui, à propos d'un grade auquel il allait être promu, lui dit: "J'apprends que votre sainteté (sanctitatem tuam) va être désignée par les saintes lettres²⁵."

La chaire (siège) de Saint-Pierre

Si nous avons maintenant restitué les clefs de Saint-Pierre à leur légitime possesseur, la chaire de Saint-Pierre doit suivre la même destinée. Cette chaire si renommée vient de la même origine que les clefs en croix. La même raison qui poussa le pape à prendre les clefs chaldéennes le poussa naturellement aussi à prendre possession de la chaire vacante du souverain pontife païen. Comme le pontife, par la vertu de ses fonctions, avait été le Hiérophante ou interprète des mystères, sa chaire avait le même droit à être appelée chaire de Pierre que les clefs païennes à être appelée clef de Pierre. Ce fut précisément ce qui arriva.

Le fait suivant montrera l'origine réelle du fameux siège de Pierre: les Romains, dit Bower, croyaient jusqu'en 1662 avoir la preuve incontestable, non seulement que Pierre avait élevé leur siège, mais encore qu'il s'y était assis; car jusqu'à cette année-là, le siège même où ils croyaient qu'il s'était assis ou qu'ils voulaient donner comme tel, était montré et proposé à l'adoration publique le 18 janvier, qui était la fête de cette même chaire. Mais pendant qu'on la nettoyait pour la placer ensuite dans un endroit bien en vue du Vatican, les douze travaux d'Hercule y apparurent gravés²⁶, aussi la laissa-t-on de côté. Les partisans de la papauté ne furent pas peu déconcertés par cette découverte; mais ils tâchèrent d'expliquer la chose du mieux qu'ils le purent. "Notre culte, dit Giacomo Bartolini, dans ses Antiquités sacrées de Rome, racontant les circonstances relatives à cette découverte, notre culte n'était cependant pas déplacé, puisque nous le rendions non au bois, mais au prince des apôtres, Saint-Pierre, qui dit-on, s'y était assis²⁷." Que le lecteur pense ce qu'il voudra de cette justification d'un pareil culte rendu à une chaire, il remarquera certainement, s'il se rappelle ce que nous avons déjà dit, que la vieille fable du siège de Pierre est bel et bien renversée.

159

²⁸ Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète (Lady MORGAN, *L'Italie*, vol. III, p. 51). Le Dr. Wiseman a cherché à contester cette affirmation, mais le Times fait remarquer avec raison que cette dame avait évidemment pour elle le meilleur argument.

²⁹ BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 24.

³⁰ WILKINSON, vol. V, p. 285-286.

Fig. 47

Dans les temps modernes, Rome semble avoir joué de malheur avec son siège de Pierre; car même après qu'on eut condamné et mis de côté celui qui portait les douze travaux d'Hercule, comme s'il n'avait pu résister à la lumière que la Réformation avait jetée sur les ténèbres du Saint-Siège, celui que l'on choisit pour le remplacer fut destiné à révéler avec plus de ridicule les impostures effrontées de la papauté. Le premier siège était emprunté aux païens; le second paraît avoir été volé aux Musulmans; lorsque les soldats français, sous les ordres du général Bonaparte, s'emparèrent de Rome en 1795, ils trouvèrent sur le dos de ce siège, écrite en arabe, cette sentence bien connue du Coran: "la-illah el-allah, Mohamed rasoul allah²⁸." Le pape n'a pas seulement un siège pour s'y asseoir, il a aussi un siège pour se faire porter en grande pompe et avec éclat sur les épaules de ses fidèles quand il va faire une visite à Saint-Pierre ou à quelque autre église de Rome. Voici comment un témoin oculaire décrit le spectacle du jour du Seigneur, dans le quartier général de l'idolâtrie papale: "On entendait dehors les roulements du tambour. Les fusils des soldats résonnaient sur le pavé de la maison de Dieu, tandis que sur l'ordre des officiers, ils les déposaient à terre, épaulaient, et présentaient armes. Quelle différence avec le vrai sabbat! Quelle différence avec le vrai christianisme! Quelle différence avec les dispositions nécessaires pour recevoir un ministre du doux et humble Jésus! Bientôt, s'avançant lentement entre deux rangs de soldats armés, apparut une longue procession d'ecclésiastiques, d'évêques, de chanoines, de cardinaux précédant le pontife romain assis sur un siège doré, et couvert de vêtements resplendissants comme le soleil. Douze hommes le portaient vêtus de cramois précédés immédiatement de plusieurs personnes chargées d'une croix, de sa mitre, de sa triple couronne, et des autres insignes de ses fonctions. Il s'approchait, sur les épaules des fidèles, au milieu de la foule en extase, la tête ombragée ou recouverte de deux immenses éventails faits de plumes de paon et portés par deux serviteurs²⁹." Voilà ce qui se pratique encore à Rome aujourd'hui, avec cette différence cependant que souvent, outre l'éventail qui l'abrite et qui est exactement le van mystique de Bacchus, son siège d'apparat est aussi recouvert d'un dais. Or, reportez-vous à 3000 ans en arrière, et lisez la visite du souverain pontife égyptien au temple de son dieu: "Quand on atteignit les limites du temple, dit Wilkinson, les gardes et les serviteurs royaux choisis pour représenter toute l'armée entrèrent dans les cours. Des compagnies de soldats jouèrent les airs favoris de la nation, et les nombreux étendards des différents régiments, dont les bannières flottaient au vent, l'éclat brillant des armes,

l'immense concours de la foule et l'imposante majesté des hautes tours du propylée, ornées de drapeaux colorés flottant au-dessus des corniches, tout cela offrait un spectacle dont l'éclat, nous pouvons le dire, a été rarement égalé dans quelque pays que ce soit. Le trait le plus frappant de cette pompeuse cérémonie c'était le cortège brillant du monarque, qui était porté sur son siège d'apparat par les principaux officiers de l'État sous un riche dais ou marchait à pied, à l'ombre d'un riche éventail de plumes flottantes³⁰." Nous donnons en gravure (**fig. 47**), d'après Wilkinson, la portion centrale d'un des tableaux qu'il consacre à cette procession égyptienne, afin que le lecteur puisse voir de ses propres yeux à quel point la cérémonie païenne s'accorde avec la cérémonie papale. Voilà pour l'origine du siège et des clefs de saint Pierre.

La mitre papale

Janus, dont le pape a pris la clef avec celle de sa femme ou Cybèle, était aussi Dagon. Janus, le dieu à deux têtes qui avait vécu dans deux mondes, était une divinité Babylonienne comme incarnation de Noé. Dagon, le dieu poisson, représentait cette divinité comme une manifestation du même patriarche qui avait vécu si longtemps sur les eaux du déluge. Si le pape porte la clef de Janus, il porte aussi la mitre de Dagon. Les

160

³¹ LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 343.

³² 4e édit, vol. III, p. 4, fig. 27.

³³ WILKINSON, vol. V, p. 253.

³⁴ A. Trimen, célèbre architecte de Londres, auteur de *L'Architecture de l'Église et de la Chapelle*.

Fig. 48

Fig. 49 — Voir aussi fig. 37, p. 239.

Fig. 50

excavations de Ninive ont mis ce fait en dehors de toute contestation. La mitre papale est entièrement différente de la mitre d'Aaron et des grands prêtres juifs. Cette mitre était un turban. La mitre à deux cornes portée par le pape quand il s'assoit sur le grand autel à Rome et qu'il reçoit l'adoration des cardinaux, est la même mitre que portait Dagon, le dieu-poisson des Philistins et des Babyloniens. On représentait autrefois Dagon de deux manières. Dans l'une, il était moitié homme, moitié poisson, la partie supérieure du corps était celle d'un homme, la partie inférieure se terminait en queue de poisson. Dans l'autre, pour nous servir des expressions de Layard la tête du poisson formait une mitre, au-dessus de celle de l'homme, tandis que sa queue écaillée en forme d'éventail, retombait par derrière comme un manteau et montrait les pieds et les membres d'un homme³¹. Layard donne dans son dernier ouvrage une description de cette forme que nous montrons ici au lecteur (**fig. 48**).

Si on examine cette mitre et qu'on la compare à celle du pape comme elle est donnée dans les Heures d'Elliott³² on ne peut douter un moment que ce ne soit là, et là seulement, l'origine de la mitre pontificale. Les mâchoires ouvertes du poisson qui surmonte la tête de l'homme de Ninive, sont la contrepartie évidente des cornes de la mitre du pape. Il en était ainsi en Orient, environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne.

Il paraît aussi qu'il en fut de même en Égypte; car Wilkinson, parlant d'un poisson de l'espèce du Silurus, dit qu'un des génies du Panthéon égyptien apparaît sous une forme humaine, avec une tête de poisson³³. Dans l'Occident, plus tard, nous le savons d'une manière certaine, les païens avaient détaché du corps du poisson la mitre en forme de tête de poisson, et s'en servaient pour orner la tête de leur grand dieu médiateur; car on représente ce dieu sur plusieurs pièces païennes de Malte, avec les attributs bien connus d'Osiris, et il n'a rien du poisson que la mitre sur la tête (**fig. 49**); celle-ci est presque de la même forme que la mitre du pape ou d'un évêque romain de nos jours.

Même en Chine, il est évident que la même coutume de porter une mitre à tête de poisson, a autrefois prévalu, car la contrepartie de la mitre papale, portée par l'empereur chinois, a subsisté jusqu'aux temps modernes.

Sait-on, demande un auteur estimé de nos jours, dans une communication privée qu'il m'a faite, sait-on que l'empereur de Chine, dans tous les temps, même aujourd'hui, comme grand prêtre de la nation, prie une fois par an pour tout le peuple et le bénit, vêtu de sa robe de prêtre et coiffé de sa mitre, la même, exactement la même, que celle que le pontife romain porte depuis douze cents ans? C'est cependant la vérité³⁴.

À l'appui de cette assertion nous donnons ici l'image (**fig. 50**) la mitre impériale, qui est le fac-similé même de la mitre épiscopale du pape vue de face.

161

³⁵ KEMPFER, *Le Japon*, dans la *Collection* de PINKERTON, vol. VII, P. 776.

³⁶ Voir *Gradus ad Parnassum* composé par G. PYPER, membre de la société de Jésus, *sub vocibus Lituus Episcopus et Pedum*, p. 372, 464.

³⁷ BEROSUS, *apud Abydenus*, in *Fragments de Cory*, p. 32. Voir EUSÈBE, *Chron.*, P. I.

³⁸ *Ninive et Babylone*, p. 361. Layard paraît croire que l'instrument mentionné, porté par le roi était une faucille. Après un examen attentif, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une crosse, ornée de clous, comme souvent avec les crosses romaines qui (et c'est bien là, la seule différence) sont renversées au lieu d'être droites.

³⁹ Le nom bien connu de Pharaon, titre des rois pontifes d'Égypte, est exactement la forme égyptienne de l'hébreu He-Roè. Pharaon, dans la Genèse, est sans les points voyelles, Phe-Roè, Phe étant l'article défini égyptien. Ce n'était pas les rois bergers que les Égyptiens adoraient, mais Roi-Tzan, les bergers des troupeaux (*Genèse XLVI*, 34). Sans l'article, Roi, berger, est évidemment l'original du français Roi, d'où l'adjectif royal; et de Ro, qui veut dire faire le berger, mot qu'on prononce Reg (avec la suffixe sh, qui veut dire celui qui est, ou celle qui fait) découle Regsh, celui qui joue le rôle de berger, d'où le latin Rex, et royal.

Fig. 51

Le lecteur se rappelle que même dans le Japon, qui est encore plus éloigné de Babel que la Chine elle-même, on représente une des divinités par le même symbole de puissance qu'en Assyrie, c'est-à-dire avec les cornes d'un taureau, et on l'appelle "le prince du ciel à tête de boeuf³⁵." Puisqu'on trouve, au Japon, le symbole de Nemrod ou Chronos, celui qui a une corne, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve, en Chine, le symbole de Dagon.

La crosse pontificale

Mais il y a un autre symbole de la puissance papale qu'il ne faut pas oublier, c'est la crosse pontificale. D'où vient cette crosse? Notre première réponse c'est que le pape l'a empruntée à l'augure romain. Celui qui connaît les classiques sait que lorsque les augures romains consultaient les cieux, ou tiraient des présages de l'aspect du ciel, ils avaient un instrument qui leur était absolument indispensable. Cet instrument qui leur servait à décrire la partie du ciel sur laquelle ils faisaient leurs observations, était recourbé à une extrémité et s'appelait lituus. Ce qui prouve évidemment que le lituus ou bâton recourbé des augures romains était identique à la crosse pontificale, c'est que les auteurs catholiques eux-mêmes, écrivant à une époque d'ignorance où le déguisement était jugé inutile, n'hésitaient pas à employer le mot lituus comme synonyme de crosse³⁶. Ainsi un écrivain papal décrit un certain pape ou évêque papal comme "mitra lituoque decorus," orné de la mitre et du bâton d'une augure; voulant dire qu'il avait une mitre et une crosse. Mais ce lituus ou bâton du devin, que portait l'augure romain, était emprunté aux Étrusques qui, on le sait, l'avaient eux-mêmes pris aux Assyriens en même temps que leur religion. De même que l'augure romain se distinguait par ce bâton recourbé, ainsi les devins et les prêtres chaldéens, dans l'accomplissement de leurs rites, étaient d'ordinaire pourvus d'un croc ou d'une crosse. On peut faire remonter ce croc magique jusqu'au premier roi de Babylone, c'est-à-dire Nemrod, qui, d'après Berosus, porta le premier, le titre de roi-berger³⁷. En hébreu ou dans le chaldéen du temps d'Abraham, Nemrod le berger veut dire précisément Nemrod He-Roè; et c'est certainement du titre de "puissant chasseur devant l'Éternel" que dérivent à la fois le nom du héros lui-même, et tout le culte de ce héros, qui, depuis, s'est répandu dans le monde. Il est certain que les successeurs divinisés de Nemrod, ont été généralement représentés avec le croc ou la crosse. Ce fut le cas à Babylone et à Ninive, comme le montrent les monuments encore debout. La **figure 51**, tirée de Babylone, montre la crosse sous sa forme la plus grossière. Dans Layard, on la trouve sous une forme un peu plus parfaite et ressemblant presque entièrement à la crosse portée aujourd'hui par le pape³⁸.

Il en était ainsi, en Égypte, après l'établissement du pouvoir babylonien, ainsi que le témoignent les statues d'Osiris avec sa crosse³⁹. Osiris lui-même était souvent représenté comme

³⁶ PLUTARQUE, vol. II, p. 354. F.

³⁷ HURD, p. 374, c. 2.

³⁸ *ibid.* p. 104, c. 2.

une crosse surmontée d'un oeil⁴⁰. C'est ce qui se fait chez les nègres africains dont le dieu, appelé le Fétiche, est représenté sous la forme d'une crosse comme le montrent évidemment ces lignes de Hurd: "Ils mettent des fétiches devant leurs portes, et ces divinités sont faites sous la forme de ces grappins ou de ces crocs dont nous nous servons d'ordinaire pour secouer nos arbres fruitiers⁴¹."

Cela se fait aujourd'hui dans le Thibet, où les Lamas ou Theros portent, ainsi que le déclare le jésuite Luc, une crosse, comme emblème de leur fonction. C'est encore ce qui se fait même au Japon, si loin de nous; voici, en effet, la description des idoles du grand temple de Miaco, le dieu principal: "Leurs têtes sont ornées de rayons de gloire: quelques-unes ont à la main des crocs de berger pour montrer qu'elles sont les gardiennes de l'humanité contre toutes les machinations des mauvais esprits⁴²." La crosse que porte le pape, comme emblème de son office de grand berger du troupeau, n'est donc ni plus ni moins que le bâton recourbé de l'augure ou le bâton magique des prêtres de Nemrod. Or, que disent de tout ceci les adorateurs de la succession apostolique? Que pensent-ils maintenant de leurs ordres tant vantés qu'ils font venir de Pierre de Rome? Ils ont raison, vraiment, d'en être fiers! Que diraient donc les anciens prêtres païens qui ont disparu de ce monde alors que les martyrs luttèrent encore contre leurs dieux et qui plutôt que de se tourner vers eux, "n'aimèrent pas leur vie plus que la mort", que diraient-ils s'ils pouvaient voir l'apostasie de la soi-disant Église de la chrétienté d'Europe? Que dirait Belshazzar lui-même, s'il lui était permis de revoir "la clarté de la lune", d'entrer à Saint-Pierre de Rome, et de voir le pape dans ses attributs pontificaux, dans toute sa pompe et sa gloire? Certainement il dirait qu'il est entré dans l'un de ses propres temples, autrefois si célèbres, et que toutes choses continuent comme elles étaient à Babylone, cette nuit mémorable où il vit avec stupéfaction cette inscription si terrible: "Mané, mané, tekél, upharsin!" (*Daniel V, 25*).

⁴⁰ 162

⁴¹ MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*, vol. I. B. II, ch. IV, p. 171.

⁴² MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 171.

³ AMMIANUS MARCELLINUS: "Semiramis teneros mares castravit omnium prima", liv. XIV, ch. 6, p.

26.

⁴ PAUSANIAS, liv. VII, ch. 17, p. 587; KENNETT, liv. II, ch. VII, *Les Décemvirs*, etc

⁵ Voir *Lumière de la Prophétie*, ch. I, p. 28 et ch. IV; p. 114 et JEWELL, *Les Réformateurs anglais*, p.

228.

Article 2 - Prêtres, moines et nonnes

Si la tête est corrompue, les membres doivent l'être aussi. Si le pape est essentiellement païen, son clergé peut-il avoir un autre caractère? Si ce clergé a emprunté ses ordres à une source entièrement corrompue, ces ordres doivent participer à la corruption de leur source. On peut le conclure en dehors de toute preuve spéciale; mais l'évidence sera aussi complète pour le caractère païen du clergé que pour ce qui regarde le pape lui-même. Sous quelque aspect que nous regardions le sujet, cette conclusion s'impose.

Il y a un contraste frappant entre le caractère des ministres du Christ, et celui du clergé papal. Lorsque Christ a envoyé ses disciples, c'était "pour paître son troupeau, pour paître ses agneaux", et cela, avec la Parole de Dieu, qui lui rend témoignage, et contient les paroles de la vie éternelle. Lorsque le pape ordonne son clergé, il lui commande de défendre, sauf dans certaines circonstances, la lecture de la parole de Dieu en langue vulgaire, c'est-à-dire dans une langue que le peuple peut comprendre. Il leur donne bien une mission, mais laquelle? Elle est indiquée dans ces étonnantes paroles: "Recevez le pouvoir de sacrifier pour les vivants et pour les morts!" Peut-il y avoir un plus grand blasphème? Quoi de plus opposé au seul sacrifice de Christ "par lequel il a amené pour toujours à la perfection ceux qui sont sanctifiés" (*Hébreux X, 14*). C'est la vraie fonction caractéristique du clergé de la papauté! Lorsqu'il se souvenait que ce pouvoir lui avait été conféré dans ces propres termes au moment où on l'ordonna pour la prêtrise, Luther exprimait en frissonnant son indignation: "Comment la terre ne s'est-elle pas entrouverte, comment n'a-t-elle pas englouti celui qui prononçait ces paroles et celui à qui elles s'adressaient?"² Le sacrifice que le clergé papal a le pouvoir d'offrir, comme un "vrai sacrifice propitiatoire" pour les péchés des morts et des vivants, est exactement le sacrifice non-sanglant de la messe, qu'on offrait à Babylone longtemps avant qu'il n'en fût question à Rome.

Le célibat du clergé

Or, Sémiramis, l'original véritable de la reine chaldéenne du ciel, à laquelle on offrit d'abord le sacrifice nonsanglant de la messe, étant, dans sa personne, le type de l'impureté, accordait en même temps la plus grande

faveur à cette espèce de sainteté qui regarde avec mépris la sainte loi de Dieu sur le mariage. Les mystères auxquels elle présidait étaient des scènes de la plus vile dépravation, et cependant les ordres les plus élevés de la prêtrise étaient voués au célibat, comme à une vie de sainteté particulière et supérieure. Quelque étrange que cela puisse paraître, la voix de l'antiquité attribue à cette misérable reine l'invention du célibat du clergé, et cela sous une forme extrêmement sévère³. Dans quelques pays, comme en Égypte, la nature humaine réclama ses droits, et quoiqu'on demeurât fidèle en général au système de Babylone, le joug du célibat fut aboli, et on permit aux prêtres de se marier. Mais tous ceux qui connaissent l'antiquité savent que, lorsque le culte de Cybèle, la déesse Babylonienne, fut introduit dans la Rome païenne, il y fut introduit sous sa forme primitive, avec son clergé célibataire⁴. Quand le pape s'appropriant tant de traits particuliers au culte de cette déesse empruntés à la même source, il introduisit dans le clergé, de sa propre autorité, l'obligation expresse du célibat. L'introduction d'un pareil principe dans l'Église chrétienne avait été clairement prédite comme une grande marque d'apostasie, "les hommes, est-il écrit, se sépareront de la foi, enseignant des mensonges par hypocrisie, ayant leur conscience cautérisée, défendant de se marier" (*I Timothée IV*, 1-3). Les effets de cette innovation furent désastreux⁵. Les annales de toutes les nations où le célibat des prêtres a été introduit, montrent qu'au lieu de contribuer à la pureté de ceux qui y étaient condamnés, il les a plongés, au contraire

164

⁶ HAMEL, *Voyages dans la Corée*, Collection de PINKERTON, vol. II, P. 536-537. Voir aussi *Description du Thibet* dans la même Collection, p. 554, CARON, *Le Japon* *ibid.* p. 630, et KEMPFER, *Le Japon*, *ibid.* p. 747.

⁷ TITE-LIVE, XXXIX, 8 et 18, vol. V, p. 196-207.

⁸ *Apocalypse XVII*, 5. Le Révérend M. H. Seymour montre qu'en 1836 sur un nombre total de 4373 naissances à Rome, 3160 enfants étaient des enfants trouvés! Quelle dépravation ce chiffre ne dévoile-t-il pas! Résultats moraux du système romain, p. XLIX, dans *Les soirées avec les disciples de Rome*.

⁹ THUANUS, *Histoires*, liv. XXXIX, ch. 3, vol. II, p. 483.

¹⁰ BÈDE, liv. V, ch. 21, p. 216.

¹¹ *ibid.*

¹² MERLE D'AUBIGNÉ, vol. V, p. 55

¹³ HÉRODOTE, liv. III, ch. 8, p. 185. C.

dans la plus grande corruption. L'histoire du Thibet, de la Chine, du Japon, où la doctrine babylonienne du célibat des prêtres a régné depuis un temps immémorial, témoigne des abominations qui en ont résulté⁶. Les excès commis par les prêtres célibataires de Bacchus, dans la Rome païenne, au milieu de leurs mystères, étaient tels, que le Sénat se sentit obligé de les chasser des limites de la République romaine⁷. Dans la Rome papale, les mêmes abominations sont nées du célibat du clergé avec le système corrompu et corrompateur du confessionnal, tellement que tous ceux qui ont examiné le sujet ont été forcés d'admirer la signification étonnante du nom qui lui est divinement donné, dans un sens à la fois littéral et figuré: "la Grande Babylone, la mère de toutes les impudicités et des abominations de la terre." Nous pouvons citer mille faits de cette nature; prenons-en un seul, il est fourni par le célèbre historien catholique romain de Thou: "Le pape Paul V songeait à supprimer les maisons de tolérance de la sainte cité; mais le Sénat romain pétitionna pour l'empêcher d'exécuter ce projet, parce que, disait-il, l'existence de ces maisons est le seul moyen d'empêcher les prêtres de séduire nos femmes et filles⁹."

La tonsure cléricale

Les prêtres célibataires ont tous une certaine marque au moment de leur ordination; c'est la tonsure cléricale. La tonsure est la première partie de la cérémonie de l'ordination, et elle est considérée comme l'élément le plus important du caractère des ordres du clergé romain. Lorsque après de longues discussions, les Pictes se furent enfin soumis à l'évêque de Rome, leur clergé accepta cette tonsure comme étant celle de saint-Pierre: ce fut là le symbole visible de leur soumission. Naitan, le roi des Pictes, ayant réuni les nobles de sa cour et les pasteurs de son église, s'adressa à eux en ces termes: "Je recommande à tout le clergé de mon royaume de recevoir la tonsure." C'est ainsi, nous dit Bédé, que cette importante révolution fut aussitôt accomplie par l'autorité royale¹⁰. Le roi envoya des agents dans chaque province, il imposa la tonsure circulaire à tous les ministres et aux moines, suivant la mode romaine, et les soumit ainsi à Pierre, le prince béni des apôtres¹¹. Ce fut la marque, dit Merle d'Aubigné, que le pape imprima non sur le front, mais sur le haut de la tête. Une proclamation royale et quelques coups de ciseaux placèrent les Écossais, comme un troupeau de brebis, sous la houlette du berger du Tibre¹². Mais si Rome donne tant d'importance à cette tonsure, quel en est donc le sens? C'était l'ordination visible de ceux qui s'y soumettaient, comme les prêtres de Bacchus. On ne peut faire reposer cette tonsure sur aucune autorité chrétienne. C'était bien la tonsure de Pierre, mais du Pierre Chaldéen des mystères, et non du Pierre de la Galilée. C'était un prêtre tonsuré, car le dieu dont il révélait les mystères était tonsuré. Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, Hérodote disait à propos de la tonsure Babylonienne: les Arabes ne reconnaissent pas d'autres dieux que Bacchus et Uranie (c'est-à-dire la reine du ciel,) et ils disent que leurs cheveux étaient coupés de la même manière que ceux de Bacchus; or, ils les coupent en forme circulaire, se rasant autour des tempes¹³.

Qu'est-ce donc qui a pu donner lieu à cette tonsure de Bacchus? Tout dans cette histoire était représenté d'une manière mystique ou hiéroglyphique, et cela de telle sorte que les initiés seuls pouvaient le comprendre. L'un des faits qui occupaient la place la plus importante dans les mystères, c'était la mutilation qu'on fit subir à Bacchus après sa mort. En souvenir de ce fait, on répandait chaque année des larmes amères sur le "Rosh¹⁶

¹⁴ Gheza veut dire tondre et aussi raser.

¹⁵ MACROBE, liv. I, ch. 23, p. 189.

¹⁶ TERTULLIEN, vol. II, *Carmina*, p. 1105-1106.

¹⁷ Col. KENNEDY, Bouddha, dans la *Mythologie Hindoue*, p. 263-264.

¹⁸ Nous avons déjà montré (note 1, p. 33) que chez les Chaldéens l'expression Zéro signifiait "un cercle" et la "semence". Suro, la semence, dans l'Inde, était la divinité du soleil incarné. Quand cette semence était représentée sous une forme humaine, pour l'identifier avec le soleil, on la représentait avec un cercle, l'emblème bien connu de l'orbite du soleil, sur une partie de son corps. Ainsi le dieu anglais Thor était dépeint avec un cercle flamboyant sur la poitrine (WILSON, *La religion des Parsis*, p. 31). Dans la Perse et dans l'Assyrie, le cercle était tantôt sur la poitrine, tantôt autour de la taille, tantôt dans la main de la divinité (BRYANT, vol. II, planches p. 216, 406-407 et LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 160). Dans l'Inde, il est placé au bout du doigt (MOOR, *Le Panthéon*, planche XIII, Vichnou). Aussi le cercle devint-il l'emblème de Tammuz ressuscité ou la semence. La tonsure circulaire de Bacchus était évidemment destinée à l'indiquer comme Zéro, ou la semence, le grand Libérateur. Le cercle de lumière qui entoure la tête des prétendus portraits de Christ était évidemment une forme différente du même objet et venait de la même source. "La cérémonie de la tonsure, dit Maurice, parlant de cette cérémonie chez les Hindous, était une ancienne coutume des prêtres de Mithra: ils imitaient par leur tonsure le disque du soleil" (*Antiquités*, vol. VII, p. 851, Londres, 1800). Comme le dieu soleil était le grand dieu si regretté, comme il avait les cheveux coupés en forme circulaire, et que les prêtres qui pleuraient sa perte avaient les cheveux coupés de la même manière, ainsi dans divers pays ceux qui se lamentaient sur les morts et qui coupaient leurs cheveux en leur honneur, les coupèrent en forme circulaire. Cette coutume existait en Grèce, Hérodote en parle comme d'un usage pratiqué chez les Scythes; il raconte les funérailles d'un roi de ce peuple et dit: "Le corps est entouré de cire. On le met sur un char et on l'emmène dans un autre district, où les personnes qui le reçoivent, à l'exemple des personnes royales, se coupent un morceau de l'oreille, et se rasent la tête en forme de cercle" (*Hist.*, liv. IV, ch. 71, p. 279). Or, de même que le pape avait lui-même une tonsure circulaire, ainsi ses prêtres, pour s'identifier à ce même système, doivent avoir la même tonsure circulaire, afin d'être, dans leur mesure et dans leur rang, les vrais représentants du même faux Messie.

Gheza, le prince mutilé". Mais Rosh-Gheza¹⁴ signifie aussi celui qui a la tête tondue ou rasée. Aussi était-il

représenté sous l'une ou l'autre de ces deux formes de tonsure; et ses prêtres, pour la même raison, avaient au moment de leur ordination, la tête tondu ou rasée dans le monde entier, là où l'on trouve des traces du système Chaldéen, on trouve toujours en même temps cette manière de tondre ou de raser la tête. Les prêtres d'Osiris, le Bacchus Égyptien, se distinguaient toujours par la tonsure de leur tête¹⁵. Dans la Rome païenne¹⁶, dans l'Inde, et même en Chine, la marque caractéristique du clergé Babylonien était une tête rasée. Ainsi lorsque Gautama Bouddha, qui vivait au moins 540 années avant Jésus-Christ, établit dans l'Inde la secte du Bouddhisme, qui de là se répandit dans les pays les plus éloignés de l'Extrême-Orient, il se rasait lui-même la tête, pour obéir, disait-il, à un commandement divin et alors il se mit à pousser les autres à suivre son exemple. L'un des titres par lesquels on le désignait était le dieu à la tête rasée¹⁷. "Le dieu à la tête rasée, dit l'un des Purans, forma un certain nombre de disciples et d'hommes à la tête rasée, comme lui, afin d'accomplir les ordres de Vichnou." On peut démontrer la haute antiquité de cette tonsure d'après la loi Mosaique: il était formellement défendu aux prêtres Juifs de se faire aucune tonsure sur la tête (*Lévitique XXI, 5*) ce qui montre suffisamment que même déjà à l'époque de Moïse, l'usage de se raser la tête avait été introduit. Dans l'Église de Rome, la tête des prêtres ordinaires est seulement tondu, la tête des moines ou du clergé régulier est rasée, mais les uns et les autres, à leur consécration, reçoivent la tonsure régulière. Ils s'identifient ainsi, sans qu'il soit possible d'en douter, avec Bacchus, le prince mutilé¹⁸. Or, si les prêtres de Rome enlèvent au peuple la clef de la connaissance et lui ferment la Bible; s'ils sont consacrés pour offrir le sacrifice Chaldéen en l'honneur de la reine païenne du ciel; s'ils sont liés par la loi chaldéenne du célibat, qui les plonge dans la dépravation; si en un mot, ils sont marqués à leur consécration de la marque caractéristique du Bacchus Chaldéen, quel droit, quel droit possible, ont-ils de se faire appeler ministres du Christ?

Les moines et les nonnes

Mais Rome n'a pas seulement son clergé séculier ordinaire, comme on l'appelle; elle a aussi, tout le monde le sait, d'autres ordres religieux d'une espèce différente. Elle a des armées innombrables de moines et de nonnes tous engagés à son service. Où peut-on trouver dans l'Écriture le moindre témoignage en faveur d'une

166

¹⁹ Voir note 4 p. 330, et aussi *Hist. du Tonkin*, PINKERTON, vol. IX, p. 766. Il en est, même chez les protestants, qui commencent à parler de ce qu'ils appellent les bienfaits des couvents dans des temps difficiles, comme si les couvents n'étaient nuisibles que lorsqu'ils tombent dans la décrépitude et la corruption! Le célibat obligatoire, qui fait la base du système monastique, est de la véritable essence d'apostasie, qui est divinement caractérisée comme étant "le Mystère d'iniquité" (*II Thessaloniens II, 7*). Que ces protestants lisent *I Timothée IV, 1-3*, et ils ne diront plus que les abominations des couvents viennent uniquement de leur décrépitude.

²⁰ MALLEY, vol. I, p. 141.

²¹ POTTER, *Antiquités*, vol. I, p. 369.

²² Mama-cona, mère-prêtresse, est presque de l'hébreu pur, et vient de Am, mère et Cohn, prêtre, avec une terminaison féminine. Notre nom Maman, comme celui du Pérou, n'est autre chose que Am redoublé, Il est extraordinaire que le titre imaginaire de la dame abbesse en Irlande soit "Révérende Mère". Le mot "nonne" lui-même est un mot chaldéen. Ninus, le Fils, est Nin ou Non en Chaldéen. Or, le féminin de Non, un fils, est Nonna, une fille, ce qui est précisément le nom canonique pour désigner une nonne, et Nonnus de même, était primitivement l'expression consacrée en Orient pour désigner un moine (GIESELER, vol. II, p. 14, note).

²³ PRESCOTT, *Le Pérou*, vol. I, p. 103.

pareille institution? Dans la religion du Messie Babylonien, elle existait depuis les temps les plus reculés. Il y avait en abondance dans ce système des moines et des religieuses. Dans le Thibet et le Japon, où le système Chaldéen fut de bonne heure introduit, on peut trouver encore des monastères, et ils y ont produit les mêmes résultats funestes pour la morale que dans l'Europe papale¹⁹. En Scandinavie les prêtresses de Freya, (c'étaient d'ordinaire les filles du roi), qui avaient à veiller sur le feu sacré, et devaient observer une virginité perpétuelle, étaient précisément un ordre de nonnes²⁰. À Athènes, il y avait des vierges maintenues aux frais publics, qui étaient strictement vouées au célibat²¹. Dans la Rome païenne, les Vierges Vestales qui avaient à remplir le même devoir que les prêtresses de Freya, occupaient une position semblable. Même dans le Pérou, pendant le règne des Incas, le même système prévalait, et cela avec une analogie qui prouve bien que les Vestales de Rome, les nonnes de la papauté et les saintes vierges du Pérou doivent être sorties de la même origine. Voici comment Prescott parle des nonnes Péruviennes: "Les Vierges du soleil, les élues, comme on les appelle, présentent une autre analogie avec les institutions catholiques romaines. Ces jeunes vierges étaient consacrées au service de la déesse; elles étaient enlevées à leur famille dès l'âge le plus tendre, et mises dans des couvents où on les remettait aux soins de matrones d'un certain âge, mamaconas²², qui avaient vieilli entre ces murs. Elles devaient veiller sur le feu sacré qu'on allumait à la fête de Raymi. Dès qu'elles entraient dans l'établissement, elles n'avaient plus de communication avec le monde, pas même avec leur famille ou leurs amis. Malheur à la pauvre jeune fille qui était reconnue coupable d'une intrigue! Elle était condamnée, d'après la terrible loi des Incas, à être enterrée vivante!" C'était exactement le sort de la Vestale romaine qui violait son vœu. Cependant ni dans le Pérou, ni dans la Rome païenne, le devoir de la virginité n'était aussi strict que dans la papauté. Il n'était pas perpétuel, aussi n'était-il pas si profondément démoralisateur. Après un certain temps, les nonnes pouvaient être délivrées de leur solitude, et se marier. Dans l'Église de Rome, elles sont absolument privées de ces espérances. Dans tous ces détails, néanmoins, il est facile de voir que le principe sur lequel reposaient ces institutions est évidemment le même. "On est étonné, dit Prescott, de trouver une pareille ressemblance entre les institutions de l'Inde, de l'Amérique, de la Rome ancienne et de la Rome catholique moderne²³." Prescott a de la peine à expliquer cette ressemblance; mais elle s'explique aisément par un petit passage du prophète Jérémie, que nous avons cité au début de ce travail: "Babylone a été dans la main du Seigneur une coupe d'or, qui a enivré toute la terre." (*Jérémie LI, 7*). C'est là la pierre de Rosette qui a servi déjà à jeter tant de lumière sur les secrètes iniquités de la papauté, et qui est destinée à déchiffrer les sombres mystères de chaque système passé ou présent de la mythologie païenne. Il est facile de prouver la vérité littérale de cette parole: il est facile de prouver que l'idolâtrie de toute la terre est, la même, que le langage sacré de toutes les nations est purement Chaldéen, que les grands dieux de toutes les contrées et de tous les climats sont désignés par des noms Babyloniens, et que tous les paganismes de l'humanité sont la corruption perfide et délibérée, mais cependant singulièrement instructive, du premier évangile annoncé en Éden et transmis plus tard par Noé à toute la race humaine. Le système élaboré d'abord à Babylone, et propagé plus tard jusqu'aux extrémités de la terre, s'est modifié et décomposé à différentes

167

époques et dans divers pays. C'est dans la Rome papale seule qu'on le trouve presque dans toute sa pureté et son intégrité. Mais cependant au fond des apparentes variétés du paganisme, il y a une unité et une identité étonnantes qui témoignent de la vérité de la Parole de Dieu. Nous attendons avec confiance la ruine de toute cette idolâtrie. Mais avant que les idoles païennes ne soient définitivement "jetées aux taupes et aux souris" (*Ésaïe II, 20*), je suis persuadé qu'elles seront renversées pour adorer "l'Éternel le Roi", pour rendre témoignage à sa glorieuse vérité, et pour attribuer, dans une acclamation unanime, le salut, la gloire, l'honneur, la puissance, à celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau pour l'éternité!

¹⁶⁸ J'omets à dessein l'étude de la Bête qui monte de l'abîme (*Apocalypse XVII, 8*), et je renvoie le lecteur à la *République rouge*.

CHAPITRE 7

Les deux développements considérés au point de vue historique et prophétique.

Nous avons jusqu'ici considéré l'histoire des deux Babylones dans chacun de leurs détails. Il nous faut maintenant les étudier au point de vue de leur système. Le système idolâtre de la Babylone antique passa par différentes phases aux diverses périodes de son histoire. Dans la description prophétique de la Babylone moderne, il y a aussi un développement de divers pouvoirs à diverses époques. Ces deux développements ont-ils des rapports typiques l'un avec l'autre? C'est ce que nous allons établir. Si nous comparons l'histoire religieuse de l'ancien paganisme Babylonien avec les symboles prophétiques qui distinguent le développement systématique de l'idolâtrie Romaine, nous verrons qu'ils jettent autant de lumière sur ce sujet que sur les points que nous avons déjà étudiés. Les pouvoirs d'iniquité à l'oeuvre dans la Babylone moderne sont clairement dépeints aux chapitres XII et XIII de l'*Apocalypse*. Les voici:

1/le grand dragon rouge,

2/la bête qui monte de la mer,

3/la bête qui monte de la terre et

4/l'image de la bête.

À tous ces points de vue on verra après examen, que pour ce qui touche à la succession et à l'ordre du développement, le paganisme de la Babylone de l'Ancien Testament était le type exact du paganisme de la Babylone actuelle.

169

² PAUSANIAS, liv. II, *Corinthiaca*, ch. 28, p. 175.

³ JOHANN. CLERICUS, tome II, p. 199, et VAUX, p. 8.

⁴ MÜLLER, frag. 68, vol. I; p. 440.

⁵ VITRUVÉ, vol. II, liv. II, ch. I, p. 36, etc.

Article 1 - Le grand dragon rouge

Ce formidable ennemi de la vérité est spécialement dépeint au verset 3 du ch. XII de l'*Apocalypse*: "Et alors il parut dans le ciel un autre signe, c'était un grand dragon couleur de feu." (*Apocalypse* XII, 3). Tout le monde admet que c'est le premier grand ennemi qui dans les temps évangéliques assaillit l'Église chrétienne.

Si l'on considère les termes dans lesquels il est décrit et les actes qu'on lui attribue, on verra qu'il y a une grande analogie entre ce dragon et le premier ennemi qui s'éleva contre l'ancienne église de Dieu quelque temps après le déluge. Le mot dragon, suivant les idées auxquelles on l'associe d'ordinaire, est bien fait pour égarer le lecteur en rappelant à son esprit les dragons fabuleux et ailés de l'antiquité. Quand cette divine description fut donnée, l'expression de dragon n'avait point ce sens-là chez les auteurs sacrés ou profanes. Le dragon des Grecs, dit Pausanias, n'était pas autre chose qu'un grand serpent², et le contexte montre que c'était bien le cas ici; car ce qui est appelé dragon dans le 3e verset (*Apocalypse* XII, 3) est simplement appelé serpent dans le 14e (*Apocalypse* XII, 14). Le mot traduit par rouge signifie proprement couleur de feu. Le dragon rouge signifie donc dragon de feu, ou serpent de feu. C'est exactement le même qui, dans la première forme de l'idolâtrie, sous le patronage de Nemrod, apparut dans l'antiquité. Le serpent de feu des plaines de Shinar semble avoir été le grand objet de culte. Les preuves les plus solides montrent que l'apostasie commença chez les fils de Noé par le culte du feu, et cela, sous le symbole d'un serpent.

Nous avons déjà vu, en diverses occasions, que le feu étaient adoré comme étant la lumière et la force purificatrice. Or, il en était ainsi à l'origine. Toute l'antiquité, en effet, désigne Nemrod comme ayant inauguré ce culte du feu³. Nous avons déjà prouvé l'identité de Nemrod et de Ninus; on le représente aussi sous le nom de Ninus comme introduisant la même coutume. Dans un fragment d'Apollodore, il est dit que Ninus apprit aux Assyriens à adorer le feu⁴. Le soleil, grande source de lumière et de chaleur, était adoré sous le nom de Baal. Or, puisque le soleil était adoré sous ce nom aux époques les plus reculées, cela montre bien le caractère audacieux de ces premiers commencements de l'apostasie. On a cherché à montrer que le culte du soleil et des corps célestes était une pratique excusable dans laquelle la race humaine pouvait innocemment tomber. Mais comment cela a-t-il pu se faire? Dans le langage primitif de l'humanité, le soleil s'appelait Shamesh, c'est-à-dire le serviteur. Ce nom était sans doute donné d'en haut pour rappeler au monde cette grande vérité que l'astre du jour, quelque glorieux qu'il fût, n'était après tout que le ministre de la bonté du grand créateur invisible envers ses créatures terrestres.

Les hommes le savaient et néanmoins avec cette entière connaissance, ils mirent le serviteur à la place du maître; ils l'appelèrent Baal, le seigneur, et l'adorèrent en conséquence. Aussi quelle signification dans ces paroles de Paul: "Connaissant Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu; mais ils ont changé la vérité en mensonge, et ont adoré et servi la créature, au lieu du Créateur, qui est Dieu au-dessus de tous, béni éternellement." (*Romains* I, 21-25). Le commencement du culte du soleil et du culte de l'armée du ciel était donc un péché contre la lumière, un péché de présomption, de lèse-majesté contre le ciel. Comme le soleil dans les cieux était le grand objet du culte, ainsi le feu était adoré comme son représentant sur la terre. Vitruve fait allusion à ce culte primitif du feu, quand il dit que les hommes se formèrent tout d'abord en états et en communautés en se réunissant autour des feux⁵. Et ceci est exactement d'accord avec ce que nous avons déjà vu (p. 174) à propos de Phoronée, que nous avons identifié avec Nemrod; on lui attribuait l'invention du feu,

170

⁶ OWEN, dans DAVIES, *Les Druides*, note p. 437.

⁷ BUNSEN, *Hiéroglyphes*, vol. I, p. 497.

⁸ SANCHONIATHON, liv. I, p. 46-49.

⁹ Voir note 1, p. 88.

¹⁰ Vol. II, p. 104.

¹¹ Virgile, liv. V, v. 84-88.

Fig. 52

et on le considérait aussi comme le premier qui ait réuni la race humaine en communautés. En même temps que le soleil, le grand dieu du feu, le serpent eut aussi son culte et s'identifia avec lui (**fig. 52**).

Dans la mythologie du monde primitif, dit Owen, le serpent est universellement le symbole du soleil⁶. En Égypte, l'un des symboles les plus communs du soleil ou du dieu soleil est un disque entouré d'un serpent⁷. Voici croyons-nous, la raison première de cette identification: comme le soleil était la grande lumière du monde physique, ainsi le serpent était considéré comme la grande lumière du monde spirituel, qui donnait à l'humanité la connaissance du bien et du mal.

Ceci implique naturellement une affreuse dépravation de la part des meneurs dans un pareil système, si on considère l'époque où il commença; mais c'est là, je le crois, le véritable sens de cette identification. En tout cas, nous avons des preuves scripturaires et profanes, pour établir que le culte du serpent commença en même temps que le culte du feu et du soleil. La déclaration inspirée de Paul sur cette question nous paraît décisive: "Ce fut, dit-il, quand les hommes connaissaient Dieu, mais qu'ils ne le glorifiaient pas comme Dieu, qu'ils changèrent la gloire de Dieu, non seulement en des images semblables à l'homme corruptible, mais en des images de bêtes rampantes, c'est-à-dire de serpents." (*Romains* I, 23) l'histoire profane s'accorde avec cette déclaration. Parmi les auteurs profanes, Sanchoniathon, le Phénicien, qui, dit-on, vivait à l'époque de Josué, s'exprime ainsi: "Thoth le premier attribua quelque chose de la nature divine au serpent et à la tribu du serpent, et il fut imité en cela par les Phéniciens et les Égyptiens." Cet animal, en effet, lui paraissait le plus spirituel de tous les reptiles: il est, dit-il, de la nature du feu; car il déploie une agilité incroyable, et se meut par le simple effet de sa volonté sans le secours de mains ni de pieds. En outre, il vit très longtemps et a la vertu de renouveler sa jeunesse, ainsi que l'a déclaré Thoth dans ses livres sacrés; c'est pour ces raisons qu'on a introduit cet animal dans les mystères et dans les rites sacrés. Or, Thoth, il faut se le rappeler, était le conseiller de Thamuz, c'est-à-dire Nemrod. Cette déclaration nous permet donc de conclure que le culte du serpent formait une partie de l'apostasie primitive de Nemrod. La nature de feu du serpent à laquelle l'extrait ci-dessus fait allusion est partout chantée par les poètes païens. Virgile, parlant de cette nature divine attribuée aux serpents, comme le remarque l'auteur des "Pompéiens"¹⁰, décrit le serpent sacré qui sortit de la tombe d'Anchise, lorsque son fils Énée a offert le sacrifice, en des termes qui jettent une vive lumière sur le langage de Sanchoniathon, et sur le serpent de feu dont nous nous occupons. "À peine avait-il fini de parler que du fond de l'asile sacré sort un énorme serpent dont le corps déroule sept immenses anneaux, sept replis tortueux; il embrase mollement la tombe, et se glisse autour des autels. Son dos est émaillé d'azur, et ses écailles tachetées étincellent de tout l'éclat de l'or."¹¹ Il n'est donc pas étonnant que le culte du feu et le culte du serpent aient été réunis. Le serpent aussi, renouvelant chaque année sa jeunesse, était sans doute représenté à ceux qui voulaient une excuse pour leur idolâtrie, comme un emblème exact du soleil, le grand régénérateur, qui chaque année régénère et renouvelle la nature, et qui une fois divinisé, fut adoré comme le grand régénérateur des âmes.

171

¹² WILKINSON, vol. IV, p. 239.

¹³ *ibid.*

¹⁴ BUNSEN, vol. I, p. 407.

¹⁵ Le mot Purros dans le texte n'exclut pas l'idée de Rouge, car on donnaient au soleil la couleur rouge, pour l'identifier avec Moloch, le dieu du feu et le dieu du sang (WILKINSON, vol. IV, p. 288-296). La première idée et la principale, cependant, c'est celle du feu.

¹⁶ Pour plus de lumière sur ce sujet voir Appendice, note N.

¹⁷ BUNSEN, vol. I, p. 710.

¹⁸ BRYANT, vol. I, p. 10 et vol. IV, p. 152. Bryant fait venir le mot Alorus de Alaur, le dieu du feu.

J'incline à penser que, d'après l'analogie du nom donné dans la suite, il vient de Al-Hor, le dieu qui brûle. Mais le sens est toujours le même.

¹⁹ Ordinairement écrit Mulciber (OVIDE, *De art. am.*, liv. II, v. 562). Mais le c romain était dur. À cause de l'épithète Gheber, les Parsis, ou adorateurs du feu dans l'Inde, sont encore appelée Guèbres.

²⁰ OVIDE, *De art. am.*, *ibid.* note.

²¹ *Mythologie païenne illustrée*, p. 66.

²² *ibid.* p. 75.

Dans le chapitre que nous étudions, le grand serpent de feu est représenté avec tous les emblèmes de la royauté. Toutes ses têtes sont ceintes de couronnes ou de diadèmes, et ainsi en Égypte, le serpent de feu ou le serpent du soleil, était appelé en grec le Basilisk, c'est-à-dire, le serpent royal, pour l'identifier à Moloch dont le nom, qui rappelle à la fois l'idée de feu et de sang, signifie proprement le roi. Le Basilisk était toujours regardé chez les Égyptiens et chez beaucoup d'autres nations comme le vrai type de la majesté et de la domination¹². Comme tel, son image était fixée à la coiffure des rois Égyptiens, et aucun autre n'avait le droit de la porter¹³. Le soleil identifié au serpent était appelé Purros¹⁴, ce qui voulait dire en même temps le feu et le roi, et de ce nom dérivait l'épithète Purros, qui est semblable au feu, épithète donnée au grand serpent à sept couronnes de notre texte¹⁵.

C'est ainsi que le soleil, le grand dieu du feu, était identifié avec le serpent. Mais il avait aussi un représentant humain, c'était Tammuz pour lequel les filles d'Israël se répandaient en lamentations, en d'autres termes, Nemrod. Nous avons déjà vu l'identité de Nemrod et de Zoroastre. Or, Zoroastre n'était pas seulement le chef des mystères chaldéens, mais, comme tout le monde l'admet, le chef des adorateurs du feu¹⁶. Le titre donné à Nemrod, comme premier chef Babylonien, par Berosus, indique le même fait. Ce titre est Alorus¹⁷, c'est-à-dire le dieu du feu¹⁸.

Comme Nemrod le dieu du feu était Molk-Gheber, ou le roi puissant, en ce sens que ce fut le premier qui commença à être puissant sur la terre, nous voyons tout de suite l'origine de cet usage qui consistait à passer au travers du feu; et nous voyons aussi comment le dieu du feu chez les Romains fut appelé Mulciber¹⁹. Ce ne fut toutefois qu'après sa mort qu'il paraît avoir été déifié. Aussi fut-il adoré plus tard comme l'enfant du soleil, ou comme le soleil incarné. Pendant sa vie cependant il n'eut d'autres prétentions que celle d'être Bol-Kahn, ou prêtre de Baal, d'où vient évidemment le nom de dieu du feu chez les Romains, Vulcain²⁰.

Tout dans l'histoire de Vulcain s'accorde avec celle de Nemrod. Vulcain était le plus laid et le plus difforme de tous les dieux²¹. Nemrod, dans le monde entier, est représenté avec les traits et le teint d'un nègre. Quoique Vulcain fût si laid que lorsqu'il chercha une femme toutes les belles déesses le repoussèrent avec horreur, cependant la Destinée, l'irrévocable, intervint et déclara que Vénus, la plus belle des déesses, était unie au plus affreux de tous les dieux²².

De même Nemrod, en dépit de ses traits noirs et éthiopiens eut pour femme, Sémiramis, la plus belle entre toutes. La femme de Vulcain était célèbre par ses infidélités et ses dérèglements; la femme de Nemrod avait

172

²³ Nemrod comme roi universel était Khuk-hold, le roi du monde. En tant que tel il portait les cornes d'un taureau, qui étaient la représentation et aussi l'emblème de son pouvoir.

²⁴ Kuclops, de Khuk, roi, et Lhob, flamme. L'image du grand dieu était représentée avec trois yeux, dont un au front; de là l'histoire des Cyclopes avec un oeil au front.

²⁵ ARNOBIUS, liv. I, p. 327, c. I.

²⁶ EUSÈBE, *Chronicon*, traduction arménienne, p. I, p. 81.

²⁷ Voir fig. 35, p. 207.

²⁸ SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, p. 415.

²⁹ Phaéton est appelé Éthiopien, c'est-à-dire un Cushite. Pour l'explication de son histoire, voir Appendice, note O.

³⁰ HUMBOLDT, *Le Mexique*, vol. II, p. 21-22.

³¹ SKANDA PURAN et PADENA PURAN, dans KENNEDY, *La Mythologie Hindoue*, p. 275. Dans le mythe, cette divinité est représentée comme la cinquième tête de Brahma; mais comme cette tête, dit-on, avait obtenu la connaissance qui l'avait rendue si intolérablement fière en lisant les Védas produits par les quatre autres têtes Brahma, cela montre qu'elle doit avoir été regardée comme ayant une individualité distincte.

la même conduite²³. Vulcain était la tête et le chef des Cyclopes, c'est-à-dire des rois de la flamme²⁴. Nemrod

était le chef des adorateurs du feu. Vulcain forgeait les foudres qui servirent si bien à écraser les ennemis des dieux. Nemrod ou Ninus, dans ses guerres contre le roi de Bactres, paraît avoir soutenu la lutte de la même manière. Arnobe nous apprend que pendant la guerre de Ninus contre les Bactriens, la lutte ne se poursuivait pas par l'épée et par la force physique, mais par la magie et par des moyens empruntés aux instructions secrètes des Chaldéens²⁵. Quand nous savons que les Cyclopes de l'histoire, d'après l'historien Castor, remontent au temps de Saturne ou de Bélus, le premier roi de Babylone²⁶, quand nous voyons que Jupiter (qui était adoré sous les mêmes caractères que Ninus l'enfant)²⁷ fut aidé dans sa lutte contre les Titans, par les éclairs éblouissants et les tonnerres des Cyclopes, nous avons une idée assez claire de ces arts magiques empruntés aux mystères chaldéens que Ninus employa contre le roi Bactrien. Nous avons la preuve qu'à une époque reculée, les prêtres des mystères chaldéens connaissaient la composition du feu formidable des grecs qui brûlait sous l'eau et dont on a perdu le secret²⁸; or il n'y a pas le moindre doute que Nemrod en s'élevant au pouvoir se servit de ces secrets scientifiques ou d'autres semblables, que lui seul et ses associés connaissaient. À ces points de vue et à d'autres que nous avons encore à examiner, il y a une coïncidence exacte entre Vulcain, le dieu du feu des Romains, et Nemrod le dieu du feu des Babyloniens. Quant au Vulcain de l'antiquité, il est seulement représenté d'ordinaire sous son caractère de dieu du feu comme agent physique. Mais ce fut surtout sous son aspect figuré, dans la purification et la régénération des âmes, que le culte du feu agit efficacement sur le monde. Le pouvoir, la popularité, l'adresse de Nemrod aussi bien que la nature séduisante du système lui-même, lui permirent de répandre au loin la trompeuse doctrine. Il fut représenté sous le nom bien connu de Phaéon²⁹, comme étant sur le point d'embraser le monde entier, ou (sans la métaphore poétique) d'entraîner toute l'humanité dans le culte du feu. La prédominance extraordinaire du culte du feu dans les premiers âges du monde est établie par des légendes qui existent sur toute la terre, et par des faits qu'on trouve dans presque tous les pays. Ainsi au Mexique, les indigènes racontent que dans l'antiquité après le premier âge, le monde fut complètement embrasé par le feu³⁰. Comme leur histoire, semblable à celle des Égyptiens, était écrite en hiéroglyphes, il faut l'entendre symboliquement. Dans l'Inde, il y a une légende tendant au même but, quoique un peu différente dans la forme. Les Brahmanes disent qu'à une époque très reculée de leur histoire, l'un des dieux brillait d'un éclat si insupportable, désolant l'univers par ses rayons éblouissants, plus éclatants que mille mondes³¹, que sans un autre dieu plus puissant qui s'interposa et lui coupa la tête, cette splendeur aurait eu les conséquences les plus désastreuses. Dans les Triades Druidiques des anciens Bardes de la Grande-Bretagne, il y a des allusions évidentes au même événement. Ils disent que dans l'antiquité "il s'éleva une tempête de feu qui fendit la terre jusqu'aux abîmes: nul n'échappa, excepté la compagnie des élus, enfermés dans une enceinte par une porte solide, avec le grand

173

³² DAVIES, *Les Druides*, p. 226.

³³ Phaéon, bien qu'enfant du Soleil est aussi appelé le Père des dieux (LACTANCE *De falsa Religione*, liv. I, ch. 5, p. 10). En Égypte aussi, Vulcain était le père des dieux (AMMIANUS MARCELLINUS, liv. XVII, ch. IV, p. 163).

³⁴ LEMPRIERE, *Saturne*.

³⁵ Voir fig. 10, p. 53.

³⁶ EUSÈBE, *De laud. Constantini*, ch. XIII, p. 267. A. C.

³⁷ DIODORUS, liv. XX, p. 739-740.

³⁸ Le mot Cahna, le prêtre, est la forme emphatique de Cahn, un prêtre.

³⁹ L'historien Castor (traduction arménienne d'EUSÈBE, P. I, p. 31) nous apprend que ce fut sous Bel ou Belus, c'est-à-dire Baal, que les Cyclopes rêvaient; et les choliaste d'Eschyle (note 3, p. 51), dit que ces Cyclopes étaient les frères de Kronos, qui était aussi Bel ou Bal. L'oeil au front montre que leur nom était primitivement celui du grand dieu; car cet oeil dans l'Inde et la Grèce est le trait caractéristique de la divinité suprême. Les Cyclopes avaient donc été des représentants de ce dieu, en d'autres termes, des prêtres et prêtresses de Baal ou Bel Or, les Cyclopes étaient bien connus comme cannibales: referre ritus cyclopum, c'est-à-dire faire revivre la coutume de manger de la chair humaine (OVIDE, *Métam.*, XV, 93, vol. II, p. 132).

patriarche célèbre par son intégrité³²", c'est-à-dire évidemment avec Sem, le chef des fidèles qui conservèrent leur intégrité alors que tant d'autres "firent naufrage quant à la foi et à la bonne conscience". Ces histoires se rattachent toutes à la même époque et montrent la puissance de cette forme de l'apostasie. Le purgatoire de la papauté et les feux de la veille de la Saint-Jean, que nous avons déjà examinés, et bien d'autres pratiques qui se font encore de nos jours, sont autant de restes de la même superstition. Il faut cependant remarquer que le grand dragon rouge, ou le grand serpent de feu, est représenté comme se tenant devant la femme à la couronne de douze étoiles, c'est-à-dire, l'Église de Dieu, "pour dévorer son enfant aussitôt qu'il naîtra". Or, ceci s'accorde exactement avec le caractère du grand chef du système du culte du feu. Nemrod, représentant du feu dévorant auquel on offrait en sacrifice des victimes humaines et principalement des enfants, était regardé comme le grand mangeur d'enfants. Bien qu'à sa première déification il fût mis à la place de Minus, ou l'enfant, il fut naturellement le père de tous les dieux Babyloniens, puisque c'est lui qui fut le premier déifié; et cependant c'est sous cet aspect qu'il fut généralement considéré dans la suite³³. Comme père des dieux, il fut appelé Chronos, nous l'avons déjà vu, et chacun connaît l'histoire classique de Chronos; il dévorait ses enfants immédiatement après leur naissance³⁴. Voilà l'analogie qui existe entre le type et la réalité. Cette légende a un sens plus grand et plus profond encore; mais appliquée à Nemrod ou à celui qui a une corne³⁵, elle rappelle ce fait que, représentant de Moloch ou Baal, il aimait par-dessus tout qu'on lui offrit des enfants en sacrifice sur son autel. L'antiquité nous fournit beaucoup de preuves de cette triste coutume: "Les Phéniciens, dit Eusèbe, sacrifiaient chaque année leurs fils uniques et bien-aimés à Chronos ou Saturne³⁶." Les Rhodiens aussi pratiquaient souvent la même coutume. Diodore de Sicile déclare que les Carthaginois, dans une circonstance où ils étaient assiégés et à toute extrémité, "à fin de réparer, pensaient-ils, l'erreur qu'ils avaient commise en abandonnant l'ancienne coutume de Carthage, choisirent aussitôt deux cents enfants parmi les familles les plus nobles, et les sacrifièrent publiquement à ce dieu³⁷". Nous avons des raisons de croire que la même coutume s'établit dans la Grande-Bretagne à l'époque des Druides. Nous savons qu'ils offraient des sacrifices humains à leurs dieux sanguinaires. Nous avons des preuves qu'ils faisaient passer leurs enfants par le feu de Moloch, et cela fait fortement présumer qu'ils les offraient aussi en sacrifice, car, d'après *Jérémie XXXII, 35*, comparé avec *Jérémie XIX, 5*, nous voyons que ces deux choses faisaient partie du même système. Le dieu adoré par les Druides était Baal, comme le montrent les feux éclatants de Baal, et le dernier passage cité montre qu'on offrait des enfants en sacrifice à Baal. Quand on offrait ainsi "le fruit du corps", c'était "pour le Pêché de l'âme". C'était un principe de la loi mosaïque, un principe dérivé sans doute de la foi patriarcale, que le prêtre doit prendre sa part de tout ce qui est offert en sacrifice pour le péché (*Nombre XVIII, 9-10*). Aussi, les prêtres de Nemrod ou de Baal devaient manger des sacrifices humains; c'est ainsi que Cahna-Bal³⁸, le prêtre de Baal, est le mot consacré en anglais pour désigner celui qui mange la chair humaine³⁹.

174

⁴⁰ Les guerres des géants contre le ciel, mentionnées dans les écrivains de l'antiquité, avaient primitivement trait à cette guerre contre les saints; car les hommes ne peuvent faire la guerre à Dieu qu'en attaquant le peuple de Dieu. Un écrivain de l'antiquité, Eupolemus, cité par Eusèbe (*Praeparatio Evangelii*, vol. II, liv. I, ch. 17, p. 19) déclare que les constructeurs de la tour de Babel étaient des géants; cela revient à la conclusion à laquelle nous sommes arrivés: en effet les puissants de Nemrod étaient les géants de l'antiquité (note 2, p. 86). Épiphanes raconte (vol. I, liv. I, p. 7) que Nemrod était un chef parmi ces

géants et que sous lui la conspiration et la sédition étaient fréquentes. Par suite de cette circonstance même, les fidèles doivent avoir beaucoup souffert, comme étant tout à fait opposés à ses desseins ambitieux et sacrilèges. Que le règne de Nemrod se soit terminé par quelque catastrophe terrible, c'est une conclusion en faveur de laquelle les preuves abondent. Voici un passage de Syncellus qui confirme la conclusion quant à la nature de la catastrophe; parlant de la construction de la tour, Syncellus dit (*Chronographia*, vol. I, p. 77): "Mais Nemrod voulait obstinément demeurer là (quand presque tous les ouvriers étaient dispersés); on ne pouvait l'arracher de la tour où il avait encore le commandement d'une troupe assez importante. Là-dessus, paraît-il, la tour battue par des vents impétueux, fut ébranlée, et par un juste jugement, Dieu la mit en pièces." Quoique ce détail puisse être vrai, puisque la tour demeura encore debout pendant plusieurs siècles, une grande part de tradition déclare que cette tour fut renversée par le vent, ce qui nous fait penser que cette histoire, si on la comprend bien, avait une réelle signification. Prenez-la d'une manière figurée, et si vous vous rappelez que vent signifie aussi l'Esprit de Dieu, il devient fort probable que le sens est: ce dessein hardi et ambitieux par lequel, dans le langage scripturaire, il cherchait à monter jusqu'aux cieux et à établir sa demeure parmi les étoiles, fut renversé par l'Esprit de Dieu et c'est dans cette chute qu'il trouva la mort.

41 OVIDE, *Métam.*, liv. V, fab. V, v. 321.

42 Col. KENNEDY, *Mythologie Hindoue*, p. 336.

43 COLEMAN, p. 87.

44 Col. KENNEDY, *Mythologie Hindoue*, p. 350.

45 HOMÈRE, *Iliade*, livre I, v. 750-765.

Or, les anciennes traditions racontent que les apostats qui se joignirent à la rébellion de Nemrod firent la guerre aux fidèles d'entre les enfants de Noé. La force et le nombre étaient du côté des adorateurs du feu. Mais Sem et ses fidèles avaient pour eux la puissance de l'Esprit de Dieu. Aussi un grand nombre furent convaincus de leur péché, arrêtés dans leurs funestes desseins, et la victoire, nous l'avons déjà vu, se déclara pour les saints. Le pouvoir de Nemrod fut détruit⁴⁰, et avec lui, pour un temps, le culte au soleil et du serpent de feu qui lui était associé. Ce fut exactement ce qui est déclaré ici pour le système correspondant à Babylone: "Le grand dragon ou serpent de feu fut jeté hors du ciel sur la terre, et ses anges furent chassés avec lui." (*Apocalypse* XII, 9) C'est-à-dire, le chef du culte du feu avec tous ses associés et ses subalternes furent précipités du pouvoir et de la grandeur où ils avaient été élevés. Il en fut ainsi lorsque tous les dieux du Panthéon classique de la Grèce s'enfuirent tout tremblants et se cachèrent devant la fureur de leurs ennemis⁴¹. Il en fut ainsi dans l'Inde, le jour où Indra, le roi des dieux, Surya, le dieu du soleil, Agni, le dieu du feu, en un mot toute la foule en déroute de l'Olympe Hindou, chassée du ciel, erra sur la terre⁴² ou se cacha dans des forêts⁴³, désespérée, et exposée à mourir de faim⁴⁴. Ainsi Phaéton, conduisant le char du soleil, faillit mettre le feu sur la terre, et fut écrasé par le maître des dieux et précipité sur la terre, tandis que ses soeurs, les filles du soleil, se lamentaient sur son sort sans écouter aucune consolation, comme les femmes se lamentaient sur Tammuz. Ainsi, comme le lecteur doit être préparé à le voir, Vulcain ou Molk-Gheber, le dieu classique du feu, fut ignominieusement précipité du ciel, comme il le raconte lui-même dans Homère, lorsqu'il parle de la colère du roi du ciel, qui, dans cet exemple, doit signifier le Dieu Très-Haut:

"Il me saisit par les pieds et me précipita loin du seuil divin; je roulai pendant tout le jour; et comme le soleil se couchait, je tombai, ayant à peine un souffle de vie, Lemnos, où les Sinthiens me recueillirent et prirent soin de moi⁴⁵."

175

46 *Le Paradis perdu*, liv. III, v. 738-745.

47 Les poètes grecs parlent de deux chutes de Vulcain. Dans l'une il fut précipité par Jupiter, à cause de sa rébellion, dans la seconde par Junon, surtout à cause de sa difformité, c'est-à-dire de sa laideur (HOMÈRE, *Hymne à Apollon*, v. 316-318). Comme cela s'accorde exactement avec l'histoire de Nemrod! Tout d'abord il fut personnellement précipité par l'autorité divine, puis renversé en effigie par Junon, quand sa statue fut retirée des bras de la reine des cieux, pour un plus bel enfant (p. 107).

48 p. 95-100. Orphée, ordinairement représenté comme mis en pièces, dit la fable fut tué par un éclair (PAUSANIAS, *Boeotica*, ch. XXX, p. 768). Quand Zoroastre mourut, il périt foudroyé par un éclair (SUIDAS, vol. I, p. 1133-1134). Aussi était-il représenté comme chargeant ses compatriotes de garder non son corps, mais ses cendres. La mort par suite de la foudre est évidemment une simple figure.

49 Je pense que bien peu de lecteurs adopteront l'opinion de M. Elliott: l'homme enfant était Constantin-le-Grand, et le jour où le christianisme s'assit en sa personne sur le trône de la Rome impériale, ce fut pour que l'enfant mis au monde avec douleur par la femme, fût élevé à Dieu et à son trône. Quand Constantin monta sur le trône, l'Église "fut un peu secouée" (*Daniel*, XI, 34) mais son christianisme était douteux, puisque les païens n'y voyaient rien s'opposant à ce qu'il fut déifié à sa mort (EUTROPIUS, X, p. 131-133). Mais eût-il été meilleur, la description de l'enfant de la femme est beaucoup trop glorieuse pour lui ou tout autre empereur chrétien. L'homme enfant né pour gouverner les nations avec un sceptre de fer est incontestablement Christ (*Psaumes* II, 9; *Apocalypse* XIX, 15). Les vrais croyants partagent cet honneur (*Apocalypse* II, 19). Mais cette prérogative n'appartient proprement qu'à Christ, en relation directe à sa naissance. Quand Christ naquit à Bethléem, Hérode s'efforça de le faire périr non par respect pour César mais par crainte du danger de sa propre dignité comme roi de Judée: "En l'apprenant, Auguste dit qu'il valait mieux être le porc d'Hérode que son enfant" (MACROBE, *Saturnalia*, liv. II, ch. IV, p. 77. B). Ainsi, même si la tentative sanglante d'Hérode était symbolisée par le dragon romain, où voit-on que l'enfant, pour y échapper, "fut élevé jusqu'à Dieu et à son trône"? De plus, le Seigneur Jésus naquit à Bethléem uniquement comme "roi des Juifs". Quand il meurt l'inscription sur sa croix indique: "Voici le roi des Juifs" (*Matthieu* XXVII, 37; *Luc* XXIII, 38; *Marc* XV, 26; *Jean* XIX, 19). Et Paul nous dit qu'il était le ministre de la circoncision pour la vérité de Dieu (*Romains* XV, 8). Notre Seigneur déclare: "Je ne suis envoyé, dit-il à la femme Syro-phénicienne, que pour sauver les brebis d'Israël qui sont dispersées" (*Matthieu* XV, 24) et en envoyant les disciples, voici leur mission: "N'allez pas chez les Gentils, et n'entrez dans aucune des villes des Samaritains." (*Matthieu* X, 5) Une fois déclaré fils de Dieu

Les vers où Milton raconte la même chute, bien qu'il lui donne une application différente, décrivent plus majestueusement encore la grandeur de la catastrophe:

Dans la terre d'Ausonie, on l'appelle Mulciber;

La fable raconte comment il fut jeté du haut du ciel

Renversé par Jupiter en courroux, il fut lancé au-dessus des créneaux de cristal.

Du matin jusqu'au midi, il roula, du midi jusqu'au soir

D'un jour d'été, et avec le soleil couchant il s'abattit du zénith

Comme une étoile tombante, dans l'île de Lemnos, en Égée⁴⁶.

Ces passages montrent d'une manière frappante la chute terrible de Molk-Gheber ou Nemrod, le roi puissant, lorsque soudain, il fut jeté de la hauteur de sa puissance et perdit à la fois son royaume et sa vie⁴⁷. Or, il y a une allusion évidente à cette chute dans l'apostrophe du prophète Ésaïe au roi de Babylone: "Comment es-tu tombé des cieux, ô Lucifer, fils de l'aurore?" (*Ésaïe* XIV, 12). Le roi Babylonien prétendait être le représentant de Nemrod ou de Phaéton; et le prophète dans ces paroles l'avertit qu'il serait précipité de sa haute élévation aussi sûrement que le dieu dont il se réclamait. D'après l'histoire classique, Phaéton fut, dit-on, consumé par la foudre et, comme nous le verrons, Esculape mourut aussi de la même manière, mais la foudre est simplement une métaphore qui signifie la colère de Dieu, par suite de laquelle il perdit à la fois sa vie et son royaume. Si on examine l'histoire et si on écarte la figure, on voit, comme nous l'avons déjà montré, qu'il fut frappé par l'épée⁴⁸.

Tel est le langage de la prophétie, et il correspond exactement au caractère, aux actions, au sort de l'ancien type. Comment s'accorde-t-il avec le système analogue? Le pouvoir de la Rome impériale païenne, ce pouvoir qui le premier persécuta l'Église de Christ, qui plaça ses soldats autour de la tombe du Fils de Dieu lui-même pour le dévorer, si cela avait été possible, lorsqu'il ressusciterait comme premier né d'entre les morts⁴⁹ pour

176

avec puissance par sa victoire sur le tombeau, il se révéla comme le dieu-enfant né pour gouverner les

nations. Alors il dit à ses disciples: "Tout pouvoir m'est donné dans le ciel et sur la terre; allez donc et enseignez toutes les nations." (*Matthieu XXVIII*, 18, 19) Le Seigneur fait allusion à cette glorieuse naissance de la tombe et aux douleurs d'enfantement de l'Église la nuit avant sa trahison: "En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, mais le monde se réjouira et vous serez attristés, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme est en travail, elle a de la douleur, car son heure est venue, mais dès qu'elle est délivrée de son enfant elle ne se souvient plus de son travail, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au monde. Vous aurez donc maintenant du chagrin, mais je vous verrai de nouveau et votre cœur se réjouira." (*Jean XVI*, 20-22). Comment douter du sens du symbole quand la femme est présentée en travail et que l'homme-enfant fut élevé "jusqu'à Dieu et à son trône"?

50 VIRGILE, *Enéide*, liv. II, v. 296-297.

51 AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. III, vol. IX, ch. 28, p. 110.

52 OVIDE, *Fastes*, liv. IV, v. 722-743.

53 *ibid.* *Métamorphoses*, liv. XV, v. 736-745.

54 *ibid.* et *Enéide*, liv. VII, v. 769-773.

55 WILKINSON, vol. I, p. 267, et APULÉE, *Metam.*, ch. XI.

56 La naissance d'Esculape, d'après le mythe, était exactement celle de Bacchus. Sa mère fut brûlée par la foudre, et l'enfant fut sauvé de l'éclair qui la consuma, comme Bacchus fut arraché aux flammes qui brûlèrent sa mère (LEMPRIERE).

57 DYMOCK, *sub voce*.

gouverner toutes les nations, pouvait-il être représenté par le serpent de feu? Rien, en effet, ne pouvait le dépeindre plus exactement.

Parmi les nombreux seigneurs et les nombreuses divinités adorées dans la ville impériale, les deux grands objets de culte étaient le feu éternel, qui brûlait toujours dans le temple de Vesta, et le serpent sacré d'Epidaure. Dans la Rome païenne, ce culte du feu et ce culte du serpent étaient quelquefois séparés, quelquefois confondus, mais tous les deux occupaient une grande place dans l'estime des Romains. Le feu de Vesta était considéré comme l'un des principaux protecteurs de l'empire. On disait qu'il avait été apporté de Troie par Énée à qui il avait été confié par les soins de l'ombre d'Hector⁵⁰, aussi était-il conservé avec le soin le plus jaloux par les vierges

Vestales qui, en raison de leur charge, étaient entourées des plus grands honneurs. Le temple où elles le gardaient, dit Augustin, était le plus sacré et le plus honoré de tous les temples de Rome⁵¹. Le feu qui était gardé avec une telle sollicitude et dont dépendaient tant de destinées, avait les mêmes caractères que chez les anciens Babyloniens, adorateurs de cet élément. On le regardait comme purificateur et chaque année au mois d'avril, à l'époque des Palilia, ou fêtes de Pales, on faisait passer dans le feu, à cet effet, les hommes et le bétail⁵². Le serpent d'Epidaure que les Romains adoraient aussi bien que le feu, était regardé comme une divine représentation d'Esculape, l'enfant du soleil⁵³. Esculape, représenté par le serpent sacré, était évidemment un autre nom du grand dieu Babylonien. Il eut exactement le même sort que Phaéton. Il fut, diton, terrassé par la foudre pour avoir voulu rendre des morts à la vie⁵⁴. Il est évident que cela n'aurait jamais pu avoir lieu dans un sens littéral, et on l'aurait cru avec peine. Mais si on le considère dans un sens figuré, cela veut dire qu'on croyait qu'il rendrait à une nouvelle vie les hommes morts dans leurs fautes et leurs péchés. Or, c'est exactement ce que Phaéton s'efforçait de faire lorsqu'il fut terrassé pour avoir mis le feu sur la terre. Il y avait dans le système Babylonien une mort symbolique⁵⁵ par laquelle tous les initiés devaient passer, avant d'avoir reçu la nouvelle vie qui était impliquée dans la régénération, et cela pour déclarer qu'ils étaient passés de la mort à la vie. Comme le fait de passer à travers le feu était en même temps une purification du péché et un moyen de régénération, c'était aussi pour avoir voulu ressusciter les morts que Phaéton fut terrassé. Esculape était l'enfant du soleil, Phaéton l'était aussi⁵⁶. C'était pour symboliser cette parenté qu'on entourait d'ordinaire de rayons la tête d'Esculape⁵⁷. C'est ainsi que le pape entoure les têtes des prétendues images du Christ; mais la véritable origine de cet embellissement est évidente pour tous ceux qui connaissent la

177

58 VIRGILE, liv. XII, v. 161-164.

59 LACTANTIUS, *De Origine Erroris*, p. 82.

60 *Les Pompéiens*, vol. II, p. 114-115.

61 *Les Pompéiens*, vol. II, p. 105.

62 Toutes les figures de ces gravures (celles de MAZOI) sont noires. (*Les Pompéiens*, vol. II, p. 106).

Fig. 54 – En Inde, l'enfant

Crishna (appelé

emphatiquement dieu noir),

porté dans les bras de la

déesse Devaki, est représenté

avec les cheveux laineux et les

traits distinctifs du nègre ou

de la race africaine.

Fig. 53

littérature ou l'art romain. Voici ce que Virgile dit de Latinus: "Cependant les rois s'avancent. Latinus se montre dans un pompeux appareil, sur un char attelé de quatre chevaux; son front est ceint de douze rayons d'or resplendissants, symbole du soleil, son aïeul⁵⁸."

Les rayons d'or qui entourent la tête d'Esculape avaient la même signification: ils le désignaient comme l'enfant du soleil ou le soleil incarné. Les rayons d'or qui entourent la tête des peintures et des statues appelées du nom de Christ, voulaient dire pour les païens qu'on pouvait sans crainte les adorer comme les statues de leurs divinités bien connues, quoiqu'elles portassent un nom différent. Or, Esculape pendant une terrible épidémie fut appelé d'Epidaure à Rome. Le dieu, sous la forme d'un grand serpent, entra dans le navire qu'on lui avait envoyé pour l'amener à Rome, et, étant arrivé sain et sauf sur le Tibre, fut solennellement consacré comme dieu protecteur des Romains⁵⁹. Depuis ce jour, en particulier comme parmi le peuple, le culte du serpent d'Epidaure, le serpent qui représentait le soleil comme divinité incarnée, en d'autres termes, du serpent de feu devint presque universel. Dans presque toutes les maisons, on trouvait le serpent sacré, qui était d'une espèce innocente.

Ces serpents nichaient près des autels domestiques, dit l'auteur des Pompéiens: ils se promenaient comme des chats ou des chiens, pour se faire caresser par les visiteurs, et venaient leur demander à manger. Et même, à table (si nous pouvons nous en rapporter à des passages isolés), ils se glissaient entre les coupes des convives, et quand il faisait chaud, les dames s'en servaient comme de boas vivants, et se les enroulaient autour du cou pour éprouver de la fraîcheur. Ces animaux sacrés faisaient la guerre aux rats et aux souris et en détruisaient ainsi une grande quantité; mais comme leur vie était sacrée, et que personne ne leur faisait de mal, ils se multipliaient si rapidement, qu'ils devinrent, comme les singes de Bénarès, une engeance insupportable. Les feux qu'on faisait souvent à Rome étaient le seul moyen de s'en débarrasser⁶⁰.

Le lecteur verra (**fig. 53**) la représentation du culte Romain du feu et du culte du serpent à la fois distinct et réuni⁶¹. Je ne puis expliquer ici la raison de la double représentation de ce dieu; mais il est évident d'après les passages de Virgile déjà cités, que les figures de la partie supérieure avec les têtes entourées de rayons

représentent le dieu du feu ou la divinité du soleil; et ce qui est digne de remarque, c'est que ces dieux du feu sont noirs⁶² (fig. 54). Cette couleur les identifie ainsi avec le Phaéon Éthiopien ou noir; tandis que (l'auteur des Pompéiens lui-même l'admet) ces mêmes dieux du feu sont représentés dans la partie inférieure par d'énormes serpents.

Or, si ce culte du serpent sacré du soleil, le grand dieu du feu, était si répandu à Rome, quel autre symbole que le grand serpent de feu pouvait dépeindre plus exactement le pouvoir de la Rome païenne impériale! C'était évidemment dans ce but que l'étendard impérial lui-même, l'étendard de l'empereur païen de Rome, du Pontifex Maximus, le chef du grand système du culte du feu et du culte du serpent,

178

⁶³ AMMIEN MARCELLIN, liv. XVI, ch. 12, p. 145. Voir Appendice, note P.

⁶⁴ ZOSIME, *Hist.*, liv. IV, p. 761.

⁶⁵ AURELIUS VICTOR, *Origo Gent. Roman.*, ch. 8.

⁶⁶ PLUTARQUE (Hist. *Numoe*, vol. I, p. 65), dit que Numa défendit de faire des statues et que pendant 170 ans après la fondation de Rome, on n'en permettait aucune dans les temples de Rome.

⁶⁷ *Énéide*, liv. VIII, v. 355-359.

⁶⁸ DIONYSIUS HALICAR., vol. I, p. 22. Sir W. BETHAM (*Etruria Celtica*, vol. I, p. 47) prétend que les Étrusques avaient la Lybie pour origine; mais LAYARD (*Ninive et Babylone*, ch. XXIV, p. 563) paraît avoir tranché la question; il leur donne l'Orient pour origine, ou du moins il dit qu'ils avaient avec l'Orient une étroite parenté.

était un serpent au bout d'un grand bâton, et colorié de manière à le montrer comme le symbole indubitable du culte du feu⁶³. À mesure que le christianisme se répandait dans l'empire romain, "les puissances" de la lumière et des ténèbres finirent par se heurter: "Michel et ses anges combattirent le dragon; et le dragon combattit avec ses anges, mais ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et le grand dragon fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui." (*Apocalypse XII*, 7-8). Le grand serpent de feu fut précipité lorsque par décret de Gratien, le paganisme fut aboli dans tout l'empire Romain, lorsque les feux de Vesta furent éteints, et les biens des Vestales confisqués, lorsque l'empereur Romain (qui tout en professant le christianisme pendant plus d'un siècle et demi, avait été Pontifex Maximus, le chef même de l'idolâtrie romaine, et comme tel, se montrait investi de tous les emblèmes idolâtres du paganisme), obéissant à l'impulsion de sa conscience, abolit ses propres fonctions⁶⁴. Si Nemrod fut personnellement et littéralement mis à mort par l'épée, ce fut par l'épée de l'Esprit que Sem détruisit le système du culte du feu et soumit tellement les coeurs que pour un temps ce culte fut entièrement détruit. Ainsi le Dragon de feu dans l'empire Romain fut mortellement frappé d'une épée, de l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu. Il y a donc une analogie profonde et réelle entre le type et le système qui lui correspond.

Mais l'analogie ne s'arrête pas là. En examinant à fond les annales de l'histoire, on s'aperçoit que lorsque le chef de l'idolâtrie païenne de Rome fut frappé de l'épée par l'abolition de l'office de Pontifex Maximus, le dernier Pontifex Maximus de Rome était le représentant unique et légitime de son système idolâtre, alors en existence. Il est nécessaire pour éclaircir ceci, de jeter un rapide coup d'oeil sur l'histoire Romaine. D'accord avec toute la terre, Rome, à une époque préhistorique fort reculée, avait eu largement à la coupe d'or de Babylone. Mais plus que toutes les autres nations, elle avait eu avec l'idolâtrie de Babylone des rapports qui la plaçaient dans une position exceptionnelle. Bien avant Romulus, un représentant du Messie Babylonien, appelé de son nom, avait établi son temple comme dieu et son palais comme roi sur l'une des hauteurs qui furent enfermées dans les murs de la cité que devaient fonder Rémus et son frère. C'est sur le mont Capitolin, si fameux plus tard pour avoir été le siège principal du culte Romain, que Saturnia, ou la cité de Saturne, la grande déesse Chaldéenne, fut bâtie à une époque d'une antiquité obscure et fort reculée⁶⁵. Une révolution survint; les images taillées de Babylone furent détruites; on interdit formellement d'élever des idoles⁶⁶, et quand les deux jumeaux fondateurs de la cité si fameuse élevèrent ses humbles murailles, la ville et le palais de leur prédécesseur Babylonien étaient depuis longtemps tombés en ruines. L'état de cette ville sacrée même à l'époque reculée d'Évandre est décrit par Virgile; il parle du temps où Énée, dit-on, visita cet ancien roi d'Italie: "Ces deux villes, dont vous voyez les murs renversés sont les débris des monuments de nos anciens héros: l'une fut bâtie par Janus, et l'autre par Saturne, celle-ci s'appelait Saturnia, celle-là Janicule⁶⁷."

Le coup mortel ainsi donné au système chaldéen devait cependant guérir. Une colonie étrusque étroitement attachée à l'idolâtrie chaldéenne avait émigré, les uns disent d'Asie Mineure, les autres de Grèce, et s'était fixée près de Rome⁶⁸. Ces Étrusques furent plus tard incorporés à l'État romain, mais longtemps avant cette union politique ils exerçaient une puissante influence sur la religion romaine. Dès le premier jour, leur adresse dans la divination, les prédictions, et toute leur science réelle ou prétendue, dont les augures et les devins

179

⁶⁹ KENNETT, *Antiquités*, P. II, liv. II, ch. 3, p. 67 et ADAM, *Antiquités*, Les ministères de la religion, p. 255.

⁷⁰ KENNETT, *Antiquités*, liv. II, ch. 4, p. 69.

⁷¹ CICÉRON, *De Divinatione*, liv. III, vol. III, ch. 41, p. 34-35.

⁷² TITE-LIVE, liv. IV, vol. I, ch. 4, p. 260.

⁷³ BARKER et AINSWORTH, *Lares et Pénates de la Cilicie*, ch. VIII, p. 232. Barker dit: "Les Chaldéens défais s'enfuirent en Asie Mineure et fixèrent leur principal collège à Pergame." La Phrygie, si célèbre pour le culte de Cybèle, formait une partie du royaume de Pergame comme la Mysie, et les Mysiens, d'après la *Chronique Paschale* (vol. I, p. 10), descendaient de Nemrod. Voici ces paroles: "Nebrod, le chasseur et géant, d'où descendaient les Mysiens." La Lydie aussi (voir SMITH, *Dict. class.*, p. 512), d'où venaient les Étrusques, d'après Tite-Live et Hérodote, formait une partie de ce même royaume.

⁷⁴ Les rois de Pergame, où les mages Chaldéens trouvèrent un asile, étaient évidemment placés par eux et par la voix unanime du paganisme qui sympathisait avec eux, dans le siège vide que Balthazar et ses prédécesseurs avaient occupé. Ils étaient salués comme les représentants du dieu Babylonien. Pausanias cite d'abord les paroles suivantes d'un oracle de la prophétesse Phaënnis, à propos des Gaulois (liv. X, *Phocica*, ch. 15, p. 233): "Mais la divinité affligera plus sérieusement encore ceux qui habitent près de la mer. Cependant, bientôt après, Jupiter leur enverra un défenseur, le fils bien-aimé d'un taureau nourri par Jupiter qui apportera la destruction sur toute la Gaule." Puis il fait ce commentaire: Phaënnis, dans cet oracle, veut dire que ce fils d'un taureau est Attale, roi de Pergame, que l'oracle d'Apollon appelait Tauro Keron, ou celui qui a des cornes de taureau (*ibid.*). Ce titre prouve qu'Attale, dans les possessions duquel les mages savaient leurs principaux sièges, avait été établi et reconnu sous le caractère même de Bacchus, chef des Mages. Ainsi le siège vacant de Balthazar fut occupé, et la chaîne brisée de la succession chaldéenne renouée.

⁷⁵ SMITH, *Diction, classique*, p. 542.

déclaraient avoir le monopole, inspirèrent aux Romains le plus grand respect. Tout le monde s'accorde à reconnaître que les Romains ont emprunté surtout aux Toscans⁶⁹, c'est-à-dire aux habitants de l'Étrurie, leur connaissance des augures, qui occupaient une place si importante dans toutes leurs entreprises publiques, et tout d'abord les indigènes de ce pays avaient seuls le droit d'exercer l'office d'Aruspex, qui concernait tous les rites essentiellement compris dans le sacrifice⁷⁰. Des guerres et des disputes s'élevèrent entre les Romains et les Étrusques; mais cependant les plus distingués d'entre les jeunes nobles de Rome furent envoyés en Étrurie pour être instruits dans la science sacrée qui y florissait⁷¹. Aussi grâce à l'influence des hommes dont l'esprit était façonné pour ceux qui demeuraient encore attachés à l'ancien culte des idoles, les Romains furent ramenés en grande partie à cette idolâtrie qu'ils avaient autrefois répudiée et rejetée. Bien que Numa cependant, en érigeant son système religieux, se laissât guider par le sentiment qui dominait alors et défendit

le culte des images, toutefois par suite de l'alliance existant entre Rome et l'Étrurie pour les choses sacrées, tout fut mis en oeuvre pour faire disparaître entièrement cette défense. Le collège de pontifes dont il posa les fondements⁷², devint avec le temps un collège essentiellement étrusque et le souverain pontife, qui présidait ce collège et contrôlait tous les rites religieux publics ou privés du peuple romain dans tous les points essentiels, devint en esprit et en réalité un pontife étrusque.

Cependant le souverain pontife de Rome, même lorsque l'idolâtrie eut été absorbée dans le système romain, n'était qu'un rejeton du grand système babylonien primitif. C'était un adorateur dévoué du dieu babylonien, mais ce n'était pas le représentant légitime de ce dieu. Le véritable pontife babylonien avait son siège hors des limites de l'empire romain. Ce siège, après la mort de Balthazar et l'expulsion de Babylone du clergé chaldéen par les rois Mèdes et Perses, était à Pergame, où fut plus tard l'une des sept églises d'Asie⁷³. Ce fut donc là que se maintint, pendant des siècles, le siège de Satan (*Apocalypse II*, 13). C'était, sous la protection des rois déifiés de Pergame⁷⁴, sa demeure préférée. Là fut célébré le culte d'Esculape sous la forme d'un serpent, avec des orgies et des excès incroyables, tandis qu'ailleurs il y avait dans ces orgies une certaine mesure. Tout d'abord le pontife romain n'avait aucun rapport avec Pergame et sa hiérarchie, mais avec le temps, le pontificat de Rome et celui de Pergame furent identifiés. Pergame elle-même devint une partie et une dépendance de l'empire romain, lorsqu'Attale, le dernier de ses rois, laissa en mourant, dans son testament, toutes ses possessions au peuple romain, 133 av. J.-C.⁷⁵. Quelque temps après, le royaume de Pergame s'étant fondu dans les provinces romaines, personne n'aurait osé, ouvertement et de propos délibéré,

180

⁷⁶ NIEBUHR, vol. III, p. 27.

⁷⁷ DYMOCK, *sub voce*, Julius Caesai, p. 460, c. I.

⁷⁸ La déification des empereurs qui se succédèrent depuis le Divus Julius ou le Jules divinisé, ne peut s'expliquer autrement que parce qu'ils représentaient Attalus aux cornes de taureau comme pontife et comme souverain.

⁷⁹ La robe d'écarlate était la robe d'honneur, à l'époque de Balthazar (*Daniel V*, 7, 29).

⁸⁰ Le lecteur verra en consultant TAYLOR, *Note sur l'Hymne Orphique à Pluton*, où ce dieu est appelé le gardien des clefs, que la clef était un des symboles employés dans les Mystères. Or, le pontife, ou Hiérophante, était revêtu et orné des symboles du grand créateur du monde dont il était censé, dans ces mystères, être le substitut (MAURICE, *Antiquités*, vol. III, p. 356). Le dieu primitif ou créateur était mystiquement représenté comme Androgyne, c'est-à-dire combinant dans sa personne les deux sexes (*ibid.* vol. V, p. 933); il était donc à la fois Janus et Cybèle. Aussi était-il tout naturel que, dévoilant les mystères de cette déesse mystérieuse, le pontife portât les clefs de ces deux divinités. Janus lui-même, aussi bien que Pluton, était néan moins représenté bien souvent avec plus d'un ne clef.

⁸¹ L'autorité de Zosime a été déjà donnée pour ce passage. Le lecteur peut voir le même fait dans GIBBON, vol. III, p. 397, note.

prétendre à la dignité inhérente au vieux titre des rois de Pergame. Les pouvoirs originaux des pontifes romains eux-mêmes, paraissent avoir diminué à cette époque⁷⁶; mais lorsque Jules César qui déjà avait été élu pontife suprême⁷⁷, devint aussi, comme empereur, le chef civil suprême des Romains, dès lors, comme il était la tête de l'état romain et la tête de la religion romaine, il fut investi de tous les pouvoirs et de toutes les fonctions du véritable et légitime pontife babylonien, et il se trouva dans une position où il pouvait revendiquer tous ces pouvoirs. C'est alors qu'il paraît avoir prétendu à la dignité divine d'Attale et au royaume que ce roi avait légué aux Romains, comme y ayant naturellement droit; car sa devise bien connue "Venus Genitrix" qui signifiait que Vénus était la mère de la race de Julius, semble avoir tendu à faire de lui le fils de la grande déesse; car c'est ainsi qu'on considérait Attale, à la tête de taureau⁷⁸. Alors à de certaines occasions, dans l'exercice de son grand office pontifical, il se montrait solennellement dans tout l'éclat de son costume babylonien, comme aurait pu le faire Balthazar lui-même avec une robe écarlate⁷⁹, portant la crosse de Nemrod, la mitre de Dagon et les clefs de Janus et de Cybèle⁸⁰. Ainsi allaient les choses, nous l'avons vu, même sous les soi-disant empereurs chrétiens qui, comme pour sauvegarder leur conscience, nommèrent un païen pour les remplacer dans l'accomplissement des fonctions pontificales les plus ouvertement idolâtres (ce remplaçant néanmoins agissait en leur nom et par leur autorité) jusque sous le règne de Gratien qui, ainsi que le montre Gibbon, refusa le premier de revêtir un appareil pontifical idolâtre ou d'agir comme Pontifex⁸¹. D'après tout cela, il est donc évident que lorsque la paye fut abolie dans l'empire romain, lorsque l'office de Pontifex Maximus fut supprimé et que tous les dignitaires du paganisme furent renversés de leur trône qu'ils avaient encore en quelque sorte la permission de garder, ce ne fut pas simplement la chute du dragon de feu de Rome, mais la chute du dragon de feu de Babylone! C'était le nouvel accomplissement, dans un sens symbolique, à l'égard du véritable et légitime successeur de Nemrod, de ce qui lui était arrivé à lui-même, lorsque la profondeur de sa chute fit pousser cette exclamation: "Comment es-tu tombé des cieux, ô Lucifer, fils de l'aurore?" (*Ésaïe XIV*, 12).

181

¹ HUMBOLDT, *Recherches*, vol. II, p. 21-23.

² DAVIES, *Les Druides*, note p. 555, comparée avec p. 142.

³ DIODORE, liv. III, ch. 4, p. 142.

4

...Ille relicto

Imperio, ripas virides, amnemque querelis

Eridanum implerat, si lvamque soro ribus auctam,

...nec se coeloque Jovique

Credit, ut injuste missi memor ignis ab illo,

Stagna petit, patulosque lacus; ignemque perosus,

Quae colat, elegit contraria flumina flammis.

Métam., liv. II, v. 369-380, vol. III, p. 88-89. "colat" signifie adorer ou habiter.

⁵ COLEMAN, *Mythologie Hindoue*, p. 89.

⁶ BEROSUS, liv. I, p. 48.

Article 2 - La bête qui sort de la mer

L'autre grand ennemi indiqué dans notre notice est la bête qui sort de la mer: "Je me tenais, dit Jean, sur le sable du bord de la mer, et je vis une bête monter de la mer." (*Apocalypse XIII*, 1). Les sept têtes et les sept cornes de cette bête comme celles du grand dragon, montrent que cette puissance est essentiellement la même bête, mais qu'elle a subi un grand changement. Dans le même système de l'ancienne Babylone, après le culte du dieu du feu, vint bientôt le culte du dieu de l'eau ou de la mer. Comme le monde courait autrefois le danger d'être brûlé, il courait maintenant le danger d'être englouti. Dans l'histoire du Mexique il en fut ainsi, dit-on. Tout d'abord, le monde fut détruit par le feu, puis il fut détruit par l'eau. La mythologie druidique nous offre le même récit: les Bardes affirment, en effet, que la terrible tempête de feu qui déchira la terre, fut rapidement suivie par le débordement du lac Lion; les eaux de l'abîme se répandirent et inondèrent le monde entier². En Grèce, nous trouvons la même histoire: Diodore de Sicile nous apprend que dans l'antiquité, un monstre appelé Oegide, qui vomissait des flammes, apparut en Phrygie; de là, il vint jusqu'au mont Taurus, et l'embrasement se répandit dans toutes les forêts jusque dans l'Inde; puis revenant en arrière il dévora les forêts du Liban, et s'étendit jusque dans l'Égypte et l'Afrique; enfin il fut arrêté par Minerve. Les Phrygiens se

rappelaient bien cet incendie et le déluge qui lui succéda³. Ovide, lui aussi, fait une allusion bien claire à ce même fait, c'est-à-dire au culte de l'eau succédant bientôt à celui du feu, dans sa fable sur la métamorphose de Cynus.

Il nous montre le roi Cynus, ami intime de Phaéon et par conséquent adorateur du feu, haïssant le feu après la mort de son ami, et s'attachant à l'élément opposé, celui de l'eau, par suite d'un sentiment de crainte; aussi fut-il métamorphosé en cygne⁴. Le grand déluge qui occupe une place si extraordinaire dans la mythologie de l'Inde, avait évidemment un sens symbolique, bien que l'histoire de Noé y fût mêlée; ce fut, en effet, pendant le déluge, que les Védas ou livres sacrés après avoir été perdus, "furent retrouvés par le moyen du grand dieu, sous la forme d'un poisson". Les Védas se sont évidemment perdus au moment même du terrible désastre des dieux; alors que, suivant les Purans, un grand ennemi de ces dieux, appelé Durgu, abolit toutes les cérémonies religieuses: les Brahmines, poussés par la crainte, abandonnèrent la lecture du Véda, le feu perdit sa vertu et les étoiles terrifiées disparurent; en d'autres termes, ce fut lorsque l'idolâtrie, le culte du feu et le culte de l'armée du ciel furent supprimés. Si nous revenons à Babylone, nous trouvons les mêmes récits. Berosus nous dit que le déluge survint après l'époque d'Alasrus, le dieu du feu, c'est-à-dire Nemrod, ce qui montre bien que, là aussi, le déluge y était symbolique. Or, Dagon, le dieu-poisson ou le dieu de la mer, sortit de ce déluge. L'origine du culte de Dagon, comme nous le montre Berosus, reposait sur une légende: à une époque fort reculée, disait-on, une bête appelée Oannes sortit de la Mer Rouge ou du Golfe Persique. Cette bête, moitié homme, moitié poisson, civilisa les Babyloniens, leur apprit les arts et les sciences, et leur enseigna la politique et la religion⁶.

182

⁷ WILKINSON, vol. IV, p. 239, 412 et vol. V, p. 243. En Égypte, l'Urée, ou le Céraste, était le bon serpent, et Apophis, le mauvais.

⁸ DAVIES, *Les Druides*, p. 180. Davies identifie Noé et Bacchus.

⁹ WILSON, *La religion Parsie*, p. 192, 251-252, 262, 305.

¹⁰ Tammuz, autre nom de Nemrod, équivalent de Alorus, dieu du feu, vient de tam, rendre parfait, et muz, feu. C'est au sens de feu qui rend parfait et au caractère de Nemrod que renvoie ce passage de Zoroastre:

"Toutes choses sont le produit d'un seul feu. Le père a tout accompli et a tout livré au second esprit que

Le culte de Dagon fut introduit par les mêmes personnes (à part Nemrod, bien entendu) qui avaient déjà entraîné le monde au culte du feu. Dans les mystères secrets qui furent alors établis, tandis que tout d'abord elles professaient sans doute la plus vive antipathie pour le culte proscrit, elles cherchèrent à regagner leur influence et leur pouvoir en représentant les scènes terribles du déluge dans lesquelles on mit Noé sous le nom de Dagon ou le dieu-poisson; toute la famille humaine, en raison même de la nature de cet événement et aussi de la parenté commune de tous avec le second père de la race humaine, ne pouvait manquer d'y prendre un puissant intérêt. Les élaborateurs de ces mystères comprirent que s'ils pouvaient seulement ramener les hommes à l'idolâtrie sous une forme quelconque, ils pourraient bientôt la développer assez pour rétablir ce même système qui avait été déjà renversé.

C'est ainsi que le chemin étant préparé, Tammuz fut introduit sous le caractère d'un homme qui avait sacrifié sa vie pour le bien de l'humanité. On distingua entre les bons et les mauvais serpents, les uns étant représentés comme les serpents d'Agathodemon ou la Divinité du Bien, et les autres comme les serpents du Cacodoemon ou la Divinité du Mal⁷.

Il fut dès lors facile d'amener peu à peu les hommes à croire qu'en dépit de toute apparence du contraire, Tammuz, au lieu d'être le patron du culte du serpent dans un mauvais sens, était en réalité le grand ennemi d'Apophis, ou du grand serpent méchant qui portait envie au bonheur de l'humanité, et qu'il était réellement la semence de la femme destinée à briser la tête du serpent. Par le moyen de la métempsycose, il fut aisé d'identifier Nemrod et Noé, et de faire voir que le grand patriarche, dans la personne de son descendant favori, avait gracieusement consenti à s'incarner de nouveau en Dagon, afin de rendre à l'humanité les bienfaits qu'elle avait perdus quand Nemrod fut tué. Il est certain que Dagon était adoré dans les mystères chaldéens, partout où ils furent établis sous un caractère qui représentait l'un et l'autre⁸.

La doctrine de la régénération par le baptême

Dans le premier système, le feu était le grand moyen de purification. Maintenant, c'était l'eau. Alors commença la doctrine de la régénération par le baptême, rattachée comme nous l'avons vu, à ce fait que Noé passa à travers les eaux du déluge. Alors commença le respect pour les sources saintes, les lacs saints, les rivières saintes, respect qu'on trouve dans tous les pays; on en voit des traces non seulement chez les Parsis qui, avec le feu, adorent aussi le Zereparankard, ou la mer Caspienne⁹, parmi les Hindous qui rendent un culte aux eaux purificatrices du Gange et estiment que le grand passeport pour le ciel, c'est d'ensevelir leurs parents sous ses ondes; mais de nos jours nous voyons ce respect universellement répandu dans la catholique Irlande; on y révère les fontaines sacrées; on fait des pèlerinages annuels à Lough Dergh, pour se purifier du péché dans ses eaux bénies; cette coutume existe encore évidemment en Angleterre même, dans cette superstition populaire au sujet des fées qui apparaît dans ce vers bien connu de Burns: "Ils traversent le courant limpide." Voilà pour le culte de l'eau.

L'ancien culte du feu de nouveau associé

Cependant l'ancien culte du feu lui fut bientôt de nouveau associé. Dans les mystères, on réunissait les deux modes de purification. Bien que l'eau du baptême fût considérée comme ayant une vertu régénératrice, la purification par le feu était regardée comme indispensable¹⁰ et longtemps après que la régénération baptismale

183

toutes nations appellent le premier." Du feu vient tout, aussi est-il appelé "celui qui rend toutes choses parfaites". Le second esprit est l'enfant qui a déplacé la statue de Nemrod comme objet de culte. L'action de Nemrod restant indispensable, de là le feu du Purgatoire qui rend les hommes parfaits et les débarrasse de leurs péchés.

¹¹ HUMBOLDT, *Recherches*, vol. I, p. 185.

¹² OVIDE, *Fastes*, liv. IV, v. 794-795. J'ai éprouvé un vif intérêt à découvrir dans Ovide cette affirmation expresse que de son temps on croyait à Rome que la purification par le feu venait du culte du feu d'Adon ou Tammuz, et que la purification par l'eau venait du déluge au temps de Noé. Une induction rigoureuse avait déjà amené à cette certitude. Après avoir indiqué plusieurs raisons curieuses de cette double purification, Ovide conclut ainsi: "Pour moi, je n'y crois pas; mais il en est qui font remonter l'un de ces rites à Phaéon et l'autre à Deucalion." Si toutefois, on trouvait invraisemblable que le culte de Noé fût ainsi mêlé dans l'ancien monde au culte de la ruine des dieux et de son fils, je ferais remarquer ce qui se passe en Italie de nos jours (en 1856). Il s'agit du culte même de ce patriarche et de la reine des dieux.

Le trait suivant, fourni par lord John Scott, confirme mes assertions. Il a été publié dans le *Morning Herald*, 26 oct. 1856: *Prière d'un archevêque au patriarche Noé. — La papauté à Turin!* Pendant plusieurs années consécutives, la vigne a été presque entièrement perdue en Toscane, par suite de la maladie. L'archevêque de Florence, désirant arrêter ce fléau, a ordonné d'adresser des prières au patriarche Noé: il vient de lancer ce mandement qui contient huit formes de supplication: "Très-Saint patriarche Noé!, Toi qui t'es consacré dans ta longue carrière à la culture de la vigne et qui as donné à la race humaine ce breuvage précieux qui apaise la soif, refait les forces et vivifie les esprits, daigne jeter un regard sur nos vignes que, suivant ton exemple, nous avons jusqu'à ce jour cultivées; tu les vois languir et dépérir par cette funeste plaie qui avant la maturité détruit le fruit (sans doute c'est là le châtement sévère de bien des blasphèmes et d'énormes péchés dont nous sommes coupables!) Aie compassion de nous, et prosterné devant le grand trône de Dieu, qui a promis à ses enfants les fruits de la terre, et le blé et le vin en abondance, supplie-le en notre faveur! Promets-lui en notre nom que, avec l'aide d'en haut, nous abandonnerons nos voies de vice et de péché, que nous n'abuserons plus de ses dons sacrés, et que nous observerons scrupuleusement sa sainte loi et celle de notre sainte mère l'Église

catholique, etc." Le mandement se termine par une autre prière adressée à la Vierge Marie: "Ô Marie immaculée, vois nos champs et nos vignobles! et si tu crois que nous méritons une telle faveur, arrête, nous t'en supplions, cette terrible plaie qui nous est infligée à cause de nos pêches, qui rend nos champs stériles, et prive nos vignes des honneurs de la vendange!" Cet ouvrage renferme une vignette représentant le patriarche Noé, et une note de l'archevêque accordant une indulgence de 40 jours à ceux qui réciteront dément ces prières (*Le temps chrétien*). – En présence d'un si grossier paganisme le noble lord fait remarquer, avec raison que c'est là certainement le retour de l'ancien monde, et la restauration évidente du culte de l'ancien dieu Bacchus!

13 GIESELER, vol. II, p. 42, note.

14 Les Grecs choisirent pour leur dieu de guerre, Arioch ou Arius, le petit-fils de Nemrod. – CEDRENIUS, vol. I, p. 28-29.

eut été établie, on faisait encore passer les enfants par le feu de Moloch. Cette double purification par le feu et par l'eau était pratiquée au Mexique parmi les sectateurs de Wodan¹¹. Cette double purification était aussi en usage chez les anciens païens de Rome¹², et avec le temps, presque dans le monde entier, le double culte du feu et du serpent de Nemrod, qui avait été renversé, fut relevé sous une forme nouvelle avec toutes ses anciennes abominations et encore de nouvelles.

Dagon, la bête qui sort de la mer

Or, ce dieu de la mer, après avoir eu son culte solidement rétabli, après avoir surmonté toutes les formidables oppositions qui s'élevèrent contre lui, fut adoré aussi comme le grand dieu de la guerre, qui, mort pour le bonheur de l'humanité, était maintenant ressuscité et absolument invincible. En mémoire de cette nouvelle incarnation, on célébrait dans la Rome païenne, le 25 décembre, autrement appelé jour de Noël, comme étant natalis invicti solis, "le jour de naissance du soleil vaincu¹³". Nous avons vu aussi que le vrai nom du dieu romain de la guerre était précisément le nom de Nemrod; car Mars et Mavors, les deux noms bien connus du dieu romain de la guerre, sont évidemment les formes romaines du chaldéen Mar ou Mavor, le rebelle¹⁴. Aussi terrible et aussi invincible était Nemrod lorsqu'il se montra de nouveau comme Dagon, la bête qui sort de la mer. Si le lecteur consulte l'Apocalypse, il verra exactement la même chose: "Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort et sa blessure mortelle fut guérie, et tout le monde étant dans l'admiration, suivit la bête. Et on adora le Dragon qui avait donné son pouvoir à la bête; on adora aussi la bête en disant: Qui est semblable à

184

15 Depuis environ 360, jusqu'à l'époque de l'empereur Justinien, vers 550, nous savons que cette doctrine fut promulguée, et aussi qu'elle finit par se répandre largement chez les chrétiens professants. (Voir GIESELER, vol. IX, 2e Période. Culte public, p. 145).

16 AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. XVIII, vol. IX, ch. 23, p. 665.

17 Codex Theodosianus, liv. XVI, tit. I, leg. 2. Voir aussi leg. 3. Le lecteur remarquera que tandis que l'évêque de Rome seul est appelé Pontifex, les chefs des autres églises mentionnées sont simplement appelés episcopi.

18 *Rescrit de Gratien en réponse aux demandes du Concile Romain*, dans GIESELER, vol. I, 2e période, div. I, ch. 3, La hiérarchie dans l'Occident, p. 434, note 12. Voir aussi BOWER, *Damasus*, 278. Pour les demandes du concile romain, voir *ibid.* vol. I, p. 209. Ce rescrit était antérieur au Codex dont nous parlons, décret qui porte le nom de Valentinien et de Théodose, aussi bien que celui de Gratien.

la bête, et qui pourra combattre contre elle?" (*Apocalypse XIII*, 3, 4). Telle est, à tous égards, l'analogie entre le langage de la prophétie et l'ancien type babylonien.

Y a-t-il donc des rapports entre ces détails et l'histoire religieuse de l'empire romain après la chute de l'ancien paganisme dans cet empire? Oui, à tous les points de vue. À peine l'ancien paganisme fut-il légalement aboli, le feu éternel des Vestales éteint, l'ancien serpent précipité du siège puissant où il s'était si longtemps assis en sécurité, qu'il essaya des moyens les plus énergiques pour regagner son influence et son autorité.

Comprenant qu'il ne suffirait pas de persécuter le christianisme pour détruire l'église symbolisée par la femme entourée du soleil, il essaya d'une autre manière: "Et le serpent jeta de sa gueule de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin qu'elle fût entraînée par le fleuve." (*Apocalypse XII*, 15). Voilà un symbole vraiment remarquable. Si c'était là le dragon de feu, on devait s'attendre à ce qu'il fût représenté suivant les mythes populaires, comme vomissant du feu après la femme. Mais non! Ce ne fut pas le cas il jeta de sa bouche un fleuve d'eau! Que signifie donc cela? Comme l'eau sortait de la gueule du dragon cela veut dire une doctrine et naturellement une fausse doctrine. Mais n'y a-t-il rien de plus distinctif? Un simple coup d'oeil jeté sur l'ancien type babylonien montrera que l'eau jetée par la bouche du serpent doit être l'eau de la régénération baptismale.

La fonction de Pontifex Maximus

Or, c'était précisément à cette époque, alors que l'ancien paganisme fut supprimé, que la doctrine de la régénération baptismale qui avait déjà agi auparavant dans l'Église chrétienne, menaçait de s'étendre comme un déluge sur la surface de l'empire romain¹⁵. Ce fut alors précisément que notre Seigneur Jésus-Christ commença à être appelé populairement Ichthys, c'est-à-dire le poisson¹⁶: il est évident qu'on l'identifiait ainsi avec Dagon. À la fin du IVe siècle, et depuis cette époque, on enseignait que celui qui avait été plongé dans les fonts baptismaux était par là né de nouveau, et rendu blanc comme la neige. Ce fleuve ne sortait pas seulement de la bouche de Satan, l'ancien serpent, mais aussi de la bouche de celui qui fut plus tard reconnu par les païens de Rome comme le chef visible de l'ancien paganisme Romain.

Quand le culte romain du feu fut détruit, nous l'avons vu, la fonction de Pontifex Maximus, chef du paganisme, fut abolie. Ce fut là la blessure mortelle de la tête du dragon de feu. Mais à peine avait-il reçu cette blessure qu'il fut bientôt guéri. Peu d'années après l'abolition du titre païen de Pontifex, ce titre fut rétabli, et cela par l'empereur même qui l'avait aboli; il fut donné de nouveau, avec toutes les idées païennes qui s'y rattachaient, à l'évêque de Rome lui-même¹⁷. Dès lors ce dernier fut l'agent principal qui répandit dans la chrétienté tout d'abord la doctrine funeste de la régénération par le baptême, et ensuite toutes les autres doctrines qui dérivèrent de l'ancienne Babylone. Quand ce titre païen fut donné à l'évêque de Rome, ce ne fut pas comme un simple titre d'homme, mais comme un titre auquel se rattachait un pouvoir formidable. Des évêques, et même des métropolitains d'églises étrangères, dans de vastes régions de l'Occident, en Gaule comme en Italie, étaient soumis à l'autorité de l'évêque de Rome sous ce nouveau caractère de Pontifex, quand il était escorté de cinq ou six autres évêques qui étaient ses conseillers; et il infligeait des peines civiles à ceux qui ne se soumettaient pas aux décisions pontificales¹⁸. Le danger était grand pour la cause de la vérité et de

185

19 Le célibat du clergé fut décrété par Syricius, évêque de Rome, 385 ap. J.-C. (GIESELER, vol. I, 2e période, div. I, ch. 4, Monachisme, vol. II, p. 20 et BOWER, *Vie des papes*, vol. I, p. 285).

20 Contre l'usage de la viande et du vin, voyez ce qui est dit à la même époque par Jérôme, l'avocat de la papauté. (JÉROME, *ad Jovin*, liv. II, vol. I, p. 360-380).

21 Voir BOWER, *Syricius*, vol. I, 256.

22 BOWER, vol. II, p. 14

la justice quand un pareil pouvoir était décerné par l'autorité impériale à l'évêque Romain, et cela, à un évêque si désireux de se livrer à la propagation de cette fausse doctrine.

Quelque formidable que fût le danger, la véritable Église, la fiancée, l'épouse de l'Agneau (et tant qu'elle se trouvait dans les limites de l'empire occidental) en fut merveilleusement préservée. Cette église fut pour un temps sauvée du péril, non seulement par les montagnes où beaucoup de ses membres dévoués trouvèrent un asile comme **Jovinien, Vigilance, les Vaudois**, et d'autres qui demeurèrent fidèles dans les régions sauvages des Alpes cottiennes, et dans d'autres pays isolés de l'Europe, mais aussi par une merveilleuse intervention

de la Providence divine. Nous trouvons une allusion à cette intervention dans ces paroles: "La terre ouvrit sa bouche, et engloutit le fleuve que le Dragon avait jeté de sa gueule." (*Apocalypse* XII, 16). Que veut dire ce symbole de la terre qui ouvre sa bouche! Dans le monde naturel, quand la terre ouvre sa bouche, il y a un tremblement de terre, et un tremblement de terre dans le langage figuré de l'Apocalypse, comme chacun le sait signifie précisément une commotion politique. Or, si nous examinons l'histoire de la période qui nous occupe, nous verrons que le fait s'accorde exactement avec la prophétie; bientôt après que l'évêque de Rome fut devenu pontife, et comme pontife eut si ardemment travaillé à introduire le paganisme dans l'Église, ces convulsions politiques commencèrent dans l'empire Romain et ne cessèrent jamais que lorsque le tissu de cet empire se déchira, et fut mis en pièces. Cependant le pouvoir spirituel de la papauté aurait pu être fermement établi sur toutes les nations de l'Occident longtemps avant le jour où il le fut en réalité. Il est évident qu'aussitôt après que Damasus, l'évêque Romain, eut reçu le pouvoir pontifical, l'apostasie prédite à l'égard de l'évêque de Rome (*I Timothée* IV, 3) se développa largement. C'est alors qu'il fut défendu aux hommes de se marier¹⁹, et qu'on leur ordonna de s'abstenir de viandes²⁰. Alors, avec une fausse doctrine de péché, on inculqua aussi une sainteté factice; on amena les hommes à croire que ceux qui étaient baptisés étaient aussi nécessairement régénérés. Si l'empire romain d'Occident était demeuré sous un seul chef civil qui l'aurait soutenu, l'évêque de Rome aurait bientôt infecté toutes les parties de l'empire de la corruption païenne qu'il s'était évidemment donné pour mission de propager.

Si l'on considère la cruauté²¹ avec laquelle Jovinien et tous ceux qui s'opposaient aux doctrines païennes concernant le mariage et l'abstinence étaient traités par le pontife de Rome sous la faveur de la puissance impériale, on verra aisément combien les suites auraient été funestes à la cause de la vérité dans l'empire d'Occident, si cet état de choses eût suivi son cours naturel. Mais le puissant chef de l'Église intervint. La révolte des Goths et le sac de Rome par Alaric, en 410, imprimèrent à l'empire Romain cette secousse nécessaire qui se termina vers 476, par la destruction complète et l'anéantissement de la puissance impériale. Bien que par suite de la tactique déjà inaugurée, l'évêque de Rome fut formellement reconnu par un édit impérial de 445 comme le chef de toutes les Églises de l'Occident, tous les évêques ayant reçu l'ordre "de garder et d'observer comme une loi tout ce qu'il lui plaisait d'ordonner ou de décréter²²". Néanmoins, les convulsions de l'empire, et bientôt l'extinction de la puissance impériale elle-même, annulèrent, dans une large mesure les effets désastreux de cet édit. "La terre ouvrant sa bouche", en d'autres termes, la destruction de l'empire Romain et sa transformation en tant de souverainetés indépendantes, furent un bienfait pour la vraie religion, et empêchèrent le fleuve d'erreur et de corruption qui avait une source à Rome de couler aussi rapidement et aussi loin qu'il l'aurait fait sans elles. Lorsque tant de volontés différentes se furent substituées à la volonté unique de l'empereur, sur lequel s'appuyait le souverain pontife, l'influence de ce dernier fut profondément neutralisée. "Dans ces circonstances, dit Gieselner, parlant de l'influence de Rome dans les différents royaumes que forma l'empire en se divisant, dans ces circonstances, les papes ne pouvaient s'interposer directement dans les questions ecclésiastiques, et leurs rapports avec l'église établie du pays

186

²³ GIESELER, vol. II; 2e période, div. II, c. 6, Nations de la Germanie, p. 157.

²⁴ *Comment, in Epist. ad Galat.*, IV, 3, tome III, p. 138, c. I.

²⁵ *Déclin et chute*, ch. XXVII, vol. V, p. 87.

²⁶ *Codex Theodosianus*, XVI, 10, 22, p. 1625.

dépendaient en entier du plaisir royal²³." La papauté surmonta enfin les effets du tremblement de terre, et les royaumes d'Occident furent entraînés dans ce fleuve d'erreur qui sortit de la gueule du dragon. Mais la chute du pouvoir impérial, qui développait si ardemment le despotisme spirituel de Rome, donna à la véritable église d'Occident une longue période de liberté relative qu'elle n'aurait point obtenue sans cela. Sans les Goths et les Vandales sans les convulsions politiques qui accompagnèrent leur invasion, les époques ténébreuses seraient venues plus tôt, et les ténèbres auraient été plus épaisses.

Ces peuplades furent suscitées pour punir une communion apostate, mais non pour persécuter les Saints du Très Haut, bien que ceux-ci puissent avoir souffert parfois dans la détresse commune. La main de la Providence peut se voir aisément dans ce fait, qu'à un moment si critique la terre ouvrit sa bouche pour secourir la femme. Mais revenons-en à la période mémorable où le titre pontifical fut décerné à l'évêque de Rome. Les circonstances dans lesquelles ce titre païen fut donné au pape Damasus étaient de telle nature qu'elles n'auraient pas été une légère épreuve pour la foi et pour l'intégrité d'un homme plus fidèle que lui. Le paganisme était légalement aboli dans l'empire d'Occident, et cependant il existait encore dans la ville aux sept collines, à ce point que Jérôme, écrivant de Rome à cette même époque, l'appelle le cloaque de toutes les superstitions²⁴. Aussi, tandis que partout dans l'empire l'édit impérial sur l'abolition du paganisme était respecté, dans Rome même, il était dans une large mesure, comme une lettre morte. Symmaque, préfet de la ville, et les familles patriciennes les plus distinguées, étaient, aussi bien que la masse du peuple, fanatiquement dévouées à l'ancienne religion; aussi l'Empereur reconnut qu'en dépit de la loi, il fallait tolérer l'idolâtrie des Romains.

Le lecteur pourra juger par les lignes suivantes de Gibbon, à quel point le paganisme était encore enraciné dans la cité impériale, même lorsque le feu de Vesta se fut éteint et qu'on eut retiré aux Vestales l'appui de l'État: "La statue et l'autel de la Victoire furent retirés de l'édifice du Sénat; mais l'Empereur respecta les statues des dieux exposées à la vue du public; quatre cent vingt-quatre temples ou chapelles furent encore laissés pour satisfaire la dévotion du peuple, et dans chaque quartier de Rome la délicatesse des chrétiens était offensée par la fumée des sacrifices offerts aux idoles²⁵." – Telle était la puissance du paganisme à Rome, même alors que le patronage de l'état lui était retiré, vers l'année 376. Mais transportez-vous seulement à cinquante ans plus tard, et voyez ce qu'il est devenu. Le nom du paganisme a presque entièrement disparu; à ce point que le jeune Théodose, dans un édit rendu en l'an 423, s'exprime en ces termes: "Les païens qui existent encore, bien que nous croyons qu'il n'y en ait plus un seul aujourd'hui²⁶." – Les paroles de Gibbon sur ce sujet sont bien remarquables. Tout en admettant entièrement que malgré les lois impériales contre le paganisme, aucune "condition spéciale" n'était imposée aux sectaires qui recevaient avec confiance les fables d'Ovide, et repoussaient avec obstination les miracles de l'Évangile, il témoigne sa surprise de la rapidité avec laquelle les Romains passèrent du paganisme au christianisme. La ruine du paganisme, dit-il (et il donne pour date, de 378, année où l'évêque de Rome fut fait pontife, à 395), la ruine du paganisme à l'époque de Théodose est peut-être le seul exemple de l'extirpation d'une superstition ancienne et populaire; et on peut dès lors le considérer comme un événement extraordinaire de l'histoire de l'esprit humain. Après avoir parlé de la conversion rapide du Sénat, il ajoute: "L'exemple édifiant de la famille Anicienne (en embrassant le christianisme), fut bientôt suivi par le reste de la noblesse. Les citoyens qui vivaient de leur industrie, et la populace qui subsistait au moyen des libéralités publiques, remplissaient les églises de Latran et du Vatican d'une foule incessante de dévots prosélytes. Les décrets du Sénat qui proscrivaient le culte des idoles étaient ratifiés par le consentement général des Romains; la splendeur du Capitole fut effacée et les temples déserts abandonnés à la ruine et au mépris; Rome se soumit au joug de l'Évangile... La génération qui apparut dans le monde après la promulgation des lois impériales, fut élevée dans le sein de l'Église Catholique, et la chute

187

27 *Déclin et chute*, ch. XXVIII, vol. V, p. 90-93, 112.

28 GIESELER, vol. II, p. 40, 45.

29 *Déclin et chute*, ch. XXVIII, vol. V, p. 121, etc.

30 Gibbon l'admet distinctement. "Il faut confesser franchement, dit-il, que les ministres de l'Église catholique imitaient le modèle profane qu'ils étaient si impatients de détruire."

31 BOWER, *Vie des papes*, vol. I, Damasus, p. 180-183, inclusivement.

du paganisme fut si rapide et cependant si douce, que 28 ans seulement après la mort de Théodose (l'aîné), l'oeil du législateur n'en distinguait plus les traces²⁷. —

Or, comment expliquer cette grande et soudaine révolution? La Parole de Dieu avait-elle eu un libre cours? Avait-elle été glorifiée? Alors que signifie le nouvel aspect que l'Église Romaine commence maintenant à prendre? Le paganisme se révèle à l'intérieur de l'Église dans la même proportion qu'il a disparu de l'extérieur. Les vêtements païens des prêtres, les fêtes païennes pour le peuple, les doctrines et les idées païennes de toute espèce dominent partout²⁸. Le témoignage du même historien qui a parlé d'une manière si concluante de la rapide conversion des Romains à la profession de l'Évangile, n'est pas moins décisif à cet égard. Dans son tableau de l'Église Romaine sous le titre de "Introduction des rites païens", il s'exprime ainsi: "Comme les objets de religion étaient graduellement rabaissés aux besoins de l'imagination, on introduisit les rites et les cérémonies qui paraissaient devoir frapper le plus puissamment les sens de la foule. Si, au commencement du Ve siècle, Tertullien ou Lactance était tout à coup ressuscité pour assister à la fête de quelque saint populaire, il aurait été muet d'étonnement ou d'indignation devant ce profane spectacle succédant au culte en esprit et en vérité d'une congrégation chrétienne. Voici qu'on a ouvert toute large la porte de l'Église. Ce qui le frappe, c'est la fumée de l'encens, le parfum des fleurs, l'éclat des lampes et des cierges qui brillent en plein midi: une pareille lumière n'est-elle pas superflue, bien plus, sacrilège²⁹?" Gibbon donne des détails plus concluants encore. Maintenant peut-on croire que tout cela fut accidentel? Non; c'était évidemment le résultat de cette politique sans principes dont nous avons vu, dans le cours de nos recherches, beaucoup d'exemples fournis par la papauté³⁰.

Le pape Damasus vit que dans une cité adonnée exclusivement à l'idolâtrie, s'il maintenait l'Évangile pur et entier, il devait porter la croix, affronter la haine, le mauvais vouloir, "endurer la peine comme un bon soldat de Jésus-Christ". D'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher de voir également, que si en portant ce titre, autour duquel pendant tant de siècles s'étaient groupées toutes les espérances et les affections du paganisme, il donnait à ses sectateurs des raisons de penser qu'il voulait agir sur l'esprit original de ce titre, il pouvait compter sur la popularité, l'agrandissement et la gloire. Quelle alternative Damasus allait-il donc choisir? L'homme qui entra à l'évêché de Rome comme un voleur et un larron sur les cadavres de cent de ses adversaires³¹, ne pouvait point hésiter sur le choix qu'il avait à faire. Le résultat montre qu'il avait agi avec énergie; et qu'en prenant le titre païen de pontife, il s'était décidé même en faisant le sacrifice de la vérité, à justifier ses prétentions à ce titre aux yeux des païens, en se donnant comme le représentant légitime de leur longue série de pontifes. Il est impossible de faire aucune autre supposition. Il est évident aussi que lui et ses successeurs furent acceptés sous cette forme par les païens, qui entrant par troupes dans l'Église Romaine et se groupant autour du nouveau pontife, ne changèrent pas leur credo ou leur culte, mais les apportèrent tous deux avec leur personne dans l'Église romaine.

Le lecteur a vu combien est parfaite et complète la copie de l'ancien paganisme Babylonien, qui, sous le patronage des papes, a été introduit dans l'Église romaine. Il a vu que le Dieu, adoré par la papauté comme Fils du Très-Haut, n'est pas seulement, en dépit d'un commandement divin, adoré sous la forme d'une image, faite comme à l'époque du paganisme déclaré, par l'art et l'invention de l'homme, mais qu'on lui prête des attributs entièrement opposés à ceux qui appartiennent au Sauveur miséricordieux: ces attributs sont précisément ceux que l'on prêtait à Moloch, dieu du feu, ou Ala Mahozim, dieu des fortifications. Il a vu que vers l'époque où l'évêque de Rome fut décoré du titre païen de pontife le Sauveur commence à être appelé

188

32 Bacchus lui-même était appelé Ichthys. HESYCHIUS, p. 179.

33 Dès la première édition de cet ouvrage, je signalais ne pas pouvoir prouver que Gratien ait établi le pape comme Pontifex avec autorité directe sur les païens. Aujourd'hui en core la question demeure obscure. Le révérend Booke, de Ceylan, m'a communiqué ses recherches: elles m'ont fait hésiter à affirmer que Gratien ait accordé une autorité formelle à l'évêque de Rome. Feu M. Jones fait allusion à l'*Appendix du Codex Theodosianus* pour le prouver et affirme que les fonctions de Pontife étaient en balance entre deux candidats, l'un païen, Symmaque et l'autre, l'évêque de Rome (*Journ. trim. de la Prophétie*, oct. 1852). Je n'ai pu trouver cette déclaration, mais mettre en doute ce passage si détaillé, c'est attaquer la véracité de l'auteur. Même sans nomination formelle de Damasus, celui-ci devint d'après le rescrit de Gratien (pleinement authentique selon Gieseler), la première autorité spirituelle dans l'empire d'Occident. En 400, quand les prêtres païens furent reconnus par l'empereur comme officiers publics (*Cod. Théod.* XII), ils tombèrent sous la juridiction de l'évêque de Rome, qui seul tranchait les questions religieuses. Dans le texte je n'y fais aucune allusion, l'argument étant assez concluant sans cela.

34 Il n'est pas dit: "il n'adorera aucun dieu", le contraire est évident, mais: "il n'aura égard à aucun, parce que sa propre gloire est son plus grand souci." (*Daniel XI*, 37).

35 C'est le même mot qui plus haut est rendu par "fortifications".

Ichthys, le poisson étant ainsi identifié avec Dagon le dieu-poisson³², et que depuis, s'avancant pas à pas, suivant que les circonstances le permettaient, ce culte qui s'est introduit sous le nom de culte du Christ, a été exactement le culte de cette même divinité Babylonienne, avec tous ses rites, ses pompes et ses cérémonies, absolument comme dans l'ancienne Babylone. Enfin, il a vu que le souverain pontife de la prétendue Église chrétienne de Rome, a si bien développé le titre qui lui fut donné vers la fin du IVe siècle, que maintenant il a été décoré, comme il le fut pendant des siècles, du même nom blasphématoire décerné à l'origine aux pontifes Babyloniens³³.

Or, si le lecteur compare les circonstances dans lesquelles le pape s'est élevé à une si grande puissance et à des prérogatives si blasphématoires, avec une prophétie de Daniel, qui, faute d'une vraie explication, n'a jamais été bien comprise, je pense qu'il verra comment, dans l'histoire des papes, cette prédiction s'est littéralement accomplie. La prédiction dont je parle se rapporte à ce qu'on appelle ordinairement le roi volontaire, tel qu'il est décrit dans *Daniel XI*, 36, etc. Ce roi, pense-t-on généralement, est un roi qui s'élève à l'époque de l'Évangile dans la chrétienté, mais on suppose que c'était un anté-christ infidèle, s'opposant, non seulement à la vérité, mais à la papauté elle-même et à tout ce qui prend le nom de chrétienté. Mais maintenant qu'on lise la prédiction à la lumière des faits que nous avons passés en revue, et on verra combien le cas est différent: "Et le roi fera suivant sa volonté; il s'élèvera, il s'agrandira au-dessus de tout dieu, il parlera insolemment contre le Dieu des dieux et prospérera jusqu'à ce que la colère de Dieu finisse; car ce qui est arrêté s'accomplira. Il ne se souciera point des dieux de ses pères ni du désir des femmes, il n'aura aucun égard à aucun dieu, car il se glorifiera au-dessus de tous." (*Daniel XI*, 36). C'est ainsi que ces paroles donnent une description exacte de la papauté, avec son orgueil, avec son célibat et sa virginité obligatoires. Mais les paroles qui suivent, d'après le sens que les commentateurs leur ont donné, n'ont jamais pu s'accorder soit avec la théorie d'après laquelle il est ici question du pape, soit avec n'importe quelle autre. Traduisons-les donc littéralement et comparons-les avec l'histoire de la papauté; alors tout sera clair, compatible, harmonieux. Le prophète inspiré a déclaré que, dans l'église du Christ, quelqu'un s'élèvera qui non seulement aspirera à une grande élévation, mais même l'atteindra de manière à faire suivant sa volonté; et cette volonté sera

entièrement opposée à toutes les lois divines et humaines.

Or, si ce roi doit être un prétendu successeur du pécheur de Galilée, voici la question qui se pose naturellement: comment pourrait-il jamais avoir le moyen de s'élever à un pareil pouvoir? Les mots qui suivent répondent clairement à cette question: "Il n'aura aucun égard à aucun dieu³⁴, car il s'élèvera au-dessus de tout dieu. Mais en s'établissant, il honorera le dieu des fortifications (Ala Mahozim) et un dieu que ses pères ne connaissaient point, il l'honorera avec de l'or et de l'argent, des pierres précieuses et d'autres objets agréables. C'est ainsi qu'il se fera des enceintes fortifiées³⁵ pour le peuple d'un dieu étranger; il le reconnaîtra, et accroîtra sa gloire; il le fera dominer sur plusieurs et leur partagera le pays à prix d'argent." (*Daniel XI, 37-39*). Telle est la prophétie. Or, c'est précisément là ce que le pape fit. S'agrandir, tel a toujours été le principe

189

³⁶ Gibbon (vol. V, p. 176) déclare qu'il fut persécuté et exilé comme ennemi du célibat et des jeunes décrets par Rome. Voir aussi BOWER vol. I, p. 256 et MILNER. *Histoire de l'Église*, V siècle, vol. II, c. 10, p. 476, note.

³⁷ CICÉRON, *De Naturâ Deorum*, liv. III, vol. II, ch. 16, p. 500.

de la papauté, et en s'établissant, c'était précisément le dieu des fortifications qu'il honorait. C'est le culte de ce dieu qu'il introduisit dans l'église romaine et, en agissant ainsi, il fit la forteresse même de son pouvoir de ce qui aurait été pour lui une source de faiblesse: il fit du paganisme même de Rome la citadelle de sa puissance. Quand une fois il fut prouvé que le pape voulait adopter le paganisme sous des noms chrétiens, les païens et les prêtres païens se montrèrent ses plus fervents et ses plus sérieux défenseurs. Et quand le pape chercha à dominer les chrétiens, quels hommes recommanda-t-il, quels hommes favorisa-t-il, pour leur donner accès aux honneurs et à la puissance? Précisément ces hommes qui étaient le plus dévoués au culte de ce dieu étranger qu'il avait introduit dans l'église chrétienne! La reconnaissance et l'intérêt personnel conspirèrent à cette élévation. Jovinien et tous ceux qui résistèrent aux idées et aux pratiques païennes furent excommuniés et persécutés³⁶.

Ceux-là seuls qui étaient attachés de coeur à l'apostasie (et personne ne pouvait l'être alors autant que les véritables païens), obtinrent faveur et avancement. Ces hommes furent envoyés de Rome dans toutes les directions, même jusqu'en Angleterre pour relever le paganisme: ils furent honorés de titres magnifiques; des pays leur furent distribués, et tout cela pour accroître le bénéfice du siège épiscopal et faire arriver de tous côtés au pontife romain le denier de saint Pierre. Mais il est dit encore que le roi qui se glorifiait ainsi honorait un dieu que ses pères n'avaient point connu, avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Le principe sur lequel repose la transsubstantiation est évidemment un principe babylonien, mais rien ne prouve que ce principe ait été appliqué comme il l'a été par la papauté. Il est certain, nous en avons la preuve, que jamais aucun dieu hostie semblable à celui qu'adore la papauté, n'a été adoré dans la Rome païenne. "Quel homme a jamais été assez insensé, dit Cicéron, pour se faire un dieu de l'aliment qui le nourrit³⁷?" Cicéron n'aurait pu parler ainsi, si le culte de l'hostie avait été établi à Rome. Mais ce qui était trop absurde pour les païens Romains n'est point absurde pour le pape. Cette hostie est enchâssée dans une boîte ornée d'argent et de pierres précieuses. Il est donc évident que ce dieu inconnu même aux pères païens du pape est honoré aujourd'hui par le pape d'une manière absolument conforme aux termes mêmes de la prophétie. Ainsi, à tous les égards, quand le pape fut investi du titre païen de Pontife et qu'il s'efforça de faire de ce titre une réalité, il accomplit exactement la prédiction de Daniel prononcée plus de 900 ans auparavant! (*Daniel XI, 36-45; XII, 1-4*).

Les symboles de l'Apocalypse

Mais revenons-en aux symboles de l'Apocalypse. Le déluge d'eau sortit de la gueule du dragon de feu. Le pape comme aujourd'hui, était, à la fin du IV^e siècle, le seul représentant de Belshazzar ou Nemrod sur la terre, car les païens l'acceptèrent ouvertement comme tel.

Il était aussi par conséquent le successeur légitime du Dragon romain de feu. Aussi, quand après avoir reçu le titre de pontife, il se mit à propager la vieille doctrine babylonienne de la régénération par le baptême ce fut l'accomplissement formel et direct de cette parole divine: "Le grand dragon de feu jettera de sa bouche un déluge d'eau pour entraîner la femme dans ce déluge." (*Apocalypse XII, 15*). C'est lui, aidé de ceux qui ont travaillé avec lui dans ce sens, qui a préparé la voie pour élever cet effrayant despotisme civil et spirituel qui commença à se dresser à la face de l'Europe en 606, quand au milieu des convulsions et des bouleversements des nations agitées comme une mer orageuse, le pape de Rome fut fait évêque universel et que les principaux royaumes d'Europe le reconnurent comme le vicaire de Christ sur la terre, le seul centre de l'unité, la seule source de stabilité pour leurs trônes. Alors, de sa propre volonté, par sa propre initiative et du consentement de tout le paganisme Romain, il fut le représentant de Dagon; et comme il porte aujourd'hui sur la tête la mitre

190

³⁸ C'est à partir de cette époque seulement que commencèrent les fameux 1 260 jours; car jusque-là le pape ne s'était point montré comme étant la tête de la Bête à dix cornes, et comme la tête de l'Église universelle. Le lecteur remarquera que la bête ci-dessus mentionnée conserve encore ses traits caractéristiques, bien qu'elle ait passé dans la mer. La tête de l'apostasie était primitivement Kronos, "celui qui a une corne". Aujourd'hui encore, c'est toujours Kronos, car elle est la bête aux sept têtes et aux dix cornes.

de Dagon, il y a des raisons de croire qu'il en faisait de même alors³⁸. Peut-il y avoir dès lors un accomplissement plus exact de ces mots: "Je me tenais sur le sable de la mer, et je vis monter de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes un nom de blasphème... Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort; mais cette tête fut guérie, et toute la terre, étant dans l'admiration, suivit la bête." (*Apocalypse XIII, 1-3*).

191

¹ En Égypte, spécialement parmi les nations parlant grec, le b égyptien devenait souvent un m. Voir BUNSEN, vol. I, p. 273-274.

² AMMIEN MARCELLIN, liv. XXI, ch. I, p. 264.

³ OVIDE, *Métam.*, liv. XV, v. 558-559.

⁴ LUCAIN, *Civ. Bell*, liv. IV, v. 356-357.

Fig. 55 – En

comparant cette figure avec ce qui est dit dans WILKINSON, vol. IV, p. 235, 238, on verra que la tête de bélier donne à cette figure les attribut de Noub, bien qu'elle soit appelée Almun.

Fig. 56

La figure cidessus,

et
beaucoup
d'autres détails
qui m'ont servi
à confirmer ma
démonstration,
m'ont été
fournis par mon
voisin et ami, le
Rév. Peebles de
Colliston.

Article 3 - La bête qui monte de la terre

C'est au chapitre XIII de l'*Apocalypse*, verset 11, que nous trouvons les détails relatifs à cette bête: "Je vis une autre bête monter de la terre qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau; mais elle parlait comme le dragon." Bien que cette bête soit mentionnée après la bête qui sort de la mer, il ne s'ensuit pas qu'elle ait existé après elle. L'oeuvre qu'elle fait semble indiquer exactement le contraire; car c'est par son moyen que les hommes furent entraînés (*Apocalypse* XIII, 12) à adorer la première bête après qu'elle eut été mortellement blessée; cela montre bien qu'elle avait dû exister avant elle. Elle est mentionnée la seconde, parce que comme elle a tous les pouvoirs de la première bête et qu'elle entraîne tous les hommes à l'adorer, on ne pouvait convenablement la dépeindre avant que la première ne fût apparue sur la scène. Or, dans l'ancienne Chaldée, on avait aussi le type de cette bête. C'était un dieu qu'on appelait Nebo; en Égypte Nub ou Num¹, et chez les Romains Numa, car Numa Pompilius le grand prêtre-roi des Romains occupait exactement la même place que le Babylonien Nebo. Chez les Étrusques auxquels les Romains ont emprunté la plupart de leurs rites, on l'appelait Tages; et on raconte en particulier à propos de ce Tages, que comme Jean vit la bête dont nous parlons sortir de la terre, de même Tages était né subitement et miraculeusement dans un sillon ou un trou de la terre². En Égypte, on représentait ce dieu avec la tête et les cornes d'un bélier (**fig. 55**). Dans l'Étrurie, il semble qu'on l'ait représenté d'une manière à peu près semblable; car nous trouvons dans ce pays un enfant divin et merveilleux portant des cornes de bélier (**fig. 56**).

Le nom de Nebo, nom distinctif de ce dieu, signifie le prophète, et comme tel il donnait des oracles, pratiquait la divination, prétendait avoir des pouvoirs merveilleux et était adepte en magie. C'était un grand faiseur de miracles, il répondait exactement aux termes de la prophétie où il est dit: "Il fait de grandes merveilles, il fait même descendre le feu du ciel sur la terre à la vue des hommes." (*Apocalypse* XIII, 13). Or, le Tages étrusque était précisément connu sous ce caractère; c'est lui, en effet, qui, dit-on, enseigna aux Romains la divination et toute la superstition et les merveilleuses jongleries qui s'y rattachent³. On nous parle aujourd'hui des statues qui pleurent, de Madones qui froncent le sourcil, et d'autres prodiges innombrables, qui ont lieu à chaque instant dans l'Église romaine, ce qui prouve, dit-on, la vérité de telle ou telle doctrine de la papauté: il en était absolument de même dans le système de Babylone. Il n'y a pas une forme de fraude pieuse ou de sainte imposture pratiquée de jours sur les bords du Tibre, qui n'ait son pendant sur les bords de l'Euphrate, ou dans les systèmes qui en sont dérivés. Il est bien facile de le prouver: la statue de la Vierge répand-elle des larmes? Les statues païennes en versaient tout autant! Écoutez comment Lucain parle de ces idoles au coeur sensible; décrivant les prodiges qui survinrent pendant les guerres civiles, il dit:

*Les larmes répandues par les dieux protecteurs de notre patrie,
Et la sueur qui coulait des Lares, disaient les malheurs de la cité.*

192

⁵ VIRGILE, *Géorgiques*, liv. I, v. 480.

⁶ AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. III, vol. IX, ch. 11, p. 90.

⁷ PSELLUS, *Les Démons*, p. 40-41.

⁸ ENNAPIUS, p. 73.

⁹ JUVÉNAL, *Satires*, VI, p. 73.

¹⁰ NEWMAN, *Discours*, 285-287, dans BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 93.

¹¹ TODD, *L'Inde occidentale*, p. 277.

¹² SALVERTÉ, p. 37.

¹³ *Flores Seraphici*, p. 158.

¹⁴ *ibid.*, p. 391.

¹⁵ SALVERTÉ, p. 37. L'histoire de ce François de Macerata est la contrepartie exacte de celle de Zoroastre, car non seulement il fut élevé pendant qu'il était en prière, mais son corps devint en même temps lumineux, "flammas que capiti insidentem", une flamme surmontait sa tête. (*Flores Ser*, p. 391).

Virgile parle aussi du même prodige:

Dans les temples l'ivoire se couvre de larmes et l'airain de sueurs.

quand, sous le consulat d'Appius Claudius et de Marcus Perpenna, Publius Crassus fut égorgé dans une bataille contre Aristonicus, la statue d'Apollon à Cumès pleura pendant quatre jours sans interruption⁶. Les dieux avaient aussi leurs moments de bonne humeur comme leurs accès de larmes. Si Rome estime que le froncement des sourcils est une perfection divine pour la statue de la Madone, il était également admis que les statues païennes faisaient à l'occasion une petite grimace. Nous savons que le cas se produisait souvent: Psellus nous dit que, lorsque les prêtres faisaient usage de leur pouvoir magique, les statues riaient et les lampes s'allumaient d'elles-mêmes⁷. Cependant quand les statues étaient joyeuses, elles paraissent avoir inspiré d'autres sentiments que la joie à ceux qui les contemplaient.

Les Théurgistes, dit Salvérté, faisaient apparaître des dieux dans les airs au milieu d'une vapeur gazeuse, sans aucun feu. Le théurge Maxime faisait incontestablement usage d'un secret analogue à celui-là, lorsque, dans les fumées de l'encens qu'il brûlait devant la statue d'Hécate, on voyait la statue rire si naturellement qu'elle terrifiait les spectateurs⁸. Il y avait des jours cependant où elles inspiraient d'autres sentiments. La statue de la Madone jette-t-elle un regard favorable sur son adorateur privilégié pour le renvoyer avec l'assurance que sa prière a été entendue? Il en était ainsi pour les statues égyptiennes d'Isis. Elles étaient faites de telle manière que la déesse pouvait remuer le serpent d'argent qu'elle portait sur le front, et faire un signe de tête à ceux qui avaient su faire leur demande d'une façon qui lui plût⁹. Nous lisons que les saints de Rome montraient leur pouvoir miraculeux en traversant les rivières ou la mer de la manière la plus extraordinaire. Ainsi, Saint-Raymond fut, dit-on, transporté sur la mer dans son manteau¹⁰. Le paganisme ne le cède pas d'un iota au Romanisme sur ce sujet. On raconte, en effet, qu'un saint Bouddhiste, Sura Acharya, visitant son troupeau à l'ouest de l'Indus, flottait au-dessus de l'eau sur son manteau¹¹. Les dieux et les grands prêtres du paganisme

montraient encore plus d'élasticité. Il y a aujourd'hui un saint de l'Église de Rome quelque part sur le continent, du nom de saint Cubertin; ce saint est tellement immatériel, que lorsqu'il fait ses dévotions, son corps ne peut pas demeurer sur terre, en dépit de toutes les lois de gravité, il s'élève à plusieurs pieds en l'air. Ainsi étaient le fameux Saint François d'Assise¹², Pierre de Martuna¹³ et François de Macerata¹⁴ qui vivaient il y a aujourd'hui quelques siècles.

Mais saint Cubertin et saint François sont loin d'être originaux dans cette dévotion surhumaine. Les prêtres et les magiciens des mystères Chaldéens les avaient devancé non pas seulement depuis des siècles, mais depuis des milliers d'années. Coelius Rhodiginus dit que d'après les Chaldéens, des rayons lumineux émanant de l'âme pénétraient quelquefois le corps d'une manière divine: dès lors il s'élève de lui-même au-dessus de la terre; c'est ce qui arrivait pour Zoroastre¹⁵. Les disciples de Jamblique affirmaient que souvent ils avaient vu

193

¹⁶ *ibid.*

¹⁷ AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. VIII, vol. IX, ch. 26, p. 284, c. 2.

¹⁸ Voir SALVERTÉ, p. 382.

¹⁹ SALVERTÉ, p. 383. TITE-LIVE, *Histoires*, liv. I, ch. 31. vol. I, p. 46. PLINE, liv. XXVIII, p. 684. Les livres de l'Étrusque Tages nous indiquent les moyens employés pour faire descendre la foudre. Numa avait ajouté des commentaires sur ce sujet, que Tullius avait mal compris. De là la catastrophe.

²⁰ JUSTIN MARTYR, vol. II, p. 193. Il est remarquable qu'à l'exemple de Mithra, qui naquit dans une cave, de même les idolâtres de l'orient aient présenté notre Seigneur comme étant né aussi dans une cave (Voir KITTO, *Encyclopédie*, vol. I, Bethléem, p. 372). Il n'y a pas dans l'Écriture la moindre allusion à ce fait.

²¹ LEMPRIERE.

le même miracle à propos de leur maître: lorsqu'il était en prières, il s'élevait à une hauteur de dix pieds au-dessus de la terre¹⁶.

Le plus grand miracle que Rome se vante de faire, c'est lorsque, par la répétition de cinq paroles magiques, elle prétend faire descendre du ciel l'âme, le corps, le sang et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour qu'il soit présent réellement et corporellement dans le sacrement de l'autel. Les prêtres Chaldéens prétendaient avoir la même puissance: au moyen de leurs enchantements magiques, ils faisaient descendre leurs divinités dans les statues, de manière que leur présence réelle s'y manifestât visiblement. Ils appelaient cela "faire les dieux¹⁷", et c'est de là certainement que vient la parole blasphématoire des prêtres de la papauté: "Nous avons, disent-ils, le pouvoir de créer notre Créateur." Nous n'avons pas de preuve, autant que j'ai pu en juger, que dans le système Babylonien, le gâteau rond et mince qui est le sacrifice non-sanglant de la messe, ait été jamais regardé autrement que comme un symbole, qu'il ait jamais été considéré comme devenant le dieu qu'il représentait. Mais cependant la doctrine de la transsubstantiation est bien évidemment de l'essence de la magie qui prétendait par quelques mots puissants changer une substance en une autre, ou, par une adroite jonglerie, écarter entièrement une substance et la remplacer par une nouvelle. De plus, le pape dans la plénitude de son pouvoir prend le droit de lancer les foudres de Jéhovah, et de fulminer une excommunication contre quiconque l'offense. Des rois et des nations entières, croyant en son pouvoir, ont tremblé et se sont courbés devant lui, craignant d'être anéantis par ses foudres spirituelles. Les prêtres du paganisme prétendaient au même pouvoir, et pour affermir la foi en leur puissance spirituelle, ils ont même essayé de faire descendre du ciel les foudres matérielles, et nous avons des raisons de croire qu'ils ont réussi, et qu'ils ont anticipé sur la magnifique découverte du Dr. Franklin¹⁸. Numa Pompilius, dit-on, le tenta avec un entier succès. Tullius Hostilius, son successeur, suivant son exemple, périt dans cette tentative, frappé, lui et toute sa famille, comme de nos jours le professeur Reichmann, par la foudre qu'il s'efforçait de faire descendre¹⁹. Tels étaient les pouvoirs merveilleux attribués par la Parole divine à la bête qui sortait de la terre, et l'ancien type Babylonien possédait déjà la même puissance.

Or, en souvenir de la naissance du dieu qui sortit d'un trou de la terre, les mystères étaient souvent célébrés dans des caves souterraines. C'était le cas en Perse, où de même que Tages était né, dit-on, de la terre, de même Mithra était sorti d'une grotte de la terre²⁰. Numa de Rome, lui-même, prétendait tirer toutes ses révélations de la grotte de la nymphe Égérie²¹. Les hommes étaient tout d'abord initiés aux mystères dans ces grottes, et par des signes et des miracles faits devant eux, ils furent ramenés après la mort de Nemrod au culte de ce dieu sous sa forme nouvelle. Ainsi cette bête de l'Apocalypse qui sort de la terre, s'accorde de toute manière avec cet ancien dieu né dans un trou de la terre; car aucune autre parole ne pourrait aussi exactement que celle de l'Apocalypse décrire ses actions: "Et elle faisait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la terre à la vue des hommes. Elle obligeait les habitants de la terre à adorer la première bête dont la blessure mortelle avait été guérie." (*Apocalypse* XIII, 13). Cette bête qui faisait des merveilles, appelée Nebo, ou le prophète, comme prophète d'idolâtrie, était naturellement le faux prophète. En comparant ce passage avec *Apocalypse* XIX, 20, nous voyons cette bête qui monte de la terre expressément appelée par son nom: "Et la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait devant elle des prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui avaient pris la marque de la bête, et qui avaient adoré son image." Comme c'était la

194

²² GUIZOT, *Histoire de la Civilisation*, vol. I, sect. II, p. 36-37.

²³ GIBBON, vol. III, ch. 20, p. 287.

²⁴ *Rome au XIXe siècle*, vol. I, p. 246-247.

première bête qui montait de la terre et qui faisait des miracles devant la première bête, cela montre que la bête qui vient de la terre c'est le faux prophète, en d'autres termes c'est Nebo. Si nous examinons l'histoire de l'empire Romain nous trouvons aussi un accord exact entre le type et la figure correspondante. Quand la blessure mortelle du paganisme fut guérie, et que l'ancien titre païen de pontife fut restauré, ce fut par le moyen du clergé corrompu, symbolisé, comme on le croit généralement, et comme cela était tout naturel, sous l'image d'une bête à cornes, comme un agneau, suivant la parole de Notre-Seigneur: "Prenez garde aux faux prophètes qui viendront à vous sous des vêtements de brebis et qui au-dedans sont des loups ravissants." (*Matthieu* VII, 15).

Le clergé, comme corporation, se composait de deux parties, le clergé régulier et le clergé séculier, correspondant aux deux cornes ou aux deux pouvoirs de la bête, et réunissant aussi, à une époque très reculée, les pouvoirs temporels et spirituels. Les évêques, chefs de ce clergé, avaient de grands pouvoirs temporels longtemps avant que le pape n'eût sa couronne temporelle. Nous en trouvons la preuve à la fois dans Guizot et dans Gibbon. Après avoir montré que déjà avant le Ve siècle, le clergé était non seulement distinct, mais indépendant du peuple, Guizot ajoute: "Le clergé chrétien avait cependant une autre source d'influence. Les évêques et les prêtres devinrent les principaux magistrats municipaux. Si vous ouvrez le code, soit celui de Théodose, soit celui de Justinien, vous trouverez beaucoup de règles qui remettent les affaires municipales au clergé et aux évêques." Guizot fait plusieurs citations. L'extrait suivant du code de Justinien suffit à montrer l'étendue du pouvoir civil des évêques. "Quant aux affaires annuelles des cités, soit celles qui concernent les revenus ordinaires de la ville, soit qu'il s'agisse de fonds provenant de sa propriété ordinaire ou des dons et des legs, ou de quelque autre ressource; soit qu'il s'agisse de travaux publics, de dépôts de provisions ou d'aqueducs, de l'entretien des bains, des ports ou de la construction de murs ou de tours, de la réparation des ponts ou des routes; ou de procès dans lesquels la cité peut être engagée pour des intérêts publics ou privés, nous ordonnons ce qui suit: le très pieux évêque et trois notables choisis parmi les premiers

de la cité, se réuniront chaque année, ils examineront les ouvrages exécutés; ils prendront soin que ceux qui les conduisent ou qui les ont conduits les règlent avec précision, rendent leurs comptes, et montrent qu'ils ont rempli leurs engagements dans l'administration des affaires, soit qu'il s'agisse des monuments publics, soit qu'il s'agisse des sommes dépensées pour les approvisionnements, pour les bains, ou des dépenses dans l'entretien des routes, des aqueducs, ou de tous autres travaux²²." Voilà une bien grande liste des fonctions laissées aux soins spirituels du très pieux évêque; mais pas une seule n'est mentionnée dans l'énumération des devoirs d'un évêque, telle que la fait la Parole de Dieu (*I Timothée* I, 7; *Tite* I, 5, 9). Comment les évêques qui furent dans l'origine désignés pour des objets purement spirituels s'efforcèrent-ils de s'emparer d'une telle étendue de pouvoirs temporels?

Gibbon nous fournit la lumière sur la vraie origine de ce que Guizot appelle "ce prodigieux pouvoir". L'auteur de "Déclin et chute" montre que peu de temps après Constantin, l'Église (et par conséquent les prêtres, plus spécialement, quand ils essayèrent de former un corps distinct de l'autre clergé) obtint un grand pouvoir temporel par le droit d'asile qui avait appartenu aux temples païens, et fut transféré par les empereurs aux églises chrétiennes. Voici ses paroles: "Il était permis aux fugitifs et même aux coupables d'implorer la justice ou la pitié de la déesse et de ses ministres²³." Ainsi furent jetés les fondements de l'envahissement sacerdotal dans les droits des magistrats civils, ainsi le clergé fut encouragé à s'emparer des pouvoirs de l'état. Ainsi, comme le fait justement remarquer l'auteur de "Rome au XIXe siècle", à propos du droit d'asile, les autels, par une étrange perversion, protégèrent les crimes mêmes qu'ils devaient faire disparaître du monde²⁴. C'est un fait bien frappant, qui montre combien le pouvoir temporel de la papauté dans ses origines était fondé sur l'illégalité, et c'est une preuve de plus, après toutes celles qu'on peut invoquer, que la tête du système romain à laquelle tous les évêques sont soumis, est véritablement "ὁ οὐνοῦ Ἡρόδης", l'impie, prédit dans l'Écriture comme le chef reconnu du "mystère d'iniquité". Tout ce pouvoir temporel vint dans les mains d'hommes qui, se disant

195

²⁵ Bien que le pape soit le Jupiter Tonnant de la papauté et qu'il fulmine du Vatican comme son prédécesseur du haut du Capitole, d'après la légende, ce n'est cependant pas lui qui fait descendre le feu du ciel mais son clergé. Sans son influence, qui aveugle partout les esprits, la foudre papale ne serait après tout que "bruta fulmina". Mais le symbole est très exact quand il attribue la descente du feu du ciel à la bête qui sort de la terre plutôt qu'à la bête qui monte de la mer.

²⁶ GIESELER, vol. II, 2 période, div. 2, sect. 117. Dès l'an 501, l'évêque de Rome avait posés fondements de la corporation des évêques en leur accordant le pallium, mais c'est seulement vers 602, à l'élévation de Phocas au trône impérial, que celui-ci fit du pape un évêque universel et que les papes commencèrent à revêtir le palium, c'est-à-dire à le porter avec une règle établie et sur une large échelle.

²⁷ *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 214. Aujourd'hui, le pallium n'est donné qu'aux archevêques. Selon Gieseler, il était accordé alors aussi aux simples évêques.

²⁸ GIESELER, vol. II, *La papauté*, p. 225. Dans les premières lettres des papes, alors qu'ils donnaient le pallium, le seul troupeau pastoral (uno pastorali ovili) a un sens différent du seul troupeau dont parle le Seigneur. Ces lettres signalent l'organisation épiscopale comme corporation distincte, indépendante de l'Église mais reposant sur la papauté, ce qui s'accorde merveilleusement à la prédiction.

ministres de Christ et disciples de l'Agneau, ne cherchaient que leur propre accroissement, et pour assurer cet accroissement, n'hésitèrent pas à trahir la cause qu'ils faisaient profession de servir. Le pouvoir spirituel qu'ils prétendaient avoir sur les âmes et le pouvoir temporel qu'ils acquirent sur les affaires du monde étaient tous les deux employés en opposition avec la cause de la religion pure et sans tache. Tout d'abord les faux prophètes, en séduisant les hommes et en cherchant à réunir le paganisme et le christianisme, travaillèrent mystérieusement, minant comme la taupe dans l'obscurité et pervertissant secrètement les simples, conformément à la parole de Paul: "le mystère d'iniquité travaille déjà." (*II Thessaloniens* II, 7). Mais bientôt vers la fin du IVe siècle, quand les esprits furent bien préparés et que l'état des choses parut le plus favorable, les loups recouverts de peaux de brebis apparurent sur la scène, exposèrent peu à peu au grand jour leurs pratiques et leurs doctrines secrètes, et siècle après siècle, à mesure que leur pouvoir augmentait par le moyen de "toutes les séductions de l'iniquité et par des signes et des faux miracles" trompèrent les esprits des chrétiens mondains, leur faisant croire que leurs anathèmes étaient équivalents à la malédiction divine; en d'autres termes, ils leur firent croire qu'ils pouvaient faire descendre le feu du ciel sur la terre, et ainsi amener la terre et tous ses habitants à adorer la bête dont la blessure avait été guérie²⁵. Quand la blessure mortelle de la bête païenne fut guérie et que la bête sortit de la mer, il est dit que la bête qui montait de la terre devint l'exécuteur reconnu, accrédité, de la volonté de la bête qui montait de la mer (*Apocalypse* XIII, 12) et elle exerçait toute la puissance de la première bête devant elle, littéralement "en sa présence", sous ses regards. Si nous considérons qui est la première bête, l'expression "en sa présence" a beaucoup de force. La bête qui monte de la mer, c'est la petite corne qui a des yeux comme ceux d'un homme (*Daniel* VII, 8), c'est Janus Tuens, Janus qui voit tout, en d'autres termes, l'évêque universel ou le voyant universel, qui du haut de son trône sur les sept collines, par son système de confessionnal, voit et sait tout ce qui se fait, jusqu'aux limites les plus reculées de son vaste domaine. Or, ce fut exactement vers le temps où le pape devint l'évêque universel, qu'apparut la coutume d'orner systématiquement les principaux évêques de l'empire d'Occident de la livrée papale qu'on appela le Pallium afin, dit Gieseler, de symboliser et de fortifier leur lien avec l'Église de Rome²⁶.

Ce pallium, que les évêques portaient sur l'épaule, était la livrée du pape, elle obligeait ceux qui la revêtaient à agir comme fonctionnaires de Rome et c'était de leur chef qu'ils tiraient leur autorité, c'était sous son contrôle qu'ils l'exerçaient; d'un autre côté, ce pallium était l'ornement visible de ces loups revêtus de peaux de brebis. Que signifiait donc le pallium de l'évêque papal? C'était un vêtement de laine bénie par le pape, prise aux agneaux sacrés que gardaient les nonnes de Sainte-Agnès et filée par leurs saintes mains²⁷. Il n'était donné qu'à ceux que le pape voulait honorer, afin, comme le dit un d'eux, "de les faire entrer dans la communion de notre troupeau pastoral²⁸." Avec une pareille mission, avec une pareille ordination qu'ils tenaient de l'évêque universel, "ils travaillèrent en conséquence et entraînerent la terre et ses habitants à adorer la bête qui avait reçu la blessure faite par une épée et qui y survécut." Ce fut une partie de l'oeuvre prédite. Mais cette bête en fit une autre tout aussi importante: c'est celle-là qu'il nous reste à examiner.

196

¹ *Interprétation originale de l'Apocalypse*, p. 123.

² Voir note 6, p. 36.

³ Voir note 2, p. 168.

⁴ KITTO, *Encyclopédie*, vol. I, p. 251-252.

⁵ Voir p. 53-60.

⁶ EUSÈBE, *Proepar. Evang.*, liv. I, vol. I, ch. 10, p. 45. Cette indication est remarquable elle montre que les cornes de la grande déesse étaient destinées à la représenter comme l'image expresse de Ninus, le fils.

Si elle n'avait que des cornes de taureau, on aurait pu supposer que ces cornes étaient seulement destinées à l'identifier avec la lune. Mais les cornes de taureau montrent qu'on avait l'intention de la représenter comme égalant en puissance Nemrod ou Kronos, celui qui a une corne.

⁷ P. 247.

⁸ *Jérémie* VII, 8 et PARKHURST, *Lexique Hébreu*, p. 403-400.

⁹ Voir p. 111.

¹⁰ Voir p. 119.

¹¹ Voir p. 235. Le sens chaldéen du mot Amarusia, mère du gracieux conseil, montre bien qu'il venait de Babylone.

¹² LUCIUS AMPELIUS, dans BRYANT, vol. III, p. 161.

Article 4 - L'image de la bête

La bête qui monte de la terre ne conduit pas seulement le monde à adorer la première bête, mais "elle domine sur les habitants de la terre, pour les entraîner à faire une image de la bête qui, après avoir reçu un coup mortel de l'épée, vivait encore cependant" (*Apocalypse* XIII, 14). Je me suis demandé pendant bien des années ce que peut signifier l'image de la bête, mais je n'ai pu trouver la moindre satisfaction dans aucune des solutions qui aient été proposées, jusqu'au jour où je tombai sur un ouvrage modeste mais remarquable, dont j'ai déjà parlé. Cet ouvrage est intitulé "Interprétation originale de l'Apocalypse". C'est un livre écrit évidemment par un auteur qui est parfaitement au courant de l'histoire de la papauté: il me fournit aussitôt la solution de la difficulté. L'image de la bête n'est autre pour l'auteur que la Vierge Mère ou la Madone¹. À première vue on peut trouver la solution invraisemblable, mais si on la rapproche de l'histoire religieuse de la Chaldée, l'invraisemblance disparaît entièrement. Il y avait, dans l'ancien paganisme babylonien, une statue de la Bête qui monte de la mer; quand on saura ce qu'était cette statue, la question, je le crois, sera bien résolue. Lorsque Dagon fut pour la première fois exposé à l'adoration, il fut représenté de bien des manières différentes et sous différents caractères, mais on l'adorait de préférence, le lecteur l'a vu déjà, sous forme d'un enfant dans les bras de sa mère. Dans le cours naturel des événements, la mère finit par être adorée en même temps que l'enfant, et même elle devint l'objet favori de ce culte. Pour le justifier, comme nous l'avons déjà remarqué, la mère doit certainement avoir été divinisée, et on a dû lui attribuer des pouvoirs et des prérogatives divines. Cependant quelle que soit là dignité que le fils fût censé posséder, on attribua à la mère une dignité semblable. Quel que fût le nom dont on honorait le fils, on donna à la mère un nom équivalent. Le fils s'appelait Belus, le seigneur, elle fut appelée Beltis, la dame². Il s'appelait Dagon³, le poisson de mer, elle s'appela Derketo, la sirène⁴; comme maître du monde, il portait des cornes de taureau⁵; elle, comme nous l'avons vu, sur l'autorité de Sanchoniathon, portait sur la tête, une tête de taureau, comme emblème de sa royauté⁶. Comme dieu soleil, il s'appelait Beël-Samen⁷, le seigneur du ciel, elle, comme déesse de la lune, Melkat-ashemin, la reine du ciel⁸. Il était adoré en Égypte comme le révélateur de la bonté et de la vérité⁹; elle était adorée à Babylone sous le symbole de la colombe, comme la déesse de la douceur et de la miséricorde¹⁰, la mère au gracieux accueil¹¹, miséricordieuse et compatissante envers les hommes¹². Sous le nom de Mithra, il était adoré comme Mésitès¹³ ou le Médiateur; elle comme Aphrodite, ou celle qui apaise la colère, était appelée Mylitta, la Médiatrice¹⁴. Il était représenté comme écrasant le grand serpent sous son talon¹⁵, elle,

197

¹⁶ Voir p. 116.

¹⁷ TOOKE, *Le Panthéon*, p. 153. La clef de Cybèle dans l'histoire ésotérique, avait le même sens que celle de Janus, c'est ce qui ressort du caractère de Médiatrice.

¹⁸ Proclus dit: "La pureté indique donc cette transcendence de Saturne, son union immaculée avec l'intelligible. Ces puretés immaculées qu'il possède, etc."

¹⁹ Voir p. 188.

²⁰ WILKINSON, vol. IV, p. 314-315.

²¹ WILKINSON, vol. IV, p. 190.

²² *ibid.* p. 256. Voir aussi, p. 88.

²³ MOSES DE CHORENE, liv. I, p. 48: "Ninyas enim occasionem nactus matrem (Semiramida) necavit."

Horus comme Bel à Babylone tua sa mère (BUN., P. 436).

²⁴ Voir p. 186.

²⁵ *Hymnes orphiques*, Hymne à Sémélé, n° 43.

²⁶ Selon Apollodore (liv. III, ch. 5), Bacchus appela sa mère Thuone, féminin de son nom Thuoneus ou Thyoneus (OVIDE, *Métam.*, liv. IV, 13). Thuoneus synonyme de Bacchus, celui qu'on regrette vient du participe passé de Thu, se lamenter. La Junon romaine était connue comme "l'Image", comme indiqué sur le temple du mont Capitolin par l'inscription: "Juno Moneta". Moneta forme emphatique d'un mot chaldéen signifiant image montre le vrai sens de ce nom: la Monnaie était contenue dans l'enceinte du temple (SMITH, *Junon*, p. 358). À quoi sert une Monnaie sinon à frapper des images? De là le rapport entre Junon et la Monnaie.

comme écrasant la tête du serpent dans sa main¹⁶. Sous le nom de Janus, il portait une clef; c'était le dieu qui ouvre et qui ferme les portes du monde invisible, elle, sous le nom de Cybèle, avait une clef semblable comme emblème du même pouvoir¹⁷. Comme étant le purificateur du péché, il était appelé le dieu sans souillures¹⁸; elle aussi avait le pouvoir de purifier du péché, et bien qu'elle fût la mère de la race humaine, on l'appelait la vierge pure et immaculée¹⁹. Il était représenté comme le juge des morts, elle, comme se tenant près de lui sur le siège du jugement dans le monde invisible²⁰. Après avoir été tué par l'épée, il se leva, dit-on, du tombeau²¹, et remonta au ciel²². Elle aussi, bien que l'histoire la fasse périr par l'épée sous la main d'un de ses enfants²³, fut néanmoins d'après le mythe, emportée corporellement dans le ciel par son fils²⁴, et devint Pambasileia, la reine de l'univers²⁵. Enfin pour conclure, on la connaissait alors sous le nom de Sémélé, mot qui, dans le langage Babylorien, signifie statue²⁶. Ainsi, à tous les points de vue, à un iota près, elle est devenue l'image expresse de cette bête Babylorienne "qui avait été frappée de l'épée, et qui cependant vivait encore" (*Apocalypse* XIII, 14).

Après tout ce que le lecteur a déjà vu dans ce livre, il est à peine nécessaire d'ajouter que c'est cette même déesse qu'on adore aujourd'hui dans l'église romaine sous le nom de Marie. Bien qu'elle ait le nom de la mère de notre Seigneur, tous les attributs qu'on lui décerne dérivent simplement de la Madone Babylorienne (**Fig. 57**), et nullement de la Vierge mère du Christ (**Fig. 58**).

Il n'y a pas une seule ligne ou seule lettre dans toute la Bible qu'on puisse invoquer à l'appui de cette idée que Marie doit être adorée, qu'elle est le refuge des pécheurs, qu'elle est immaculée, qu'elle a offert une expiation pour le péché quand elle se tenait près de la croix et que suivant Siméon, "une épée lui transperça l'âme", ou qu'après sa mort elle soit ressuscitée pour être élevée dans la gloire céleste. Mais tout cela se trouvait déjà dans l'ancien système Babylorien, et maintenant toutes ces doctrines sont incorporées dans le système de Rome.

198

²⁷ *Mémoires du révérend Godfrey Massy*, p. 91-92. Dans le Paradisus sponsi et sponsae, par l'auteur du *Pancarpium Marianum*, on lit page 181 les paroles suivantes, qui illustrent une gravure où l'on voit la Crucifixion et Marie au pied de la croix avec une épée dans le coeur: Dilectus tuus filius carnem, tu vero animam immolasti, immo corpus et animam. "Le bien-aimé fils a sacrifié sa chair; mais toi tu as sacrifié ton âme; oui, ton âme et ton corps!" Ceci fait plus que mettre le sacrifice de la Vierge sur le même rang que celui de Jésus! Il est mis bien au-dessus! En 1617, c'était là le Credo du Jéuitisme, aujourd'hui, il y a lieu de le croire, c'est le Credo général de la papauté.

²⁸ *Rapport missionnaire de l'Église Libre*, 1855.

²⁹ *ibid.*

Fig. 57 Fig. 58

Fig. 57 et Fig. 58 – La manière même dont la madone papale est représentée est empruntée à l'image idolâtre de la déesse païenne. Le grand dieu était représenté d'ordinaire assis ou debout dans la coupe d'une fleur de lotus. En Inde, Brahma est souvent assis sur une feuille de lotus qui, dit-on, sortit du nombril de Vichnou. La grande déesse a une couche semblable; aussi Lakshmi, la mère de l'Univers, est assise sur un lotus porté par une tortue (à gauche). Or, même là, la papauté a copié le modèle païen: dans le *Pancarpium Marianum*, la Vierge et l'enfant sont assis sur une tulipe (à droite).

On nous montre le sacré coeur de Marie percé d'une épée, parce que, dit l'église apostate, son angoisse, au moment de la crucifixion, a été une expiation aussi vraie que la mort de son fils. Nous lisons, en effet, ces paroles blasphématoires dans l'office de dévotion adopté par la confrérie du Sacré-coeur: "Va donc, dévot adorateur, va au coeur de Jésus, mais que ton chemin passe par le coeur de Marie; l'épée de douleur, qui lui perça l'âme, t'ouvre un passage; entre par la blessure que l'amour a faite²⁷."

Nous entendons aussi un défenseur de la foi nouvelle comme M. Genoude en France, dire que Marie a réparé la faute d'Ève comme notre Seigneur a réparé la faute d'Adam²⁸, et un autre, le professeur Oswald de Paderborn affirme que Marie n'était qu'une créature humaine comme nous, qu'elle est la Femme, comme Christ est l'Homme, que Marie est présente avec lui dans l'Eucharistie, et qu'il est incontestable, que suivant la doctrine de l'Église sur l'Eucharistie, cette présence de Marie dans l'Eucharistie est véritable et réelle, et non seulement idéale et figurative²⁹; de plus, nous lisons dans le décret papal de l'Immaculée Conception, que la même Madone, blessée par l'épée, se releva d'entre les morts, fut en haut et devint la reine du ciel. S'il en est vraiment ainsi, qui peut se refuser à voir dans cette communion apostate ce qui correspond exactement à la confection et à l'élévation au milieu de la chrétienté, d'une "image de la bête qui avait été blessée par une épée et qui cependant vivait encore"? (*Apocalypse XIII*, 14).

En consultant la parole inspirée, on verra que cela a dû se faire par quelque acte public et général de la chrétienté apostate: "Disant à ceux qui habitent sur la terre, qu'ils devraient se faire une image de la bête, et ils la firent." (*Apocalypse XIII*, 14). Or, il y a un fait important à observer, c'est que cela ne s'est jamais fait, et que cela n'a pu se faire qu'en 1854; et la raison évidente, c'est que jusque-là jamais la Madone de Rome n'a été reconnue comme combinant tous les caractères qui appartenaient à l'image babylonienne de la bête.

199

³⁰ Ceci a été écrit en 1862. (NdT).

³¹ Voir Appendice, note Q.

Jusqu'alors, on n'admettait pas, même à Rome, bien que ce mauvais levain eût longtemps et puissamment fermenté, que Marie fût vraiment immaculée; aussi ne pouvait-elle être encore la contrepartie exacte de l'image Babylonnienne. Cependant ce qui ne s'était fait jusque-là se fit en décembre 1854. À cette époque, des évêques de tous les points de la chrétienté et des représentants de tous les bouts de la terre se rencontrèrent à Rome, et ce fut seulement avec quatre voix d'opposition qu'il fut décrété que Marie, la mère de Dieu, qui était morte, était ressuscitée et montée au ciel, et devait être désormais adorée comme "la Vierge Immaculée conçue et enfantée sans péché". Ce fut là l'élévation formelle de la statue de la Bête, et cela du consentement général "des habitants de la terre". La Bête fut donc glorifiée. Mais il est dit que la Bête de la terre donne la vie et la voix à l'image (*Apocalypse XIII*, 15); cela veut dire d'abord, qu'elle n'a elle-même ni la vie ni la parole; mais que, néanmoins grâce à la bête qui monte de la terre, elle a à la fois la vie et la parole, et elle peut être un agent actif du clergé papal qui la fera parler exactement comme il lui plaît. Depuis que cette image a été élevée, sa voix s'est fait entendre par toute la papauté. Autrefois les décrets étaient lancés, plus ou moins, au nom du Christ. Aujourd'hui tout est fait de préférence au nom de la Vierge immaculée. Sa voix est partout écoutée, sa voix est souveraine. Mais il faut le remarquer, lorsqu'elle se fait entendre, ce n'est pas la voix de la grâce et de l'amour, c'est la voix de la cruauté et de la terreur. Les décrets qui sont lancés au nom de l'Image ont pour but: "de défendre à tout homme d'acheter ou de vendre, sauf à celui qui a la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom" (*Apocalypse XIII*, 17). À peine l'image est-elle exposée, que nous voyons cette défense formulée. En Autriche, par exemple, le Concordat qui suivit de près ce décret, ne fut pas autre chose que cette défense elle-même. Il n'a pas encore été appliqué, par la force d'événements imprévus, mais s'il l'était, les résultats seraient exactement ce qui a été prédit. C'est-à-dire que dans les possessions Autrichiennes, nul homme ne pourrait vendre ou acheter, sauf celui qui a la marque d'une manière ou de l'autre. Et si un concordat aussi tyrannique vient immédiatement après le décret de l'Immaculée Conception, cela montre qu'il en est le fruit nature³⁰.

Les événements qui survinrent bientôt après en Espagne montrèrent là aussi le puissant travail de ce même esprit de persécution. Pendant ces dernières années, le flot du despotisme spirituel a pu sembler s'arrêter, et beaucoup sans doute se sont laissés aller à croire que, boiteuse comme est la puissance temporelle, et chancelante comme elle paraît être, cette puissance ou ses subordonnés ne pourraient jamais plus se faire persécuteurs. Mais le mystère d'iniquité possède une merveilleuse vitalité, et personne ne peut prédire quelles impossibilités apparentes il peut réaliser pour arrêter le progrès de la vérité et de la liberté, en dépit des meilleures promesses que le cours des événements semble faire. Quel que soit désormais le sort du pouvoir temporel de Rome, il n'est pas si évident aujourd'hui, qu'il le paraissait naguère à beaucoup de personnes, que la chute du pouvoir spirituel de la papauté soit imminente, et que son pouvoir de persécuter se soit définitivement évanoui. Je crois que bien des âmes entraînés par l'amour et la miséricorde divines, obéiront encore à la voix céleste et s'enfuiront de cette communion maudite avant que les coupes de la colère divine ne soient versées sur elle. Mais si j'ai bien interprété ce passage, il s'ensuit qu'elle doit devenir encore plus persécutrice qu'elle ne l'a jamais été, et que cette intolérance qui, immédiatement après l'élévation de l'Image, se déploya en Autriche et en Espagne, se répandra encore dans toute l'Europe, car il n'est pas dit seulement que l'Image de la Bête décréterait, mais qu'elle causerait la mort de tous ceux qui ne voudraient pas adorer l'image de la Bête (*Apocalypse XIII*, 15). Quand ce moment viendra, ce sera évidemment le moment de l'accomplissement des paroles du verset 8: "Et tous ceux qui habitent sur la terre adoreront la bête, ceux dont le nom n'a pas été écrit dans le livre de vie de l'Agneau égorgé depuis la fondation du monde." (*Apocalypse XIII*, 8). Il est impossible d'échapper à cette prophétie en disant: elle se rapporte au Moyen Âge, elle a été accomplie avant la venue de Luther. Je le demande, les habitants de la terre avaient-ils élevé la statue de la bête avant les jours de Luther? Certainement non. Le décret de l'Immaculée Conception est l'oeuvre d'hier. La prophétie se rapporte donc à nos 399 propres jours, à la période dans laquelle l'Église entre actuellement. En d'autres termes le martyre des témoins, la grande épreuve des saints, est encore à venir³¹.

200

¹ Vol. IV, p. 179.

² Dans la litanie de la messe, voici comment on enseigne aux sectateurs à prier: "Dieu mystérieux, mon Sauveur, ayez pitié de nous" (McGAVIN, *Le Protestant*, vol. II, p. 79, 1837). D'où peut venir cette invocation au dieu caché, sinon de l'ancien culte de Saturne, le dieu caché? Comme la papauté a canonisé le dieu babylonien sous le nom de Saint-Denys, le martyr, de même sous ce nom de Satur, ce trouve enrôlé dans le calendrier: le 29 mars, en effet, est la fête de Saint-Satur le martyr (CHAMBERS, *Livre des Jours*, p. 435).

³ *Fastes*, liv. VI, vol. III, 31-34, p. 342.

⁴ *Hist. natur.*, liv. III, 5, p. 55.

Le pape et Dagon étant donc identiques, nous sommes naturellement et facilement amenés au nom et au nombre de la bête qu'on a si longtemps recherchés; ainsi se confirme par une preuve nouvelle, l'explication donnée jadis par le protestantisme sur cette difficulté. Les écrivains protestants ont cru en général que ce nom était "Lateinos"; il y avait en effet bien des probabilités en faveur de cette opinion. Mais cependant il y a toujours eu une lacune; et on a compris qu'il manquait quelque chose pour mettre cette hypothèse à l'abri de tous les doutes.

Or, si nous considérons le sujet à un point de vue Babylonien, nous verrons le nom et le nombre de la bête transmis jusqu'à nous de telle manière qu'il ne manque aucune preuve à la démonstration. Osiris, ou Nemrod, que représente le pape, était désigné par des noms différents; mais, comme le fait remarquer Wilkinson¹, il était à peu près dans la même position que sa femme qu'on surnommait "Myrionymus", la déesse aux dix mille noms. Parmi ces titres innombrables, comment reconnaître celui par lequel l'Esprit de Dieu le désigne dans le langage énigmatique qui parle du nom de la bête et du nombre de son nom? Si nous prenons le nom que l'Apocalypse donne au système, il nous sera facile de trouver le nom du chef du système (*Apocalypse* XVII, 5). Nous avons donc ici la clef qui explique d'un seul coup l'énigme. Nous n'avons maintenant qu'à rechercher quel était le nom sous lequel Nemrod était connu comme dieu des mystères Chaldéens. Ce nom, nous l'avons vu, était Saturne. Saturne et Mystère sont tous les deux des mots Chaldéens et ce sont des termes corrélatifs.

Le nombre de son nom

Comme Mystère signifie le système caché, de même Saturne signifie le dieu caché². Le dieu était révélé aux initiés: pour les autres il demeurait caché. Or, le nom de Saturne en Chaldéen se prononce Satur; mais comme le savent tous ceux qui ont étudié le Chaldéen, il se compose seulement de quatre lettres: "Stur". Or, ce nom obtient exactement le nombre Apocalyptique **666**:

S = 60

T = 400

U = 6

R = 200

666

Si le pape est, comme nous l'avons vu, le représentant légitime de Saturne, le nombre du pape, comme chef du Mystère d'iniquité, est précisément **666**. Mais il y a plus; comme nous l'avons montré, il paraît que le nom primitif de Rome elle-même était Saturnia, la cité de Saturne. Ceci est confirmé par Ovide³, Plinius⁴, Aurélius

201

⁵ AUREL. VICTOR., *Origo gentis Roman.*, ch. 3.

⁶ Voir p. 359.

⁷ OVIDE, *Fastes*, liv. I, 238, voir aussi VIRGILE, *Enéide*, liv. VIII, 319.

⁸ Latium, Latinus (forme romaine du grec Lateinos) et Lateo, être caché, viennent du chaldéen Lat ou le caché, donné tant à Saturne qu'au grand dieu babylonien. C'est aussi le nom du poisson Latus adoré dans la cité de Latopolis, en Égypte (WILKINSON, vol. IV, p. 284 et vol. V, p. 253). Autre nom de Dagon, le dieu-poisson, comme Ichthys, le poisson, correspondait à Bacchus. La déesse assyrienne Atergatis, avec son fils Ichthys, fut jetée dans le lac d'Ascalon (VOSSINS, *L'idolâtre*, liv. I, ch. 22, p. 89 et ATHENAEUS, liv. VIII, ch. 8, p. 346, E). On peut conclure que le dieu-soleil, Apollon, avait été connu sous le nom de Lat. En effet sa mère-femme s'appelait Lito en grec ou Lato en dorien, féminin de Lat, d'où Latona, celle qui se lamente sur Lat. Le dieu Hindou Siva, parfois représenté comme un enfant sur les bras de sa mère et de même caractère sanglant que Moloch, est appelé ainsi (Borrow, *Les Bohémiens en Espagne*, vol. II, P- 113):

Cette grotesque statue, dont le nom était Laut,

fut trouvée par le courageux Mahmoud quand il s'empara de Somnaut.

Comme Lat, Latinus s'employait probablement comme synonyme de Saturne. Virgile fait de Latinus, contemporain d'Enée, le troisième descendant de Saturne:

Rex arva Latinus et urbes

Jam senior longa placidus in pace regebat.

Hunc Fauno et Nympha genitum Laurente Maricâ

Accipimus, Fauno Picus pater, isque parentem

Te, Saturne, refert.

Les rois déifiés étaient appelés du nom des dieux dont ils descendaient.

Victors. Ainsi donc le pape a un double droit au nom et au nombre de la bête. Il est le seul représentant légitime du Saturne primitif qui puisse exister aujourd'hui et il règne dans cette même ville aux sept collines où régna autrefois le Saturne romain; et c'est parce qu'il y demeura longtemps après lui que toute l'Italie fut appelée de son nom, la terre de Saturne.

Le nom de la bête

Mais quel rapport peut-il y avoir entre tout ceci et le nom de Lateinos qui, on le croit en général, était le nom de la Bête? Il y en a beaucoup: et nous avons la preuve que l'opinion commune est parfaitement bien fondée. Saturne et Lateinos sont exactement synonymes et appartiennent également au même dieu. Le lecteur n'a point oublié les vers de Virgile où nous voyons Lateinos auquel les Romains ou la race latine font remonter leur origine, représenté avec une auréole autour de la tête afin de montrer qu'il était l'enfant du Soleil⁶. Ainsi il est évident que dans l'opinion populaire le Lateinos primitif avait occupé la même position que Saturne dans les mystères où il était aussi adoré comme le rejeton du Soleil. De plus, il est évident que les Romains savaient que le nom de Lateinos veut dire le caché, car leurs ancêtres affirment invariablement que le Latium reçut son nom de Saturne qui y demeurait caché⁷. Si donc on se base sur l'étymologie des expressions, même d'après le témoignage des Romains Lateinos est équivalent à "celui qui est caché", c'est-à-dire à Saturne, le dieu du Mystère⁸. Tandis que Saturne est le nom de la Bête et renferme le nombre mystique, Lateinos, qui renferme le même nombre, est un nom tout aussi particulier et distinctif de la même bête. Le pape donc, comme chef de la Bête, est également Lateinos ou Saturne, c'est-à-dire la tête du mystère Babylonien.

Quand donc le pape demande que tous les services se célèbrent en latin, c'est comme s'il disait qu'on doit les accomplir dans le langage du Mystère, et quand il appelle son église une église latine, cela équivaut à déclarer que c'est l'église du Mystère. Ainsi, par suite du nom même que le pape a choisi, il a de ses propres mains écrit sur le front de la communion apostate la désignation divine de l'Apocalypse: "Mystère, Babylone la Grande". (*Apocalypse* XVII, 5).

202

⁹ *Saturnalia*, liv. I, ch. 9, p. 54, G.

¹⁰ Le nom grec est Oannes mais c'est précisément la forme de He-anesh, l'homme, en grec. Hensiri, en grec, devient Osiris; de même He-anesh devient Oannes. Barker (*Lares et Pénates*, p. 224) prend Oannes dans le sens de l'homme-dieu. La conversion du H' en O' existe chez les Irlandais. O'Brien et O'Connell

étaient primitivement H'Brien et H'Connell (*Esquisses de l'Histoire Irlandaise*, p. 72).

¹¹ Voir p. 144.

¹² *Bibliothèque*, liv. I, dans PARKHURST, *sub voce*, "aaz" n/ 5. Voir aussi MACRORE. *Saturnales*, liv. I, ch. 20, à propos de l'homme-hercule.

¹³ TERENTIANUS MAURUS dans BRYANT, vol. m, p. 82.

Ainsi, par voie de pure induction, nous avons été amenés de degré en degré à découvrir que le nombre mystique **666** est marqué d'une manière incontestable et indélébile sur son propre front, et à trouver que celui qui a son siège sur les sept collines de Rome a des titres exclusifs et incontestables à être regardé comme la tête visible de la bête. Le lecteur cependant doit avoir remarqué, s'il a soigneusement observé le passage qui parle du nom et du nombre de la bête de l'Apocalypse, que dans les expressions qui décrivent ce nom et ce nombre, il y a encore une énigme qu'il ne faut pas négliger. Voici ces paroles: "Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est le nombre d'un homme." (*Apocalypse* XIII, 18). Que signifie cette parole: le nombre de la bête est le nombre d'un homme? Cela veut-il dire simplement qu'il a été appelé d'un nom porté déjà par un homme? C'est du moins ainsi qu'on l'a compris d'ordinaire. Mais cela ne serait assurément rien de bien distinctif, rien qui ne pût également s'appliquer à une foule de noms. Mais rapprochez ce langage des faits que nous avons établis, et vous verrez quelle lumière divine jaillit aussitôt de cette expression. Saturne, le dieu caché, le dieu des mystères représenté par le pape, et dont les secrets étaient révélés seulement aux initiés, était identique à Janus, connu publiquement à Rome par les initiés et les profanes comme étant le grand Médiateur, celui qui ouvre et qui ferme, et qui a la clef du monde invisible. Mais que signifie ce nom de Janus? Ainsi que le montre Cornificius dans Macrobe, c'était à proprement parler "E-anush⁹", mot qui dans l'ancien Chaldéen signifie l'homme. La bête Babylonienne qui sort de la mer était désignée par ce même nom quand elle fit sa première apparition¹⁰. Le nom de E-anush ou l'homme était donné au Messie Babylonien pour l'identifier à la semence promise à la femme. Le nom d'Homme, appliqué à un dieu, devait le désigner comme le dieu homme. Nous avons vu que dans l'Inde, les Hindous Shasters déclarent que pour donner aux dieux le pouvoir de renverser leurs ennemis, il fallait que le Soleil, la divinité suprême, s'incarnât et naquit d'une femme¹¹. Les nations classiques avaient une légende d'une nature exactement semblable. Il y avait dans le ciel une tradition courante, dit Apollodore, d'après laquelle les géants ne pourraient jamais être conquis que par un homme¹². Cet homme qui, dit-on, avait conquis les adversaires des dieux, était Janus le dieu homme. Par suite de ce caractère et de ces exploits, Janus fut investi de grands pouvoirs, devint le gardien des portes du ciel, et l'arbitre de la destinée éternelle des hommes. Le pape, comme nous l'avons vu, est le représentant légitime de ce Janus, l'homme babylonien; il porte donc la clef de Janus, et en même temps celle de Cybèle, sa femme-mère; et aujourd'hui il s'arroge les mêmes titres blasphématoires de ce dieu. Si donc le pape fonde sa prétention à l'hommage universel sur la possession des clefs du ciel et cela dans un sens qui lui donne contrairement à tous les principes du christianisme, le pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes de gloire suivant son plaisir et sa volonté souveraine, c'est là une preuve nouvelle et frappante qu'il est chef de cette bête de la mer, dont le nombre, identifié à Janus, est le nombre d'un homme et correspond exactement à **666**.

Mais il y a autre chose encore dans le nom de Janus ou Eanus. Janus, tout en étant ouvertement adoré comme Messie ou dieu-homme, était aussi honoré comme principium deorum¹³, le principe et la source de tous les dieux païens. Nous l'avons déjà fait remonter, sous ce caractère, par Cush, jusqu'à Noé, mais pour expliquer les prétentions à un si haut caractère dans leur entière plénitude, il faut le faire remonter encore plus haut. À l'époque où les mystères étaient en formation, du temps de Sem et de ses frères qui par le déluge étaient passés du vieux monde dans le nouveau, les païens ne pouvaient guère ignorer l'histoire d'Adam; aussi pour permettre que l'humanité fût divinisée, il fallait que l'on connût cette dignité supérieure, ce titre de "père des dieux et des hommes". On le connaissait en effet. Les mystères étaient remplis de ses exploits et de ses

203

¹⁴ WILKINSON, vol. IV, p. 191.

¹⁵ Anesh signifie la faiblesse ou la fragilité de l'humanité tombée; mais selon Ovide (*Fastes*, vol. III, v. 100, p. 346) le jour où Eanush fut déifié, ce fut comme homme tombé par faiblesse, et aussi comme homme tombé par corruption.

¹⁶ SMITH, *Dictionnaire classique*, Atys, p. 107. On peut identifier Attès à Bacchus ou Adonis, comme père des dieux et médiateur par plusieurs considérations:

1/S'il est certain que le dieu favori de la Cybèle phrygienne était Attès, d'où le nom de Cybelius Attès, selon Strabon (liv. X, p. 542) la divinité adorée en Phrygie en même temps que Cybèle était appelée du nom de Dionysos ou Bacchus.

2/Attès était représenté comme Bacchus. Dans Bryant une inscription, côte à côte avec la déesse d'Ida, soit Cybèle, le signale comme Attès le Minotaure (*Mythol.*, vol. II, p. 109). On sait que le Minotaure était mi-homme, mi-taureau.

3/Il est tué comme Adonis par un sanglier (PAUS., liv. VII, *Achaïca*, ch. 17).

4/Dans les rites de Magna Mater ou Cybèle, les prêtres l'invoquaient comme Deus propitius, Deus sanctus, le Dieu miséricordieux, le Dieu saint. C'est là le caractère même que Bacchus ou Adonis revêtait comme dieu médiateur.

¹⁷ Toute l'histoire d'Attès est en détail l'histoire de la chute. Qu'il suffise de constater ici que, même à la surface, son péché se rattachait à un amour illégitime pour une nymphe dont le sort dépendait d'un arbre (OVIDE, *Fastes*, liv. IV) – L'amour d'Attès était une offense à Cybèle; mais dans un autre sens, c'était l'amour même de Cybèle, car Cybèle a deux caractères fondamentaux et distincts, celui du Saint-Esprit et aussi celui d'Ève, notre mère (voir Appendice, note G). La nymphe dont le sort dépendait d'un arbre était évidemment Rhéa, la mère de l'humanité.

¹⁸ BRYANT, vol. I, p. 387, note. Voici comment on identifie Attès avec le soleil: Hata veut dire pécher, ainsi Hatah qui signifie brûler, se prononce à peu près de la même manière. Comme illustration du nom d'Attès ou Attis, le pécheur, voir Appendice, note R.

aventures, et le nom d'E-anush ou, comme il apparaît sous sa forme Égyptienne, Phanesh¹⁴, l'homme, n'était qu'un autre nom de celui de notre père commun. Le nom d'Adam, dans l'hébreu de la Genèse, se rencontre presque toujours avec l'article: il signifie l'Adam ou l'homme. Il y a cependant cette différence; l'Adam se rapporte à l'homme non tombé; E-anush l'homme, à l'homme tombé. E-anush donc comme principium deorum, la source et le père des dieux, est l'Adam tombé¹⁵. Le principe de l'idolâtrie païenne tendit directement à l'exaltation de l'humanité déchue, il consacra ses passions, permit à l'homme de vivre selon la chair, et lui promit même après une pareille existence, la félicité éternelle. E-anush, l'homme tombé, fut proclamé comme chef de ce système de corruption, ce mystère d'iniquité.

Maintenant nous en venons à la signification réelle de ce nom appliqué à la divinité communément adorée en Phrygie en même temps que Cybèle sous le même caractère que ce même Janus, qui était à la fois le père des dieux, et la divinité médiatrice. Ce nom était Attès, ou Attis, ou encore Atys¹⁶. On verra clairement le sens de ce nom d'après le mot grec bien connu "Atè" qui veut dire "erreur de péché", et qui vient évidemment du Chaldéen Hâta, pécher. Atys, ou attas, formé du même verbe, et d'une manière semblable, signifie le pécheur. Le lecteur se rappellera que Rhéa ou Cybèle était adorée en Phrygie sous le nom de Idaia Mater, la mère de la science, et qu'elle portait à la main, comme symbole, la grenade qui, nous avons eu des raisons de le croire, était dans l'opinion des païens le fruit de "l'arbre défendu". Qui donc pouvait être la divinité associée à la mère de la science, sinon ce même Attès "le pécheur", son propre mari, auquel elle fit partager son péché, et sa connaissance fatale pour faire ainsi de lui, au sens propre et vrai, l'homme de péché, l'homme par lequel "le péché entra dans le monde, par le péché la mort, et ainsi la mort vint sur tous les hommes parce que tous ont

péché¹⁷".

Or, les gloires et les caractères distinctifs du Messie furent donnés à Attès, cet homme de péché, après qu'il eut passé par ces douleurs et ces souffrances que ses adorateurs célébraient chaque année, Il était identifié avec le soleil¹⁸, le seul dieu; il était identifié avec Adonis, et c'est à lui que s'applique ce passage du psaume XVI, qui prédit le triomphe de notre Sauveur sur la mort et le tombeau: "Tu ne laisseras pas mon âme dans le sépulcre, tu ne permettras point que ton Saint sente la corruption." (*Psaumes XVI*, 10).

204

¹⁹ PAUSANIAS, liv. VII, *Achaïca*, ch. 17.

²⁰ Le mot d'énergie employé ici, l'est sans cesse dans les livres chaldéens. Il dépeint l'inspiration venant des dieux et des démons (TAYLOR, *Jamblichus*, p. 163).

On sait assez que la première partie de ce passage fut appliquée à Adonis, car les lamentations annuelles des femmes sur Tammuz furent bientôt changées en réjouissances à cause de son prétendu retour du Hadès ou des régions infernales. Mais ce qu'on sait moins, c'est que le paganisme appliquait à son dieu médiateur l'incorruption du corps du Messie. C'est ce que nous apprend cette parole caractéristique de Pausanias: "Agdistis, c'est-à-dire Cybèle, dit-il, obtint de Jupiter qu'aucune partie du corps d'Attès ne tomberait en décomposition ou ne se perdrait¹⁹."

Ainsi le paganisme applique à Attès, le pécheur, l'honneur incommunicable de Christ qui vint sauver son peuple de ses péchés, comme l'indique le langage divin du doux psalme d'Israël, un millier d'années avant l'ère chrétienne. Si donc le pape occupe, comme nous l'avons vu, la même place que Janus, l'homme, n'est-il pas évident qu'il occupe aussi la même place qu'Attès le pécheur et dès lors, comme il est frappant à ce point de vue, ce nom d'homme de péché divinement donné par la prophétie (*II Thessaloniens II*, 3) à celui qui devait être la tête de l'apostasie chrétienne, et qui devait concentrer dans cette apostasie toute la corruption du paganisme Babylonien!

Ainsi à tous les points de vue le pape est donc la tête visible de la bête. Mais la bête a aussi une tête invisible qui la gouverne. Cette tête invisible n'est autre que Satan, la tête de la première grande apostasie qui commence dans le ciel même. Voici des paroles qui mettent ce point hors de doute: "Ils adorèrent le dragon qui avait donné pouvoir à la bête, en disant: Qui est comme la bête? Qui est capable de lutter contre elle?" (*Apocalypse XIII*, 4). Ce langage montre que le culte du dragon est semblable au culte de la bête.

Primitivement le dragon était Satan, le chef ennemi lui-même; c'est là un fait qui est prouvé par la déclaration du chapitre précédent: "Et le dragon fut précipité dehors, c'est-à-dire l'ancien serpent, appelé le Diable, et Satan qui trompe le monde entier." (*Apocalypse XII*, 9). Si donc le pape est, comme nous l'avons vu, la tête visible de la bête, les sectateurs de Rome en adorant le pape adorent nécessairement le diable. Avec le langage divin sous les yeux il nous est impossible d'échapper à cette conclusion. Et c'est précisément ce qu'il fallait prévoir en nous plaçant sur un autre terrain. On se rappelle que le pape comme étant le chef du mystère d'iniquité est le fils de perdition, Iscariote le faux apôtre, le traître (*Luc XXII*, 3). Or, il est expressément déclaré que Satan, le prince des démons, entra en Judas avant qu'il n'ait commis sa trahison, et prit une entière et complète possession de son âme. Par analogie nous pouvons présumer que le cas fut le même ici. Avant que le pape ne pût même concevoir un pareil projet de noire trahison à la cause du Seigneur, comme on a prouvé qu'il le fit avant d'être qualifié pour exécuter son perfide dessein, il fallait que Satan lui-même entrât en lui. Le mystère d'iniquité allait alors agir et se développer suivant son pouvoir, c'est-à-dire littéralement suivant l'énergie²⁰ ou la grande puissance de Satan (*II Thessaloniens II*, 9). C'est donc Satan, et non un autre esprit subordonné de l'enfer qui doit présider à tout le système d'iniquité sanctionné; il faut qu'il prenne possession en personne de celui qui est sa tête visible, afin que le système puisse être guidé par son habileté diabolique et fortifié par son pouvoir surhumain. En ne perdant pas cela de vue, nous voyons tout de suite comment, en adorant la bête, les sectateurs du pape adorent aussi le dragon qui donna le pouvoir à la bête. Ainsi, sans parler des preuves historiques, nous arrivons irrésistiblement à cette conclusion que le culte de Rome est un vaste système du culte du démon. Si on admet que le pape est le chef de la bête qui sort de la mer, nous sommes tenus sur le simple témoignage de Dieu, sans aucune autre preuve, d'admettre ceci: c'est que sciemment ou à leur insu, ceux qui adorent le pape adorent le démon.

Mais que dis-je? Nous avons une preuve historique, et une preuve remarquable que le pape comme tête des mystères chaldéens est aussi directement le représentant de Satan, que du faux Messie Babylonien. Irénée a fait cette remarque il y a bien longtemps, vers la fin du IIe siècle, que le nom de Teitan contenait le nombre mystique **666**; et il déclare que, dans son opinion, Teitan est le nom le plus vraisemblable de la bête qui sort

205

²¹ IRÉNÉE, liv. V, ch. 30, p. 802. Bien que le nom de Teitan fût à l'origine dérivé du Chaldéen, cependant il se naturalisa parfaitement dans la langue Grecque. Aussi pour donner plus d'évidence sur cet important sujet, l'Esprit de Dieu sensible avoir ordonné les choses de telle sorte que le nombre de Teitan s'obtient par la computation grecque et celui de Satur par la computation chaldéenne.

²² Le lecteur éclairé n'a pas besoin d'exemples pour avoir la preuve de cette transformation fréquent du Sh ou S en T; mais je puis ajouter ceci pour le lecteur ordinaire: l'hébreu Shekel, peser devient en chaldéen Tekel; Shabar, briser, Tabar; Séraphim, devient en chaldéen Teraphim, contrafaçon Babylonienne des divins Chérubins ou Séraphins; hébreu Asar, être riche, chaldéen, Atar; hébreu Shani, second, chaldéen Tanin, etc.

²³ WALPOLE, *Ansaryri*, vol. I, p. 397. LAYARD, *Ninive*, vol. I, p. 287-288. REDHOUSE, *Dictionnaire Turc*, sub voce Satan, p. 303. Les Turcs venaient de l'Euphrate.

²⁴ HOMÈRE, *Iliade*, liv. XIV, v. 279.

²⁵ HÉSIODE, *Théogonie*, v. 207, p. 18-19.

²⁶ *ibid.* v. 717, p. 56-59. Je pense que le lecteur verra que Ouranos ou le ciel, contre lequel les Titans se révoltèrent, n'était autre que Dieu.

²⁷ LACTANCE, *De falsâ Religione*, p. 221 et CLÉMENT D'ALEXANDRIE, vol. I, P. 30.

²⁸ em était le meurtrier de Tammuz. Comme grand adversaire du Messie païen, ceux qui le haïssaient pour cette action, l'appelaient du nom du grand adversaire de tous, Typhon ou le Diable. S'ils donnaient le nom de Beelzebub au maître de la maison, il était évident qu'ils donnaient à son serviteur un nom semblable.

²⁹ PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 362.

³⁰ *ibid.* 364.

³¹ POTTER, *Antiquités.*, vol. I, sub voce Titania, p. 400.

de la mer²¹. Les raisons qu'il donne à propos de cette affirmation ne sont pas très solides, mais il peut avoir emprunté cette opinion à d'autres qui avaient des raisons plus concluantes. Après examen on verra que si Saturne était le nom de la tête visible de la bête, Teitan était le nom de la tête invisible. Teitan est précisément la forme chaldéenne de Sheitan²² le nom même sous lequel Satan était désigné de temps immémorial par les adorateurs du démon dans le Kurdistan²³; et depuis l'Arménie ou le Kurdistan ce culte du démon symbolisé dans les mystères chaldéens, vint en Asie Mineure, et de là en Étrurie et à Rome.

Ce qui prouve que les nations classiques de l'antiquité savaient bien que Teitan était Satan, ou l'esprit de méchanceté, et le principe du mal moral, ce sont les faits suivants: l'histoire de Teitan et de ses frères donnée par Homère et Hésiode, les deux écrivains grecs les plus anciens de tous, malgré les récentes légendes qui s'y sont évidemment mélangées, est la contrepartie exacte du récit scripturaire de Satan et de ses anges. Homère dit que tous les dieux du Tartare ou de l'enfer étaient appelés Teitans²⁴. Hésiode nous dit comment ces Teitans ou dieux de l'enfer vinrent demeurer dans ce séjour. Leur chef ayant commis un acte de méchanceté contre son père, le Dieu suprême, avec l'assentiment de beaucoup d'autres enfants du ciel, les appela tous d'un nom

infamant, Teitans²⁵; il les maudit, et comme conséquence de cette malédiction, ils furent précipités dans l'enfer et enchaînés dans des chaînes de ténèbres au fond de l'abîme²⁶. Tel est chez les Grecs le récit le plus ancien sur Teitan et ses sectateurs: dans le système chaldéen nous voyons que Teitan était exactement le synonyme de Typhon, le serpent méchant ou le dragon qui était universellement regardé comme le diable ou l'auteur de toute méchanceté. Ce fut Typhon, suivant la version païenne de l'histoire, qui tua Tammuz et le mit en pièces mais Lactance, qui connaissait parfaitement la question, reproche à ses amis païens d'adorer un enfant mis en pièces par les Titans²⁷.

Il est donc hors de doute que Titan, dans la croyance païenne, était identique au dragon ou Satan²⁸. Dans les mystères, nous l'avons vu, un important changement se produisit dès que tout fut préparé pour le permettre. Tout d'abord, Tammuz fut adoré comme étant celui qui écrase la tête du serpent; on montrait par là qu'il était le destructeur annoncé du royaume de Satan. Alors on accorda au dragon lui-même ou à Satan une certaine apparence de culte, pour le consoler, disaient les païens, de la perte de son pouvoir, et pour l'empêcher de leur nuire²⁹, et enfin le dragon ou Teitan, ou Satan, devint le suprême objet de culte, les Titania, ou rites de Titan, occupaient en effet une place importantes dans les mystères Égyptiens³⁰, et aussi dans ceux de la Grèce³¹. La

206
32 TAYLOR, *Pausanias*, vol. III, p. 321, note.

33 EUSÈBE, *Proepantio Evang.*, liv. I, vol. I, p. 50.

34 OVIDE, *Métam.*, liv. VI, v. 114. Les païens croyaient si bien que la semence du serpent était le grand roi du monde que lorsqu'on divinisait un homme, il fallait absolument montrer qu'il était vraiment de la race du serpent. Ainsi, quand Alexandre le Grand prétendit aux honneurs divins, on sait que sa mère Olympias déclara qu'il n'était pas issu du roi Philippe son mari, mais de Jupiter sous la forme d'un serpent. De même, dit l'auteur de *Rome au XIX siècle*, vol. I, p. 388, l'empereur romain Auguste prétendit être le fils d'Apollon et disait que le dieu avait pris la forme d'un serpent pour lui donner naissance. Voir SÜET. AUGUSTUS.

35 Voir p. 188-189.

36 Nous lisons que Sémélé, mère du Bacchus grec, avait été identifiée avec Ève, car le nom d'Ève lui avait été donné. Photius nous dit en effet, que Phérécyde appelait Sémélé, Hué (Phot. *lex*, P. II, p. 616.) Hué est précisément le nom hébreu d'Ève sans les points voyelles.

37 TERTULLIEN, *De proscript. adv. Hoereticos*, vol. II, ch. 47, p. 63-64.

place qu'occupaient ces rites de Teitan ou de Satan était en effet capitale; on en jugera par le fait que Pluton, dieu de l'enfer (qui sous son caractère postérieur devint précisément le grand adversaire), fut considéré avec terreur comme le grand dieu sur lequel reposait surtout la destinée humaine dans le monde éternel; c'est à lui, disait-on, qu'il appartient de purifier les âmes après la mort³². Le purgatoire ayant été dans le paganisme, comme il l'est aujourd'hui dans la papauté, le grand pivot de la fraude cléricale et de la superstition, quel n'est pas le pouvoir attribué au dieu de l'enfer par une pareille doctrine! Il n'est donc pas étonnant que le serpent, le grand instrument du démon pour séduire l'humanité, fût sur toute la terre adoré avec un respect si extraordinaire; car il est écrit dans l'Octateuch d'Ostanes, que les serpents étaient les chefs des dieux et les princes de l'univers³³. Il n'est pas étonnant que l'on en vînt enfin à croire que le Messie, sur lequel reposaient toutes les espérances du monde, fût lui-même la semence du serpent! Ce fut évidemment le cas en Grèce, car on répandit l'histoire que le premier Bacchus fut mis au monde par suite du rapprochement de sa mère avec le père des dieux sous la forme d'un serpent tacheté³⁴. Ce père des dieux était évidemment le dieu de l'enfer, car Proserpine, mère de Bacchus, qui conçut et enfanta miraculeusement l'enfant merveilleux dont l'enlèvement par Pluton occupait une si grande place dans les mystères, fut adoré comme la femme du dieu de l'enfer (nous l'avons déjà vu) sous le nom de la sainte Vierge³⁵. L'histoire de la séduction d'Ève par le serpent³⁶ est entièrement transportée dans cette légende, comme Julius Firmicus et les premiers apologistes chrétiens l'ont jeté à la face des païens de leur temps, mais la parole divine donne sur ce sujet des détails bien différents de la légende païenne (*Genèse* III, 1-6). Ainsi le grand trompeur, avec son habileté ordinaire, comme un joueur qui pipe les dés, au moyen des hommes qui tout d'abord manifestèrent une grande horreur pour son caractère, se fit presque partout reconnaître en réalité comme le "dieu de ce monde". Telle était la profondeur et la puissance de l'influence que Satan s'était efforcé d'exercer sous ce caractère sur le monde ancien, qui même le jour où le christianisme apparut dans l'humanité et où la véritable lumière brilla du ciel, la doctrine que nous avons étudiée se répandit parmi ceux-là mêmes qui faisaient profession d'être les disciples du Christ.

Ceux qui acceptaient cette doctrine s'appelaient Ophiens ou Ophites, c'est-à-dire adorateurs du serpent. "Ces hérétiques, dit Tertullien, honorent le serpent au point de le préférer même à Christ; car il nous a donné, disent-ils, la première connaissance du bien et du mal. C'est parce qu'il devina son pouvoir et sa majesté que Moïse fut amené à élever le serpent d'airain, afin que quiconque le regarderait fût guéri. Christ, lui-même, affirment-ils, sanctionne dans l'Évangile le pouvoir sacré du serpent, lorsqu'il dit: Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le fils de l'homme soit élevé³⁷ (*Nombres* XXI, 9; *II Rois* XVIII, 4). Ils prononcent ces paroles lorsqu'ils bénissent l'Eucharistie." Ces hérétiques adoraient ouvertement l'ancien serpent ou Satan comme étant le grand bienfaiteur de l'humanité: c'est lui, qui, disent-ils, a donné aux hommes la connaissance du bien et du mal. Mais ils avaient apporté cette doctrine avec eux de l'ancien monde païen, d'où ils étaient sortis, ou des mystères, tels qu'ils étaient reçus ou célébrés à Rome. Quoique Teitan à l'époque d'Hésiode, et dans la Grèce primitive, fût un nom injurieux, cependant à Rome, aux jours de l'empire et auparavant, il était devenu exactement le contraire. "Le splendide ou glorieux Teitan", telle était la manière dont on parlait de lui à Rome. C'était le titre donné ordinairement au soleil, à la fois comme globe du jour et

207
38 Ais-shkul-apé, de aish, homme, shkul, instruire, et Aphé ou Apé, serpent. La forme grecque, Asclepios, signifie simplement le serpent qui instruit et vient de A, le, skl, enseigner, et hefi, serpent, les mots chaldéens étant ain si modifiés en Égypte. Mais Asclep ios est susceptible d'un autre sens, comme dérivé d'Aaz, force et Khlep, renouveler. Dès lors dans la doctrine ésotérique, Asclepios était simplement connu comme celui qui restaure la force ou le dieu qui guérit. Identifié avec le serpent, le vrai sens du nom paraît être celui que nous avons tout d'abord indiqué. Macrobe, dans un récit de la doctrine mystique des anciens, dit qu'Esculape était cette influence bienfaisante du soleil qui se répand dans les âmes (*Sat.*, liv. II, ch. 28). Or, le serpent était un symbole du soleil qui illumine.

39 MACROBE, *Saturnales*, liv. I, ch. 17, 23, p. 65, O et 72, 1-2.

40 KITTO, *Commentaire illustré*, vol. II, p. 317.

41 Voir CLAVIS STOCKII, *sub voce* Zebub. Le mot Zebub vient d'une racine arabe, qui veut dire aller d'un lieu à un autre, comme les mouches, sans se reposer. Baal-zebub signifie dans son sens secret: le Seigneur qui se remue sans cesse.

42 Lactance (*De Orig. err.*, liv. II, ch. 16, p. 108) conclut que le serpent d'Esculape symbolisait Satan: "C'est là que fut introduit le prince des démons; ceux qui étaient envoyés pour cela ramenèrent avec eux un dragon d'une proportion extraordinaire."

Fig. 59

comme divinité. Or, le lecteur a déjà vu qu'une autre forme du dieu soleil ou Teitan à Rome, était le serpent d'Epidaure adoré sous le nom d'Esculape, c'est-à-dire le serpent qui instruit l'homme³⁸. Ici donc nous voyons qu'à Rome, Teitan ou Satan était identifié avec le serpent qui instruisit l'humanité, qui lui ouvrit les yeux (quand elle était aveugle) et lui donna la connaissance du bien et du mal. À Pergame et dans toute l'Asie Mineure, d'où Rome tira directement sa connaissance des mystères,

il en était de même. À Pergame surtout, où se trouvait d'une manière spéciale le siège de Satan, le dieu soleil on le sait, était adoré sous la forme d'un serpent, et sous le nom d'Esculape, le serpent instructeur de l'homme. Suivant la doctrine fondamentale des mystères tels qu'ils furent apportés de Pergame à Rome, le soleil était la seule divinité³⁹. Teitan ou Satan était donc ainsi reconnu comme le seul dieu. Tammuz ou Janus, sous son caractère de fils ou de semence de la femme, était une incarnation de ce dieu unique. Ici, nous voyons clairement le grand secret de l'empire Romain, c'est-à-dire le nom réel de la divinité tutélaire de Rome. Ce secret était gardé avec le plus grand soin, à ce point que Valerius Soranus, un homme du rang le plus élevé, et d'après Cicéron, le plus instruit de tous les Romains, l'ayant divulgué par mégarde, fut mis à mort sans pitié pour avoir fait une pareille révélation. Mais cependant ce secret est aujourd'hui entièrement révélé. Une représentation symbolique du culte du peuple Romain, d'après les Pompéiens, confirme fortement cette déduction, par une preuve qui s'adresse directement aux sens. Que le lecteur jette les yeux sur la gravure de la **figure 59**. Nous avons déjà vu qu'il est admis par l'auteur des "Pompéiens", à propos d'une autre figure, que les serpents du plan inférieur sont une autre manière de représenter les divinités ténébreuses du plan supérieur. Admettons ici le même principe; il s'ensuit que les hirondelles, ou les oiseaux poursuivant les mouches, représentent le même sujet que les serpents qui sont au-dessous. Mais le serpent dont nous avons une double représentation est évidemment le serpent d'Esculape.

L'hirondelle, qui détruit les mouches, doit donc représenter la même divinité. Or, chacun sait quel était le nom qu'on donnait au seigneur de la mouche ou au dieu destructeur des mouches du monde oriental; c'était Beel-Zebub⁴⁰. Ce nom signifiant le maître de la mouche pour le profane, signifiait seulement le pouvoir qui détruit les essaims d'abeilles quand elles devenaient, chose fréquente dans les pays chauds, un tourment pour les peuples chez lesquels elles faisaient invasion. Mais ce nom, identifié avec le serpent, apparaît clairement comme un des noms distinctifs de Satan. Et comme ce nom est bien approprié si on en pénètre le sens mystique ou ésotérique! Quel est en effet le vrai sens de ce nom? Beel-Zebub signifie "le Seigneur qui ne se repose pas"⁴¹, ce malheureux qui va et vient sur la terre, qui monte et descend, qui va dans les lieux secs pour y chercher le repos, et qui ne peut l'y trouver." De tout ceci il faut forcément conclure que Satan, sous son propre nom, doit avoir été le grand dieu de ce culte secret et mystérieux, et ceci explique le mystère extraordinaire observé sur ce sujet⁴². Quand donc Gratien abolit à Rome les mesures temporaires du support du culte du feu et du culte du serpent, nous voyons dans cet acte l'accomplissement exact de la prédiction

208

⁴³ Ces faits jettent une vive lumière sur une superstition répandue en Angleterre. Il est dit que s'il pleut à la saint Swithin, il pleuvra pendant six semaines continues. Mais qui est ce saint associé à une si longue période de pluies? Ce n'est évidemment pas un saint du christianisme, malgré l'archevêque de Cantorbéry appelé ainsi au XI^e siècle. Le saint patron des 40 jours de pluie était Tammuz ou Odin adoré comme l'incarnation de Noé, à l'époque duquel il plut 40 jours et 40 nuits. Tammuz et saint Swithin doivent donc avoir été une seule personne. Mais comme en Égypte, à Rome et en Grèce, Tammuz était reconnu comme l'incarnation du Diable, saint Swithin ne saurait être autre que saint Satan. Une des formes de son nom chez les païens était Sytan ou Scythan et se rencontre en Orient jusque dans le royaume de Siam. Il avait été connu des Druides, en même temps que le déluge, car on dit que ce fut le fils de Seithin qui pris de boisson fit pénétrer la mer dans le pays et inonda un district populeux (DAVIES, *Les Druides*, p. 198). Les Anglo-Saxons changèrent Scythan en Swythan comme ils ont changé Odin en Wodin. Ainsi le jour de saint Swithan et la superstition associée nous donne une preuve évidente de la diffusion du culte du démon dans le monde païen et de la connaissance qu'avaient nos ancêtres païens du déluge. S'il paraît incroyable que Satan ait été canonisé par la papauté au Moyen Âge, on remarquera que récemment encore, le Dragon, symbole universellement du Diable, était adoré par les papistes de Poitiers, sous le nom saint (*Notes sur la société des Antiquaires de France*, vol. I, p. 464, *apud* SALVEKTÉ, p. 475).

⁴⁴ Ce fait donne un sens nouveau et plus profond au Tau mystique ou signe de la croix. Tout d'abord, c'était l'emblème de Tammuz; il devint ensuite l'emblème de Teitan ou de Satan lui-même.

divine: "Et le grand dragon fut précipité, l'ancien serpent appelé le diable, et Satan qui trompait le monde entier: il fut jeté sur la terre et ses anges furent précipités avec lui"⁴³ (*Apocalypse* XII, 9).

Or, comme le pontife païen auquel le pape avait emprunté son pouvoir et ses prérogatives était ainsi le grand prêtre de Satan, de même quand le pape s'associa à ce système du culte du démon, quand il consentit à occuper la position même de ce pontife, et à faire entrer dans l'église toutes ses abominations, il devint nécessairement le Premier ministre du démon, et se mit naturellement sous sa puissance autant que le premier pontife l'avait jamais été⁴⁴. Quel accomplissement exact de la prophétie inspirée: "l'homme de péché doit venir par la puissance de Satan"! (*II Thessaloniens* II, 9). Voici donc la grande conclusion à laquelle nous sommes forcés d'arriver par des raisons historiques et scripturaires: de même que le mystère de sainteté est Dieu manifesté en chair, de même le mystère d'iniquité (autant que faire se peut) est l'incarnation du démon.

209

Conclusion

J'ai maintenant terminé la tâche que je m'étais proposée. Cependant les preuves ne sont pas encore épuisées; mais avec celles que j'ai fournies, je le demande au lecteur, n'ai-je pas démontré tous les points que je m'étais engagé à prouver? Si l'on a examiné consciencieusement les raisons que j'apporte, peut-on douter que Rome soit la Babylone de l'Apocalypse? Osera-t-on nier que, depuis la base jusqu'au sommet, ce ne soit essentiellement un système de paganisme?

Quelle sera donc ma conclusion pratique? La voici:

1/ Que désormais et pour toujours, chaque chrétien la traite comme étant en dehors du giron du christianisme! Au lieu de parler de Rome comme d'une église chrétienne, qu'on la considère et qu'on la traite comme le mystère d'iniquité, bien plus, comme la synagogue même de Satan! Avec une preuve aussi écrasante de son vrai caractère, ce serait une folie, ce serait pis encore, ce serait trahir la cause de Christ que de se tenir simplement sur la défensive, de discuter avec ses prêtres sur la légalité des ordres protestants, la validité des sacrements protestants ou la possibilité d'être sauvé hors de sa communion. Si Rome est maintenant admise à former une portion de l'Église du Christ, quel est le système païen qui ne puisse formuler la même prétention? Pourquoi exclurait-on "de la république d'Israël" les anciens adorateurs de la madone primitive et de l'enfant d'autrefois, ou les donnerait-on comme étrangers aux alliances de la promesse? Pourquoi mettrait-on aujourd'hui les adorateurs de Vichnou en dehors des limites d'une si vaste catholicité? Les anciens Babyloniens avaient autrefois et les Hindous modernes ont encore des traditions claires et distinctes de la trinité, de l'incarnation, de l'expiation! Et cependant qui osera dire qu'une telle connaissance nominale des principaux articles de la Révélation divine suffise pour enlever à l'un ou à l'autre de ces systèmes la flétrissure méritée par un paganisme si funeste et si injurieux pour la Divinité? Il en est de même pour Rome Il est vrai qu'elle admet nominale des expressions chrétiennes et des noms chrétiens; mais tout ce qui est chrétien en apparence dans son système est plus que neutralisé par le paganisme odieux qu'il renferme. Le pain que la papauté présente à ses sectateurs peut avoir été fait à l'origine avec le grain le plus pur; mais à quoi cela peut-il servir si chaque atome de ce pain est mêlé à de l'acide prussique ou à de la strychnine? L'excellence du pain peut-elle détruire le virus? Peut-il y avoir autre chose que la mort, la mort spirituelle et éternelle, pour ceux qui continuent à se nourrir de la substance empoisonnée qu'elle nous présente? Oui, voilà la question, et il faut l'envisager courageusement. Peut-on trouver le salut dans une communion où l'on déclare comme un principe fondamental que la madone est notre plus grande espérance, et même le fondement unique de nos espérances? Le temps est venu où la charité pour les âmes qui périssent aveuglées par un sacerdoce païen qui usurpe le nom de Christ, exige que la vérité sur cette question soit clairement, hautement, résolument proclamée. La bête et l'image de la bête sont maintenant dévoilées à la face de toute la chrétienté, et les menaces terribles de la Parole divine concernant leur culte, trouvent aujourd'hui leur entière application (Apoc. XIV, 9-10): "Et le troisième ange les suivit disant: si quelqu'un adore la bête et son image, et s'il en prend la marque au front, ou à la main, celui-là aussi boira du vin de la colère de Dieu qui sera versé pur dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre en présence des saints anges et de l'agneau." Ces paroles sont d'une solennelle importance; malheur à celui qui sera enfin reconnu coupable du crime qu'elles désignent! Comme Elliott l'a déjà admis, elles contiennent une prophétie chronologique, une prophétie qui ne se rapporte pas aux époques de ténèbres, mais à une époque qui n'est pas loin de la consommation, alors que l'Évangile sera largement répandu, et qu'une vive lumière sera jetée sur le caractère et la destinée de l'Église Romaine. Elles viennent, dans la chronologie divine des événements, immédiatement après cette proclamation faite par l'ange: "Babylone est tombée, elle est tombée!" Nous avons pour ainsi dire entendu de nos propres oreilles cette prédiction de la chute de Babylone faite des

prophétie indique clairement qu'après la première chute, elle s'élèvera à une plus grande hauteur qu'auparavant. D'où la nécessité de l'avertissement.

hauteurs de Rome elle-même, lorsque les sept collines de la ville éternelle furent éclairées par les coups de fusil qui proclamaient aux citoyens de la république romaine et au monde entier que la papauté avait perdu de facto et jure, son pouvoir temporel.

Or, dans l'ordre de la prophétie, cette formidable menace suit immédiatement la chute de Babylone. Peut-on douter dès lors que cette menace s'applique spécialement et particulièrement aux temps actuels? Jamais la nature de la papauté ne s'était encore entièrement révélée; jamais l'image de la bête n'avait été exposée à l'adoration. Jusque-là, jusqu'au jour où le décret blasphématoire de l'Immaculée Conception fut promulgué, jamais, même à Rome, on n'avait vu une pareille apostasie; mais il ne s'était commis aucun péché semblable à celui qu'on voit maintenant à la porte de la grande Babylone. C'est donc un sujet de la plus grande importance pour quiconque vit dans l'Église de Rome, pour quiconque aussi tourne ses regards, comme tant de personnes le font aujourd'hui, vers la cité aux sept collines. Si quelqu'un peut prouver que le pape ne prend pas toutes les prérogatives et ne porte pas en substance tous les titres blasphématoires de cette bête Babylonienne qui fut blessée par l'épée et qui vivait cependant; si on peut montrer que la madone qui a été dernièrement élevée d'un consentement unanime, n'est pas dans tous ses points essentiels la même que l'image chaldéenne de la bête, alors on peut mépriser la menace contenue dans ces paroles. Mais si on ne peut prouver ni l'un ni l'autre (et je défie sur ces deux points l'examen le plus minutieux), alors tous ceux qui se trouvent dans le sein de la papauté doivent trembler devant une pareille menace. Puisse donc aujourd'hui plus que jamais la voix divine, puisse la voix du plus tendre amour se faire entendre du trône éternel à chaque disciple de la Babylone mystique: "Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin de ne point participer à ses péchés, et de ne point être frappé de ses plaies!"

2/ Mais si le crime et le danger sont si grands de ceux qui adhèrent à l'Église Romaine et qui croient qu'elle est la seule Église où l'on puisse trouver le salut, quel ne doit pas être le crime de ceux qui, professant le protestantisme, soutiennent néanmoins la Babylone moderne! La constitution anglaise ordonne à la Reine de jurer avant qu'on ne lui ait mis la couronne sur la tête, avant qu'elle ne puisse s'asseoir sur le trône, qu'elle croit que les doctrines essentielles de Rome sont idolâtres. Toutes les églises de la Grande-Bretagne, dotées ou non dotées, font d'une voix unanime la même déclaration. Toutes proclament que le système de Rome est un système d'idolâtrie blasphématoire. Et cependant les membres de ces églises soutiennent avec l'argent protestant les écoles, les collèges, les chapelains de ce système idolâtre! Si le péché des Romains est grand, le péché des protestants qui soutiennent un pareil système doit être dix fois plus grand.

Ce péché s'est aggravé d'une manière considérable pendant ces trois ou quatre dernières années. Tandis que le roi d'Italie dans les états même de l'église (qui étaient naguère les états du pape) a supprimé les monastères (et dans l'espace de deux ans il n'en a pas été supprimé moins de cinquante-quatre et leurs biens ont été confisqués), le gouvernement anglais a suivi une tactique entièrement différente; non seulement il a contribué à l'érection de quelques monastères, qui sont interdits par la loi du pays, mais il a donné des dotations à ces institutions illégales, sous le nom de réformatoires. Il y a fort peu de temps qu'il fut déclaré sous l'autorité du Directoire Catholique que, dans l'espace de trois années, cinquante-deux nouveaux couvents avaient été ajoutés au système monastique de la Grande-Bretagne, presque le nombre de ceux qu'on a confisqués en Italie. Et cependant des chrétiens, des églises chrétiennes regardent tout cela avec indifférence! Or, si jamais il y a eu une excuse pour traiter légèrement ce péché contracté par le support national de l'idolâtrie, cette excuse n'a plus aucune valeur.

211

² Allusion aux désastreux revers des Anglais dans l'Inde en 1857. (NdT).

³ Le Messenger anglais, décembre 1857.

Le Dieu de la Providence a démontré dans l'Inde qu'il est aussi le Dieu de la Révélation². Il a prouvé à un monde frappé de terreur, par des événements qui faisaient tinter les oreilles, que toutes les paroles de colère écrites il y a trois mille ans contre l'idolâtrie sont encore aujourd'hui en vigueur autant qu'à l'époque où il désolait le pays de l'alliance à cause de ses idoles, et où il vendait son peuple à ses ennemis. Si les hommes commencent à voir qu'il est dangereux pour ceux qui professent le christianisme de soutenir dans l'Inde l'idolâtrie païenne, il faut qu'ils soient aveugles s'ils ne voient pas en même temps qu'il est tout aussi dangereux de soutenir l'idolâtrie païenne de Rome, En quoi le paganisme de Rome diffère-t-il de celui de l'Hindou? Seulement en ceci, c'est que le paganisme romain est le plus complet, le plus dangereux!

Je crains, après tout ce que j'ai dit, que plusieurs chrétiens ne se révoltent à la comparaison que je viens de faire entre la papauté et le paganisme déclaré. Qu'on me permette donc de confirmer mon opinion par les témoignages de deux écrivains distingués, bien qualifiés pour trancher la question. Ils montreront au moins que je ne suis pas seul de mon avis. Ces écrivains sont Sir George Sinclair d'Ulster, et le Dr. Bonar de Kelso. Peu d'hommes ont étudié le système de Rome plus complètement que Sir George, et dans ses "Lettres aux protestants d'Écosse", il a mis en oeuvre toute la fécondité de son style, et les ressources de son esprit hautement cultivé pour travailler à élucider son sujet. Or, voici son témoignage: le romanisme est un système perfectionné de paganisme christianisé, et il diffère entièrement de son prototype en ce qu'il est plus perfide, plus cruel, plus dangereux, plus intolérant. L'opinion du Dr. Bonar est absolument la même, et il l'expose en ayant particulièrement en vue le massacre de Cawnpore: "Nous faisons pour la papauté chez nous, dit-il, ce que nous avons fait au loin pour les idolâtres, et à la fin les résultats seront les mêmes; que dis-je? Ils seront pires; car la cruauté papale, la soif du sang des innocents, ont été les plus sauvages et les plus impitoyables que la terre ait pu voir. Cawnpore, Delhi et Bareilly, ne sont que de la poussière, comparées aux brutalités diaboliques accomplies par l'inquisition, et par les armées du fanatisme papal³." Ce sont là des paroles de vérité et de modération, auxquelles un homme au courant de l'histoire de l'Europe moderne ne peut contredire. Les mépriser dans un temps comme le nôtre serait un grand danger. Ce serait une funeste erreur. Qu'on ne méprise pas ce fait énorme, que tandis que l'histoire apocalyptique se précipite vers la consommation de toutes choses, dans cette lumière divine, tous les autres paganismes du monde sont en un sens jetés dans l'ombre par le paganisme de la Rome papale.

C'est contre la Babylone assise sur sept collines que les Saints sont mis en garde; c'est à cause du culte de la bête et de son image que les coupes, et de la colère du Dieu qui vit et demeure éternellement, sont destinées à être versées sur les nations. Or, si la voix de Dieu s'est fait entendre récemment dans les calamités de l'Inde, le protestantisme de la Grande-Bretagne se lèvera pour balayer, une fois pour toutes, tout le support national de l'idolâtrie de l'Hindoustani et de l'idolâtrie Romaine encore plus funeste. Alors, il y aurait vraiment pour nous accroissement de tranquillité, alors on pourrait espérer que la Grande-Bretagne serait élevée, et que son pouvoir serait établi sur une base ferme et solide. Mais si nous n'entendons pas la voix, si nous ne recevons pas la correction, si nous refusons de nous

convertir, "si nous persistons à maintenir, aux frais de la nation, cette image de jalousie provoquant à la jalousie", alors après les coups répétés et redoublés dont la justice de Dieu nous a frappés, nous avons toute raison de craindre que les calamités tombées si cruellement sur nos compatriotes de l'Inde, ne tombent encore plus cruellement sur nous, dans les limites de notre patrie; car ce fut le jour où l'image de jalousie fut élevée à Jérusalem par les anciens de Juda que le Seigneur dit: "C'est pourquoi je me mettrai en colère, mon oeil n'épargnera point, et je n'aurai point de pitié; et quand ils crieraient à mes oreilles avec de grands cris, je ne les écouterai pas!" Celui qui a envoyé les Sepoys, dont nous

212

avons tant encouragé les sentiments idolâtres et les tendances anti-sociales, pour nous punir de l'hommage que nous avons rendu à leur idolâtrie, peut tout aussi aisément lâcher sur nous le pouvoir papal pour tirer vengeance de nos criminelles bassesses devant la papauté!

3/ Mais il y a plus; si les affirmations émises dans ce livre sont justes, il est temps que l'église de Dieu se lève. Y a-t-il encore des témoins à immoler, et l'image de la bête-t-elle été élevée seulement depuis ces deux ou trois dernières années, elle qui a provoqué l'effusion de tout le sang? Dès lors, serait-ce le moment d'être indifférent, indolent, tiède en matière de religion? Hélas! Qu'ils sont peu nombreux ceux qui font entendre leur voix comme une trompette, qui sonnent l'alarme sur la sainte montagne de Dieu, qui déploient l'activité que demande l'importance des événements pour réunir en bataille les armées du Seigneur en vue du conflit qui s'approche? Les émissaires de Rome ont travaillé jour et nuit, pendant des années, en temps et hors de temps, de toutes les manières possibles, pour avancer la cause de leur maître, et ils ont réussi dans une large mesure. Mais les enfants de lumière se sont laissés bercer dans une trompeuse sécurité; ils ont fermé les mains, ils se sont endormis aussi profondément que si Rome eût disparu de la surface de la terre, comme si Satan lui-même avait été précipité dans un abîme sans fond, et que l'abîme se fût refermé sur lui pour le tenir prisonnier pendant dix mille années. Combien de temps cet état de chose durera-t-il? Oh! Église de Dieu, réveille-toi, réveille-toi! Ouvre les yeux, et regarde s'il n'y a pas à l'horizon des nuages noirs qui indiquent une tempête prochaine! Examinez les Écritures par vous-mêmes! Comparez-les avec les événements de l'histoire, et dites-moi s'il n'y a pas de raison après tout pour soupçonner qu'il y a devant les Saints plus de tristes perspectives que la plupart ne paraissent se l'imaginer. S'il se trouve que les opinions exposées dans ces pages sont scripturaires et bien fondées, elle méritent au moins d'être l'objet d'une recherche attentive et faite dans un esprit de prière. Il n'est jamais avisable de s'abstenir de recherches et de s'endormir dans une trompeuse sécurité. Si elles sont vraies, on ne peut être en sûreté que si l'on connaît le danger, et si par toute sorte d'activité, de zèle, d'exercice spirituel on se prépare à l'affronter. En supposant que des dangers spéciaux nous menacent et que Dieu dans sa parole prophétique nous les ait révélés, sa bonté est manifeste. Il nous a fait connaître le péril afin qu'étant prévenus, nous puissions nous armer; afin que connaissant notre propre faiblesse, nous puissions nous en remettre à sa grâce toute-puissante; afin que nous sentions la nécessité d'un nouveau baptême du Saint-Esprit, que fortifiés dans la joue de notre Seigneur, nous soyons pleins d'ardeur pour le Seigneur, et pour le Seigneur seulement; afin que nous travaillions, chacun dans notre sphère, avec une activité et une énergie croissantes, dans la vigne du Seigneur, afin de sauver toutes les âmes que nous pourrions sauver pendant que cela se peut encore, et avant que n'arrive la sombre nuit annoncée, pendant laquelle nul ne peut travailler. Bien qu'il y ait de tristes perspectives devant nous, il n'y a pas lieu de désespérer, il n'y a pas lieu de dire qu'avec ces perspectives tout effort est inutile. Le Seigneur peut bénir et faire prospérer pour sa gloire les efforts de ceux qui se ceignent pour combattre dans les circonstances les plus désespérées et au moment même où l'ennemi vient comme un déluge, il peut par son esprit élever un étendard contre lui. Et ce n'est pas seulement une chose possible: il y a lieu de croire, d'après la parole prophétique, qu'il en sera réellement ainsi; que le dernier triomphe de l'homme de péché ne s'achèvera pas sans un combat glorieux pour les disciples fidèles du Christ! Mais si nous désirons réellement faire quelque chose dans ce but, il importe que nous connaissions et que nous ayons toujours devant les yeux le caractère monstrueux de ce mystère d'iniquité représenté dans la papauté que nous combattons.

La papauté se vante d'être l'ancienne religion; et en vérité, d'après ce que nous avons vu, il paraît qu'elle est ancienne! Elle peut faire remonter son origine bien au-delà de l'ère chrétienne, à 4 000 ans en arrière, près de l'époque du déluge et de la construction de la tour de Babel. Pendant toute cette période, ses éléments essentiels ont été à peu près les mêmes, et ces éléments s'adaptent d'une manière particulière à la corruption de la nature humaine. Beaucoup de personnes pensent que la papauté est

213

un système dont il faut simplement rire et se railler; mais l'esprit de Dieu le caractérise sans cesse d'une manière bien différente. Chaque déclaration de l'Écriture montre qu'il a été décrit avec vérité quand il a été décrit comme étant le chef-d'oeuvre de Satan, comme la perfection de sa politique pour tromper et séduire le monde. Ce n'est pas la ruse des hommes d'État, la sagesse des philosophes, ou les ressources de la science humaine, qui pourraient lutter contre les fourberies et les subtilités de la papauté. Satan, qui en est l'inspirateur, a triomphé bien des fois de ces résistances. Les nations mêmes où le culte de la reine du ciel a fleuri dans tous les âges avec toutes ses abominations, ont été précisément les plus civilisées, les plus policées, les plus distinguées pour les arts et pour les sciences; Babylone, où il prit naissance, était le berceau de l'astronomie, l'Égypte, qui le nourrit dans son sein, était la mère de tous les arts; les cités grecques de l'Asie Mineure, où il trouva un refuge lorsqu'il fut chassé de Chaldée, étaient renommées pour leurs poètes et leurs philosophes, parmi lesquels il faut surtout citer Homère; et les nations du continent européen, où la littérature a été longtemps cultivée, sont maintenant prosternées à ses pieds. La force physique, sans doute, est aujourd'hui employée en sa faveur, mais la question se pose: comment se fait-il que ce système plus que tous les autres ait tellement de prestige qu'il puisse obtenir la force physique pour faire exécuter ses ordres? Il n'y a qu'une réponse: c'est que Satan, le dieu de ce monde, déploie en sa faveur son plus grand pouvoir. La force physique n'a pas toujours été du côté du culte Chaldéen de la reine du ciel: les pouvoirs se sont plus d'une fois armés contre lui; mais jusqu'ici il a surmonté tous les obstacles, il a triomphé de toutes les difficultés. Cyrus et Xerxès, et bien des rois Mèdes-Perses, ont chassé ses prêtres de Babylone, et travaillé à l'arracher de leur empire; mais il a trouvé une retraite assurée à Pergame, et le siège de Satan fut élevé dans cette ville. La gloire de Pergame et des cités de l'Asie Mineure s'est évanouie; mais le culte de la reine du ciel n'a point disparu. Il a pris un grand essor, et s'est assis sur le trône même de la Rome impériale. Ce trône fut renversé. Les Goths Ariens vinrent, enflammés de colère, diriger leurs coups contre les adorateurs de la Reine-Vierge: mais ce culte survécut encore à tous les efforts qui voulaient le détruire, et les Goths Ariens eux-mêmes se prosternèrent bientôt aux pieds de la déesse Babylonienne glorieusement assise sur les sept collines de Rome. Dans des temps plus modernes, les pouvoirs temporels de tous les royaumes de l'Europe ont chassé de leur territoire les Jésuites, principaux promoteurs de ce culte idolâtre. La France, l'Espagne, le Portugal, Naples, Rome elle-même

ont toutes adopté les mêmes mesures, et cependant que voyons-nous aujourd'hui? Le même jésuitisme et le culte de la Vierge exaltés presque au-dessus de tous les trônes du continent. Quand nous parcourons l'histoire des 4000 dernières années, quel sens n'ont pas les paroles inspirées: "La venue de l'homme de péché se fait avec l'énergie, avec le pouvoir puissant de Satan." Maintenant est-ce là le système qui, année par année, a ainsi crû en force dans notre pays? Et peut-on imaginer un moment que es protestants tièdes, temporisateurs, irrésolus, puissent opposer de la résistance à un pareil système? Non, le moment est venu où il faut répéter dans tout le camp de l'Éternel la proclamation de Gédéon: "Que celui qui est timide et qui a peur s'en retourne et s'éloigne de la montagne de Galaad." Il est écrit des anciens martyrs: "Ils ont vaincu par le sang de l'agneau et par la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort." Le même esprit de renoncement et de résolution est aujourd'hui aussi nécessaire qu'autrefois. N'y ena-t-il pas qui soient prêts à résister, et dans ce même esprit, à se ceindre pour le grand combat qui se prépare avant que Satan ne soit enchaîné et jeté dans sa prison? Croira-t-on qu'un pareil événement aura lieu sans un effrayant combat? que le dieu de ce monde consentira paisiblement à abdiquer le pouvoir qu'il a possédé pendant des milliers d'années, sans être enflammé de colère et déployer toute son énergie et son adresse pour pré-venir une pareille catastrophe? Qui donc prendra parti pour le Seigneur?

S'il en est qui pendant ces dernières années ont été réveillés, ranimés, remués, non par un simple entraînement humain, mais par la grâce toute-puissante de l'Esprit de Dieu, quel est le dessein miséricordieux de ce réveil? Est-ce seulement de les délivrer eux-mêmes de la colère à venir? Non; c'est afin que, zélés pour la gloire de notre Seigneur, ils puissent agir comme de véritables témoins lutter courageusement pour la foi qui a été accordée aux saints, et maintenir l'honneur du Christ contre

214

celui qui a usurpé avec impiété ses prérogatives. Si les serviteurs de l'Antéchrist sont fidèles à leur maître, s'ils travaillent sans se lasser à l'avancement de sa cause, dira-t-on que les serviteurs de Christ sont moins fidèles à leur Maître? Si personne ne se réveille, certainement ce n'est pas en vain qu'on fera appel aux coeurs généreux des jeunes ministres de Christ, qui entrent au service du Maître avec la bonté de la jeunesse et l'amour de leurs noces, alors que nous leur parlons au nom de celui qui aime leur âme! Certainement, dans la grande crise de l'église et du monde, ils viendront "aider le Seigneur, oui, aider le Seigneur contre le puissant"! Ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour fortifier les mains et encourager le coeur de ceux qui cherchent à arrêter le flot de l'apostasie, et à résister aux efforts de ceux qui travaillent avec tant de zèle, et sous la protection orgueilleuse "des puissances actuelles", luttant pour ramener de nouveau ce pays sous le pouvoir de l'Homme de péché. Pour prendre une telle détermination, pour la poursuivre avec force et persévérance, il est indispensable que les chrétiens, en face d'une tiédeur qui se répand partout, déploient la fermeté de l'acier. Mais s'ils le font avec bonne grâce, ce ne sera pas sans avoir à la fin une riche récompense; et ils ont la promesse ferme et fidèle que "comme est leur jour, ainsi sera leur force".

Tous ceux qui veulent remplir leur mission comme de bons soldats de Jésus-Christ ont les encouragements les plus riches et les plus puissants. Avec le sang de Christ sur la conscience, avec l'Esprit de Christ qui réchauffe le coeur et qui y fait son oeuvre, avec le nom de notre Père sur le front, notre vie aussi bien que nos lèvres rendant un témoignage incessant, nous serons préparés pour tous les événements. Mais pour des temps extraordinaires il ne faut pas des grâces ordinaires. Si nous avons devant nous de pareilles perspectives, comme j'ai cherché à le montrer, nous devons vivre, sentir et agir comme si nous entendions chaque jour résonner à nos oreilles les paroles du grand Capitaine de notre salut: "Celui qui vaincra, je le ferai asseoir sur mon trône, comme moi-même j'ai vaincu et je me suis assis sur le trône avec mon Père. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie!" Enfin, j'en appelle au lecteur de ce livre et je lui demande si ce livre ne contient pas une preuve de la divinité des Écritures aussi bien qu'un exposé des impostures de Rome. Certainement, si dans les pages qui précèdent il y a une chose qu'on puisse prouver mieux qu'une autre, c'est que la Bible n'est pas une fable habilement composée, mais que "les saints hommes de Dieu ont parlé et écrit comme guidés par le Saint-Esprit". Comment expliquer l'unité merveilleuse de tous les systèmes idolâtres du monde, sinon par ceci: c'est que les faits rapportés dans les anciens chapitres de la Genèse étaient des événements véritables concernant toute l'humanité, et que toutes les races humaines en ont conservé dans leurs différents systèmes des souvenirs distincts et incontestables, bien que ceux qui les ont ainsi conservés aient depuis longtemps perdu la vraie clef de leur signification? Qui donc sinon l'Omniscience aurait pu prévoir qu'un système comme celui de la papauté serait jamais entré dans l'Église chrétienne, pour y agir et s'y développer comme il l'a fait? Comment serait-il jamais venu à l'esprit de Jean, l'exilé solitaire de Patmos, d'imaginer qu'un des disciples de ce Sauveur qu'il aimait, et qui disait "mon royaume n'est pas de ce monde", réunirait en un système toute l'idolâtrie, la superstition et l'immoralité de la Babylone de Belshazzar, l'introduirait dans le sein de l'Église, et par ce moyen s'établirait sur le trône des Césars, et là, en qualité de prêtre de la reine du ciel et de dieu sur la terre, gouvernerait pendant 1 200 ans les nations avec un sceptre de fer? Les prévisions humaines n'auraient jamais pu aller si loin; mais l'exilé de Patmos a pu le faire. Sa plume doit donc avoir été guidée par celui "qui voit la fin depuis le commencement et qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient". Et si la sagesse de Dieu éclate maintenant d'une manière si resplendissante dans cette expression divine: "la Grande Babylone" où a été condensée une telle richesse de signification, cela ne devrait-il pas nous amener à respecter d'autant plus et à adorer la même sagesse qui est en réalité imprimée à chaque page de la Parole inspirée? Cela ne devrait-il pas nous conduire à dire comme le Psalmiste: "C'est pourquoi, j'estime que tous tes commandements concernant toutes choses sont justes?" Les commandements de Dieu peuvent parfois sembler durs à notre nature corrompue et perverse! Ils peuvent exiger de nous des sacrifices pénibles, nous dire de renoncer à ce qui plaît à la chair et au sang. Mais que nous connaissions ou non la raison de ces commandements, si nous savons seulement qu'ils viennent du "seul Dieu sage, notre Sauveur", nous pouvons

215

être certains "qu'il y a un grand salaire dans leur observation"; nous pouvons aller aveuglément partout où la parole de Dieu veut nous conduire, et demeurer dans cette ferme conviction qu'en agissant ainsi, nous marchons dans le véritable sentier de la paix et de la sûreté. La sagesse humaine à son plus haut degré n'est qu'un guide impuissant; la politique humaine est un météore qui éblouit et égare; et ceux qui la suivent marchent dans les ténèbres et ne savent point où ils vont; mais celui qui marche avec droiture, qui marche d'après la règle de la Parole infaillible, reconnaîtra toujours qu'il marche sûrement, et quelque devoir qu'il ait à remplir, quelque danger qu'il ait à affronter, il verra "qu'il y a toujours une grande paix pour ceux qui aiment la loi de Dieu, et que rien ne peut leur nuire!

216

Appendice

217

Note A, p. 14 - La femme qui tient une coupe d'or

Pausanias (liv. I, *Attica*, ch. 33, p. 81) parle d'une déesse ayant l'attitude même de la femme de l'Apocalypse. – "De cette pierre (du marbre de Paros), dit-il, Phidias fit une statue de Némésis; et sur la tête de la déesse, on voit une couronne ornée de cerfs et des images de la victoire d'une grandeur ordinaire. Elle tient à la main gauche une branche de frêne et à la main droite une coupe sur laquelle sont représentés des Éthiopiens." Pausanias se déclare incapable de dire pourquoi les Éthiopiens sont sculptés sur cette coupe, mais si on lit, p. 70, 71, et 74, etc., on verra clairement ce que signifient ces Éthiopiens et ces cerfs. Nous voyons cependant, d'après des passages du même chapitre, que Némésis représentée d'ordinaire comme la déesse de la vengeance, doit cependant avoir été aussi connue sous un caractère tout différent.

Voici ce que dit Pausanias à propos de la statue: "Cette statue de la déesse n'a Pas d'ailes. Chez les Smyrniens, cependant, qui possèdent les très saintes statues de Némésis, je me suis aperçu plus tard que ces statues avaient des ailes. Car, comme cette déesse est surtout la déesse des amoureux, on peut supposer qu'ils ont donné des ailes à Némésis, aussi bien qu'à l'Amour, ou Cupidon." Le fait de donner des ailes à Némésis, la déesse des amoureux, parce que Cupidon lui-même en portait, montre que dans l'opinion de Pausanias, elle était la contrepartie de Cupidon, ou la déesse de l'amour, c'est-à-dire Vénus. C'est bien là la conclusion qu'il faut tirer des paroles de Pausanias: de plus nous la trouvons confirmée par

une déclaration expresse de Photius (*Lexique*, P. II, p. 482), à propos d'une statue de Némésis de Rhamnus: "Elle fut tout d'abord représentée sous la forme de Vénus, et portait aussi une branche de pommier." Bien qu'une déesse de l'amour et une déesse de la vengeance paraissent avoir des caractères bien différents, cependant n'est pas difficile de voir comment cette distinction a pu se faire. La déesse qui, dans les mystères, était révélée aux initiés de la manière la plus séduisante, était aussi impitoyable et inflexible dans ses vengeances envers ceux qui révélaient ses mystères car tous ceux qui étaient découverts étaient irrévocablement mis à mort (POTTER, *Antiquités*, vol. I, Eleusia, p. 354). Ainsi donc la déesse qui portait la coupe était en même temps Vénus, la déesse de la licence, et Némésis, la déesse sévère et impitoyable pour tous ceux qui se révoltaient contre son autorité. Quel type remarquable de la femme que vit Jean, et qu'il appela d'un côté "la mère des prostitutions" et de l'autre, "la femme qui s'enivre du sang des martyrs"!

218

¹ Le révérend R. JAMIESON, dans *Illustration de l'Écriture*, par PAXTON, vol. I, p. 198 et KITTO, *Commentaire illustré*, vol. IV, p. 110, adoptent la même opinion à propos de l'éten due de Mizraïm.

Note B, p. 15 - Chronologie Hébraïque

Le docteur Haies a essayé de substituer la chronologie des Septante comme plus complète, à celle des Hébreux. Mais cela impliquerait que l'Église Juive, comme corps, ne garda pas fidèlement le dépôt des Écritures qui lui fut confié, ce qui est opposé au témoignage du Seigneur sur ces Écritures (*Jean V, 39; X, 35*), où il n'y a pas la moindre allusion à cette prétendue infidélité (*Romains III, 2*). Nous pouvons trouver une raison qui ait pu amener les Septante d'Alexandrie à allonger la période de l'histoire ancienne du monde, nous n'en trouvons pas qui ait amené les Juifs de Palestine à l'abrégé. Les Égyptiens avaient dans leur histoire des ères longues et fabuleuses, et les Juifs qui demeuraient en Égypte peuvent avoir été tentés de faire remonter leur histoire sacrée aussi haut que possible, et l'addition des 100 années dans chaque cas, comme le font les Septante, à l'âge des patriarches, semble être une falsification volontaire; mais nous ne pouvons pas imaginer pourquoi les Juifs de Palestine auraient fait un changement sur ce point. On sait que la version des Septante contient d'innombrables erreurs et des interpolations. Bunsen repousse toute chronologie scripturaire, quelle qu'elle soit, hébraïque, samaritaine ou grecque; et il adopte les dynasties insoutenables de Manetho, comme si elles étaient suffisantes pour supplanter la Parole divine sur une question de fait historique. Mais si les Écritures ne sont pas historiquement vraies, nous ne pouvons avoir aucune assurance de leur véracité. Or, il est bon de remarquer ceci: Hérodote affirme qu'à une certaine époque, il n'y avait pas moins de douze rois contemporains en Égypte. Or, Manetho, comme le fait observer Wilkinson (vol. I, p. 148) ne fait aucune allusion à ce détail, et il prétend que toutes ses dynasties de rois de Thinus, Memphis, ou de Dispolis, et une longue suite d'autres, se sont succédé! La période pendant laquelle ont régné les dynasties de Manetho, constitue en elle-même une trop longue période pour être raisonnablement acceptée. Mais Bunsen affirme qu'il y a eu de longues suites de rois puissants dans la Haute et la Basse Égypte, pendant une période de deux à quatre mille ans (vol. I, p. 72), même avant le règne de Ménès. En arrivant à une pareille conclusion, il suppose que le nom de Mizraïm, nom scripturaire du pays d'Égypte, et dérivé évidemment du nom du fils de Ham et du petit-fils de Noé, n'est pas après tout, le nom d'une personne, mais le nom du royaume uni formé sous Ménès, parles "deux Misr", "la Haute et la Basse Égypte" (*ibid.* p 73), qui avaient auparavant existé comme royaumes séparés, le nom de Misrim, d'après lui, étant un mot pluriel. Cette dérivation du nom Mizraïm, ou Misrim, mot pluriel, laisse cette impression que Mizraïm, fils de Ham, doit être un personnage mystique. Mais il n'y a pas de raison sérieuse de penser que Mizraïm soit un pluriel, ni qu'il soit devenu le nom du pays de Ham. Ce qui est vrai, c'est que ce pays était tout simplement le pays du fils de Ham. Mizraïm comme on le trouve dans l'hébreu de la Genèse sans les points voyelles est Metzrîm et Metzrîm signifie "celui qui enferme ou arrête le mer" (ce mot vient de Im, le même que Yam, la mer, et Tzr, enfermer, avec le préfixe de formation, M).

Si les récits de l'histoire ancienne sur l'état primitif de l'Égypte sont exacts, le premier homme qui s'est établi dans ce pays doit avoir accompli l'acte impliqué dans ce nom. Diodore de Sicile nous dit que dans les temps primitifs, ce qui était l'Égypte au moment où il écrivait, était, disait-on, non une contrée, mais une mer universelle (DIOD., liv. III, p. 106). Plutarque aussi dit (*De Iside*, vol. II, p. 367) que l'Égypte était une mer. Hérodote nous fournit des preuves frappantes qui tendent au même but. Il excepte de cette affirmation la province de Thèbes; mais si l'on remarque que la province de Thèbes n'appartenait pas à Mizraïm, ou l'Égypte proprement dite (qui, dit l'auteur de l'article Mizraïm, dans l'*Encyclopédie Biblique*, p. 598, veut dire simplement la Basse Égypte)¹, on verra que le témoignage d'Hérodote s'accorde entièrement avec celui de Diodore de Sicile et de Plutarque. Il dit que sous le règne du premier roi, toute l'Égypte (excepté la province de Thèbes) était un vaste marais. On ne pouvait voir aucune partie du pays situé aujourd'hui au-delà du lac Maeris; la distance entre la mer et ce lac ne pouvait être franchie qu'en sept jours (HÉRODOTE, liv. II, ch. 4).

219

Ainsi tout Mizraïm ou la Basse Égypte était sous l'eau. Cet état du pays provenait des débordements du Nil, qui, pour adopter le langage de Wilkinson (vol. I, p. 89), "baignait autrefois le pied des montagnes sablonneuses de la chaîne Lybienne".

Or, avant que l'Égypte n'offrit aux humains un séjour convenable, avant qu'elle ne devint ce qu'elle a été plus tard, l'un des pays les plus fertiles, il était indispensable qu'on mît des limites aux débordements de la mer (car le Nil était primitivement appelé du nom même d'Océan, ou Mer, DIOD. liv. I, p. 8), et que pour ce dessein on ne contînt les eaux par de grandes chaussées. Si le fils de Ham amena alors une colonie dans la Basse Égypte et s'y établit, c'est sans doute lui qui fit ce travail. Quoi de plus naturel dès lors qu'un nom lui ait été donné pour rappeler cette grande entreprise? Et où trouver un nom aussi caractéristique que "celui qui arrête la mer" ou que le nom appliqué aujourd'hui à toute l'Égypte (WILKINSON, vol. I, p. 2), Musr ou Misr? Les noms tendent toujours à être abrégés dans la bouche du peuple, par conséquent le pays de Misr est évidemment "le pays de celui qui arrête la mer". Il s'ensuit qu'arrêter la mer, la retenir dans de certaines limites, c'était en faire comme une rivière, autant que cela était possible dans la Basse Égypte. Le sujet étant ainsi conçu à ce point de vue, quel sens admirable est renfermé dans le langage inspiré d'Ézéchiël (*Ézéchiël XXIX, 3*), où le prophète dénonce les jugements divins contre le roi d'Égypte représentant de "Metzraïm, celui qui arrêta la mer" à cause de son orgueil: "Voici, j'en veux à toi, Pharaon, roi d'Égypte, grand crocodile qui te couches au milieu de tes fleuves, et qui dis: Mon fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait!" Quand nous lisons ce qui est rapporté des actions de Ménès qui d'après Hérodote, Manetho et aussi Diodore, était le premier roi historique de l'Égypte, et que nous comparons ce qui est dit de lui avec la simple explication du sens du nom de Mizraïm, quelle lumière l'un ne jette-t-il pas sur l'autre! Voici comment Wilkinson (*Les Égyptiens*, vol. I, p. 89) décrit le grand travail qui donna du renom à Ménès qui, s'il faut en croire l'opinion générale, fut le premier souverain du pays: "Ayant détourné le cours du Nil qui autrefois baignait les montagnes sablonneuses de la chaîne Lybienne, il l'obligea à courir au centre de la vallée à peu près à une distance égale entre les deux lignes parallèles des montagnes qui la bordent à l'est et à l'ouest; et il bâtit la ville de Memphis dans le lit de

l'ancien canal. Ce changement fut effectué par la construction d'une digue à environ cent stades au-dessus de l'emplacement de la cité projetée dont les remparts élevés et les quais solides rejetaient l'eau à l'est, et confinaient la rivière dans son nouveau lit. La digue fut soigneusement entretenue par les successeurs de Menés et même lors de l'invasion des Perses, on y maintenait toujours une garde pour veiller sur les réparations nécessaires et observer l'état des digues."

Quand nous lisons que Menés, le premier des rois Égyptiens reconnus par l'histoire, accomplit cette entreprise indiquée par le nom de Mizraïm, qui peut résister à cette conclusion que Menés et Mizraïm sont deux noms différents de la même personne? Et s'il en est ainsi, que devient la vision de Bunsen, "des puissantes dynasties de souverains pendant une période de deux ou quatre mille ans" avant le règne de Menés, par lesquelles toute la chronologie scripturaire de Noé et de ses enfants était anéantie, quand il devient évident que Menés doit certainement avoir été Mizraïm, le petit-fils de Noé lui-même? Ainsi l'Écriture contient dans son propre sein les moyens de se venger; ainsi ses déclarations les plus minutieuses, même lorsqu'il ne s'agit que de simples faits, si on les comprend bien, jettent une lumière étonnante sur les parties les plus obscures de l'histoire du monde!

220

¹ Quand on lit cet auteur, il faut se rappeler ce que Philo-Byblius, qui l'a traduit affirme à la fin de son *Histoire de la Phénicie*, savoir, que l'histoire et la mythologie sont mêlés dans cet ouvrage.

Note C, p. 21 - Shing-Moo et Ma-Tsoopo

Si nous comparons le nom de Shing-Moo, la sainte Mère des Chinois, à un autre nom de cette déesse dans une autre province de Chine, nous pourrions conclure que Shing-Moo est précisément un synonyme de l'un des noms bien connus de la déesse-mère de Babylone. Gillespie (*Pays de Sinim*, p. 64) déclare que la déesse-mère des Chinois, ou la reine des cieux, dans la province de Fuh-Kien, est adorée par les marins sous le nom de Ma-Tsoopo. Or, Ama-Tzupah veut dire la mère qui contemple, et il y a de fortes raisons de croire que Shing-Moo veut dire la même chose; en effet, Mû est l'une des formes sous lesquelles Mut ou Maut, la Grande Mère, apparaissait en Égypte (BUNSEN, *Vocabulaire*, vol. I, p. 471) et Shugh, en chaldéen, veut dire regarder ou contempler. L'Égyptien Mû ou Maut était symbolisé par le vautour, ou par un oeil entouré d'ailes de vautour (WILKINSON, vol. V, p. 203). Le sens symbolique du vautour peut être fourni par une expression scripturaire: "Il y a un chemin que nul oiseau de proie ne connaît, et que l'oeil du vautour n'a point vu." (*Job XXVIII*, 7). Le vautour était renommé pour son oeil perçant, et de là, l'oeil entouré d'ailes de vautour montrait que pour une raison ou pour une autre, la grande mère des dieux, en Égypte, avait été appelée "celle qui voit". Mais l'idée contenue dans le symbole Égyptien avait été évidemment empruntée à la Chaldée; car Rhéa, un des noms les plus connus de la mère Babylonienne des dieux, est exactement la forme chaldéenne de l'hébreu Rhaah, qui veut dire à la fois une femme qui contemple et un vautour. L'hébreu Rhaah lui-même peut aussi se prononcer Rheah, suivant une variation de dialecte, de là le nom de la grande déesse-mère d'Assyrie était quelquefois Rhéa, et quelquefois Rheia. En Grèce, la même idée était attachée à Athéné ou Minerve qui était appelée parfois "la mère des enfants du Soleil" (note 6, p. 36). Un de ses titres était Ophthalmitis (SMITH, *Dict. class.*, Athena, p. 102). On la désignait par là comme la déesse de l'oeil. C'était évidemment pour indiquer le même fait, que, comme l'Égyptienne Maut portait un vautour sur la tête, ainsi la Minerve d'Athènes était représentée comme portant un casque avec deux yeux, ou des trous pour les yeux dans le front du casque (VAUX, *Antiquités*, p. 186).

Maintenant que nous avons dépeint, dans tous les pays, la mère qui contemple, nous demandera-t-on: d'où vient qu'on a donné un nom pareil à la mère des dieux? Un fragment de Sanchoniathon, sur la mythologie Phénicienne, nous fournit une réponse satisfaisante. Il nous dit que Rhéa conçut de Kronos, son propre frère, qui cependant était connu comme le père des dieux: elle mit au monde un fils qui fut appelé Muth, c'est-à-dire, comme Philo-Byblius interprète justement ce nom, Mort. Comme Sanchoniathon distingue expressément le père des dieux d'avec Hypsistos, le Très-Haut, nous nous rappelons naturellement ce qu'Hésiode dit à propos de Kronos, le père des dieux qui, pour une certaine action coupable, fut appelé Titan, et précipité au fond de l'enfer (*Theogonia*, l. 207, p. 18).

Le Kronos auquel Hésiode fait allusion est évidemment au fond un Kronos différent du père humain des dieux ou Nemrod, dont l'histoire occupe dans cet ouvrage une si grande place. Il est évident qu'il n'est autre que Satan lui-même, le nom de Titan ou Teitan, n'était autre chose (p. 409) que la forme chaldéenne de Sheitan, nom ordinaire du grand adversaire chez les Arabes, dans le pays même où les mystères chaldéens furent primitivement élaborés, – cet adversaire qui fut plus tard le vrai père de tous les dieux païens, – et qui (pour lui approprier aussi le titre de Kronos, le cornu) fut symbolisé par le Kerastes ou serpent à cornes. Tous les frères de ce père des dieux impliqués dans sa rébellion contre son propre père, le Dieu du ciel, étaient également flétris du nom de Titans; mais comme chef de la rébellion, il était naturellement Titan par prééminence. Dans cette rébellion de Titan, la déesse de la terre fut compromise, et de là (en écartant la figure sous laquelle Hésiode a déguisé le fait) cette impossibilité que le Dieu du ciel eut des enfants sur la terre (allusion à la chute). Or, si nous tenons pour avéré que c'est là le père des dieux, dont Rhéa (ordinairement appelée la mère des dieux, et identifiée à Gé ou la déesse de la terre) eut l'enfant appelé Muth ou la Mort, qui

221

pourrait être cette mère des dieux, sinon notre mère Ève? Et le nom de Rhéa, celle qui contemple, qui lui était donné, était très significatif. C'était comme "contemplatrice" que la mère de l'humanité conçut par le moyen de Satan et fut la cause de cette mort, dont la race humaine a toujours gémi.

Ce fut par ses yeux que la première relation s'établit entre elle et le grand adversaire sous la forme d'un serpent dont le nom Nahash ou Nachash, comme on le trouve dans l'hébreu de l'Ancien Testament, signifie aussi regarder attentivement ou contempler (*Genèse III*, 6): "Et quand la femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, elle prit du fruit et en mangea, elle en donna aussi à son mari qui était auprès d'elle, et il en mangea." Nous avons donc ici la généalogie du péché et de la mort: "La convoitise quand elle a conçu, enfante le péché, et le péché étant consommé, produit la mort." (*Jacques I*, 15). Quoique Muth ou la Mort fût l'enfant de Rhéa, cette progéniture fut regardée non comme la mort abstraite, mais comme le dieu de la Mort; aussi, dit Philo-Byblius, Mûth signifiait non seulement la Mort, mais aussi Pluton (SANCHONIATON, p. 24). Dans la Mythologie romaine, Pluton était honoré à l'égal de Jupiter (OVIDE, *Fastes*, liv. VII, 518); et en Égypte nous en avons la preuve, Osiris, la semence de la femme, était le seigneur du ciel et le roi de l'enfer ou Pluton (WILKINSON, vol. IV, p. 63, BUNSEN, vol. I, p. 431-432) et l'on peut conclure de bien des détails (le lecteur en a déjà vu des preuves suffisantes) qu'il n'était autre que le Diable lui-même, qui, dit-on, s'était incarné; c'est lui qui, par la première transgression et ses relations avec la femme, avait introduit dans le monde le péché et la mort, et qui, néanmoins, avait procuré à l'humanité des bienfaits innombrables. Comme le nom de Pluton a le même sens que celui de Saturne (le caché), ainsi, quels que fussent les autres caractères de ce nom, c'est à Satan, le seigneur caché de l'enfer, que tout fut plus tard attribué; car si l'on examine soigneusement les différents mythes de Saturne, on voit qu'il était en même temps le Diable, qui se déguisa en serpent, Adam, qui se cacha sous les arbres du jardin, Noé, qui pendant toute une année se cacha dans

l'arche, et Nemrod, caché dans les secrets des mystères Babyloniens. C'était pour glorifier Nemrod que se forma tout le système chaldéen d'iniquité, connu comme Nin, le fils, et sa femme comme Rhéa qu'on appelait Ammas, la mère. Rhéa, appliqué à Sémiramis, avait un sens autre qu'appliqué à la déesse antique, la mère des dieux et des hommes. Mais pour faire ressortir toute la majesté de son caractère, il était nécessaire qu'elle lui fût identifiée; aussi, bien que son fils fût né pour détruire la mort, elle était souvent représentée avec les symboles de celle qui avait apporté la mort dans le monde. Il en était ainsi partout où se répandit le système Babylorien.

222

Note D, p. 51 - Ala Mahozim

Le nom de Ala Mahozim ne se trouve jamais à ma connaissance, dans aucun auteur profane de l'antiquité et dans l'Écriture elle-même, il ne se trouve que dans une prophétie. Si l'on considère que le but de la prophétie est toujours d'envelopper l'événement d'une certaine obscurité, tout en donnant assez de lumière pour la direction pratique des fidèles, il ne faut pas s'étonner qu'un terme inusité soit employé pour désigner la divinité en question. Mais bien que ce nom précis ne se rencontre pas, nous avons un synonyme qu'on peut assigner à Nemrod. Dans Sanchoniaton (p. 24-25), il est dit qu'Astarté, "voyageant dans le monde habitable, trouva une étoile qui tombait dans les airs; elle la ramassa et la consacra dans l'Île sainte de Tyr". Or, qu'est-ce que cette histoire de la chute d'une étoile, sinon une autre version de la chute de Mulciber (p. 350) ou de Nemrod tombant de sa propre élévation? Car, ainsi que nous l'avons vu déjà, Macrobe montre (*Saturn.*, liv. I, ch. 21, p. 70) que l'histoire d'Adonis le regretté (sujet favori des Phéniciens), venait à l'origine de l'Assyrie. Il y avait, dans l'Île sainte de Tyr, un grand dieu appelé Melkart, (KITTO, *Comment, illust.*, vol. II, p. 300). Mais ce nom apporté de Tyr à Carthage, et de là à Malte (colonie de Carthage), où on le trouve aujourd'hui sur un monument, jette une vive lumière sur ce sujet. Le nom de Melkart, croient quelques-uns, vient de Melech-Kart, roi de la terre (WILKINSON, vol. V, p. 18), mais la manière dont ce nom est gravé à Malte, montre que c'était réellement Melech-Kart, roi de la cité fortifiée (WILKINSON, *errata*, début du vol. V). Kir, le même que le Gallois Caer, qui se trouve dans Caernarvon, signifie "la muraille qui entoure" ou "une cité complètement entourée de murs"; et Kart était la forme féminine du même mot, comme on peut le voir dans les différentes formes du nom de Carthage qui est quelquefois Carchedon, quelquefois Carthada ou Carthago. Dans le livre des Proverbes, nous voyons une légère variété de la forme féminine de Kart, qui semble évidemment usitée dans le sens de boulevard ou fortification. Ainsi nous lisons: "la fortune est pour le riche une ville forte (Karit)" (*Proverbes X*, 15), c'est-à-dire son rempart ou sa défense. Melk-Kart donc, roi de la cité fortifiée, entraîne la même idée que Ala Mahozim.

Dans les "Inscriptions de Gruter", citées par Bryant, nous voyons aussi un titre donné à Mars, le dieu romain de la guerre, qui coïncide exactement pour le sens avec celui de Melkart. Nous avons vu ailleurs des raisons abondantes pour conclure que l'original de Mars était Nemrod (note 2, p. 70). Le titre auquel je fais allusion confirme cette conclusion et se trouve dans l'inscription romaine suivante (BRYANT, vol. II, p. 454), découverte en Espagne, sur un ancien temple:

Malacae Hispaniae

MARTI CIRADINO

Templum communi voto

Erectum

Ce titre montre que le temple était dédié à Mars Kir-Aden, le seigneur de Kir ou de la cité fortifiée. Le C romain comme on sait, est dur comme K, et Adon, le Seigneur, est aussi Aden. Or, avec cette clef pour nous guider, nous pouvons tout de suite débrouiller ce qui a jusqu'ici embarrassé si fort les mythologues à propos du nom de Mars Quirinus qui, pensait-on, était distinct de Mars Gradivus. Le K dans Kir est ce qu'on appelle en Hébreu ou en Chaldéen Koph, lettre différente du Kaph, et se prononce fréquemment comme Q. Quirinus, donc, veut dire "qui appartient à la cité fortifiée", et se rapporte à la sécurité qui était donnée aux cités par des enceintes de murs. Gradivus, d'un autre côté, vient de Grah, bataille, et divus, dieu, forme différente de Deus, qui, on l'a déjà montré, est une expression chaldéenne: il signifie donc "le dieu de la bataille". Ces deux titres correspondent exactement aux deux caractères de Nemrod, qui était le grand constructeur de cités et le grand guerrier, et ces deux caractères distinctifs étaient mis en évidence par les deux noms que nous avons indiqués: c'est ce qui nous est clairement prouvé par Fuss (*Antiquités*, ch. 4, p. 348). "Les Romains, dit-il, adoraient deux idoles de ce genre (c'est-à-dire des dieux sous le nom de Mars), l'une qu'ils appelaient Quirinus, le gardien de la ville et son protecteur, l'autre Gradivus, avide de guerres et de massacres, et dont le temple était hors de l'enceinte de la ville."

223

Note E, p. 66 - Signification du nom du Centaure

L'explication classique du nom de Centaure est peu satisfaisante; car bien qu'on puisse le faire venir de mots qui signifient les tueurs de taureau (et ce dérivé lui-même est défectueux), un pareil sens ne jette aucune lumière sur l'histoire du Centaure. Prenez-le comme un mot chaldéen, et vous verrez aussitôt que toute l'histoire du Centaure primitif s'accorde avec celle de Nemrod, auquel nous l'avons déjà identifié. Kentaurus vient évidemment de Kehn, prêtre, et Tbr, tourner. Kehn-Tor est donc le prêtre de celui qui tourne, c'est-à-dire du soleil qui semble faire une révolution journalière autour de la terre. Le nom du prêtre s'écrit Khn, et la voyelle s'y ajoute suivant les différents dialectes de ceux qui le prononcent, de manière à faire soit Kohn, soit Kahn, soit encore Kehn. Tbr, celui qui tourne, appliqué au soleil, est évidemment une autre forme du grec Zen ou Zan, appliqué à Jupiter, identifié au soleil, qui signifie celui qui entoure. Le mot même d'où est sorti le mot anglais soleil, Sun, qui, en Anglo-Saxon était Sunna (MALLET, *Glossaire*, p. 565, Londres, 1847) et dont nous trouvons des traces bien distinctes en Égypte, dans l'expression snnu (BUNSEN, *Vocab.*, vol. I, p. 546), en tant qu'appliqué à l'orbite du soleil. L'hébreu Zou ou Zawon, entourer, d'où viennent ces mots, devient en chaldéen Don ou Dawon et c'est ainsi que nous pénétrons dans le sens du nom donné par les Béotiens au puissant chasseur Orion. Ce nom était Kan-daon comme on le voit dans Bryant (vol. IV, p. 154). Scholiaste, dans Lycophron: "Orion, que les Béotiens appelaient aussi Kandaon." – Kandaon, donc, et Kehn-Tbr, étalant précisément deux noms différents de la même fonction, l'un signifiant prêtre de celui qui entoure, et l'autre prêtre de celui qui tourne, titres qui équivalaient évidemment à celui de Bolkahn, ou prêtre de Bal, ou du soleil qui était, il n'y a aucun doute, le titre distinctif de Nemrod.

Comme le titre de Centaure s'accorde ainsi exactement avec la position bien connue de Nemrod, ainsi l'histoire du père des Centaures s'accorde aussi avec elle. Nous avons déjà vu que tout en faisant de Ixion le père de cette race mythique, les Grecs admettaient cependant que les Centaures occupaient une place beaucoup plus haute, et par conséquent que Ixion, qui paraît avoir été un nom grec, avait pris la place d'un nom plus ancien, suivant cette tendance remarquée particulièrement par Salvarté et qui a souvent conduit l'humanité à appliquer à des personnes connues dans un temps et dans une époque, des mythes empruntés à un autre pays et à une époque plus ancienne (*Des Sciences occultes*, Appendice, p. 483). Supposons que ce soit ici le cas et écartons seulement le nom de Ixion; on verra que tout ce qui est dit du père des Centaures ou des archers à cheval, s'applique exactement à Nemrod, tel qu'il nous est dépeint dans les divers mythes qui

se rapportent au premier père de ces Centaures. Tout d'abord, le Centaure est représenté comme avant été enlevé au ciel (DYMOCK, *sub voce* Ixion) c'est-à-dire, il fut hautement exalté par une faveur spéciale du ciel; puis, dans cette exaltation, il devint, dit-on, amoureux de Nephelê qui passait, sous le nom de Junon, pour la reine du ciel. Ici l'histoire est évidemment confuse: c'est pour mystifier le vulgaire, et l'ordre des événements est changé, ce qui peut s'expliquer aisément. Comme Nephelê en grec veut dire nuage, ainsi le rejeton des Centaures, dit-on, fut produit par un nuage. Mais Nephelê dans le langage du pays où la fable fut

premièrement composée, signifie une femme tombée, et c'est de cette femme tombée que les centaures, dit-on, sont issus. Or, Nemrod ou Ninus devint amoureux de Sémiramis lorsqu'elle était déjà mariée, et la prit pour sa propre femme, par là, elle fut deux fois tombée, tombée comme femme et tombée de la foi primitive dans laquelle elle avait été élevée; et on sait bien que cette femme tombée fut sous le nom de Junon, ou Colombe, adorée après sa mort par les Babyloniens. Centaure, à cause de sa présomption et de son orgueil, fut écrasé par la foudre envoyée par le Dieu suprême et précipité en enfer (DYMOCK, *sub voce* Ixion).

C'est là une autre version de l'histoire de Phaéon, Esculape et Orphée, qui tous furent tués de la même manière et pour la même raison. Dans le monde infernal, le père des centaures est attaché par des serpents à une roue qui tourne sans cesse et qui rend ainsi son châtement éternel (DYMOCK, *sub voce*). Il y a évidemment dans les serpents une allusion à l'un de ces deux emblèmes du culte du feu de Nemrod. S'il a introduit le culte du serpent, comme j'ai cherché à le montrer (p. 346), il y avait une justice poétique à faire du serpent un instrument de sa punition. Dès lors la roue qui tourne désigne très clairement le nom même du Centaure et dénote le prêtre du soleil qui tourne. Il y avait une allusion bien distincte au culte du soleil, celui

224

qui tourne dans le cercle, qui chez les païens était l'emblème du dieu soleil et de la roue étincelante par laquelle il était si souvent représenté (WILSON, *La religion des Parsis*, p. 31) et aussi dans les danses circulaires des Bacchantes. De là la phrase: "Bassaridum rotator Evan", l'Évan tournant des Bacchantes (STATIUS, *Sylv.*, liv. II, sect 7, v. 17, p. 188).

De là aussi les danses circulaires des Druides, indiquées dans la citation suivante d'une chanson druidique: "Le bord de la mer était couvert d'une foule innombrable; les chœurs vêtus de blanc exécutaient avec une gracieuse folie leur danse circulaire." (DAVIES, *Les Druides*, p. 172). Cette danse circulaire des païens idolâtres se rapportait au circuit du soleil; nous en avons la preuve dans une déclaration formelle de Lucien (*Traité sur la danse*). Parlant de la danse circulaire des anciennes nations de l'Orient, il dit, faisant une allusion expresse au dieu-soleil: "elle consistait en une danse qui imitait ce dieu". (LUCIEN, vol. II, p. 278). Nous voyons donc ici une raison bien caractéristique de la danse circulaire des Bacchantes et de la roue toujours tournante du grand Centaure des régions infernales.

225

1 On dit quelquefois qu'il ne dévorait que ses enfants mâles, mais selon Smith (*Diction. class.*, *sub voce* Hera), il dévorait pareillement les enfants femelles.

2 HÉSIODE, *Théogonie*, l. 485, p. 38-41.

3 Hata, péché, se trouve aussi en chaldéen. Bat. (STOCKII CLAVIS, p. 1329). TUI vient de Ntl, supporter. Si le lecteur considère Horus avec ses bandages (BRYANT, vol. III, fig. 22), Diane avec ses bandages autour des jambes, le taureau symbolique des Perses lié de la même manière (BRYANT, vol. I, fig. 5, p. 367), et même la bûche informe des Tahitiens, regardée comme un dieu et entourée de cordes (WILKINSON, p. 31) Il n e pourra, je crois, s'empêcher de conclure qu'il y avait dans cette coutume quelque chose d'important.

Note F, p. 110 - Olenos, celui qui porte le péché.

Dans diverses parties de cet ouvrage, nous avons prouvé que Saturne, le père des dieux et des hommes, était sous un certain aspect notre premier parent. Or, on nous dit que Saturne dévorait ses enfants¹. Dans l'histoire ésotérique, parmi ceux qui ne connaissaient pas le fait dont il est question, on le comprenait sous la forme où on le raconte d'ordinaire, c'est-à-dire qu'il dévorait tous ses enfants dès leur naissance. Mais ce qui était réellement caché sous cette histoire de Saturne dévorant ses enfants, c'est exactement le fait scripturaire de la chute, savoir, qu'il détruisait ses enfants, non pas en les mangeant, mais en mangeant le fruit défendu. Les choses en étant là, le récit païen dit que la destruction des enfants du père des dieux fut arrêtée par le moyen de sa femme Rhéa. Rhéa, comme nous l'avons déjà vu, avait dans la destruction des enfants de Saturne une aussi grande part que Saturne lui-même; mais dans le progrès de l'apostasie et de l'idolâtrie, Rhéa ou Ève obtint de la gloire aux dépens de Saturne. Saturne ou Adam était représenté comme une divinité morose; Rhéa ou Ève comme une divinité extraordinairement aimable; et dans sa douceur elle offrait à son mari une pierre entourée de bandelettes; il la dévorait avec avidité et les enfants de ce cannibale étaient sauvés². La pierre liée de bandelettes se dit en langage sacré: Ebn-Hatâl; mais Ebn-Hatâl³, veut dire aussi: le fils qui porte le péché. Cela ne signifie pas nécessairement qu'Ève ou la mère de l'humanité mit au monde elle-même la postérité promise (quoiqu'il y eût plusieurs mythes, qui tendent aussi à ce but) mais qu'ayant reçu elle-même la bonne nouvelle et l'ayant embrassée, elle la présenta à son mari qui la reçut d'elle par la foi, et que cette foi établit le fondement de son propre salut et celui de sa postérité. Le fait de Saturne dévorant une pierre enroulée est exactement l'expression symbolique de l'avidité avec laquelle Adam reçut par la foi la bonne nouvelle de la semence de la femme: car l'acte de foi, dans l'Ancien et le Nouveau Testament est symbolisé par l'action de manger. Voici ce que dit Jérémie: "J'ai recueilli tes paroles et je les ai dévoré; et tes paroles ont fait la joie et l'allégresse de mon coeur" (*Jérémie XV*, 16). C'est ce que montre aussi notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsque disant aux Juifs qu'il est indispensable de manger sa chair et de se nourrir de lui, il leur dit en même temps: "C'est l'Esprit qui vérifie, la chair ne sert de rien; les paroles que je vous dis sont esprit et vie." (*Jean VI*, 63). Que Adam ait reçu avidement la bonne nouvelle de la semence promise et l'ait enfermée comme un trésor dans son coeur, comme si elle était la vie de son âme, c'est ce qui ressort évidemment du nom qu'il donne à sa femme dès qu'il l'a entendue: "Et Adam appela sa femme du nom d'Ève, parce qu'elle était la mère des vivants." (*Genèse III*, 20). (Voir Dr. Candlish, *La Genèse*, p. 108.)

L'histoire de la pierre enroulée ne finit pas au moment où elle est avalée et où cesse la mort des enfants de Saturne. Cette pierre fut, dit-on, conservée près du temple de Delphes, où l'on prenait soin de la frotter chaque jour avec de l'huile, et de la couvrir de laine (MAURICE, *Antiquités Hindoues*, vol. II, p. 348). Si cette pierre symbolise le fils qui porte le péché, elle symbolisait aussi naturellement l'Agneau de Dieu immolé depuis la fondation du monde, dont nos premiers parents étaient revêtus d'une manière symbolique, alors que Dieu les revêtit de peaux d'animaux. Ainsi donc, quoique représenté à l'oeil par une pierre, il doit avoir le vêtement de laine qui lui convient. Lorsqu'il était représenté comme une branche, la branche de Dieu, cette branche était aussi entourée de laine (POTTER, vol. I, *Religion de la Grèce*, ch. V, p. 208). L'onction quotidienne d'huile est très significative. Si la pierre représentait le Fils qui porte le péché, que pouvait signifier l'onction quotidienne de ce Fils qui porte le péché? N'est-il pas évident qu'elle le désignait comme l'oint du Seigneur, le Messie que les idolâtres adoraient en opposition au vrai Messie qui n'avait pas encore été révélé? L'un des

226

4 De Tli, Tleh ou Tloh, infans, puer (CLAVIS STOCKII, *Chald.*, p. 1342), et Hiâ ou Haya, vivre, rendre la vie (GESENIUS, p. 310). De Hia, vivre, avec le digamma préfixe, vient le Grec Bios, vie. Hia,

devenant un mot créé, était aussi prononcé Haya, nous en trouvons la preuve dans Hiim, la vie, prononcé Hayyim, qui en grec devient ἀΐμιον, le sang. Le principe monarque d'après lequel "le sang, c'est la vie" n'était donc pas connu seulement des Juifs. Or, Haya, vivre ou rendre la vie avec le digamma préfixe,

devint B'haya; ainsi en Égypte, nous trouvons que Bai veut dire l'âme ou l'esprit (BUNSEN, vol. I, p. 375) qui est le principe vivant B'hai-tulos donc, c'est l'enfant qui rend la vie. P'haya-n est le même dieu.

noms donnés à cette pierre ointe et enroulée confirme fortement cette conclusion. Ce nom est Baitulos. Nous le trouvons dans Priscien, (liv. V vol. I, p. 180, note et liv. VI, vol. I, p. 294), qui parlant de cette pierre que Saturne, dit-on, dévora au lieu de Jupiter, ajoute "quem Graeci Baitulon vocant", que les Grecs appellent Baitulos. Or, B'hai-tuloh veut dire l'enfant qui rend la vie⁴. Le père des dieux et des hommes avait détruit ses enfants en les mangeant, mais en avalant cette pierre enroulée il leur rendit la vie, paraît-il (HÉSIODE, *Théogonie*, 1. 495, p. 41). De là le nom de Baitulos, et le sens de ce nom s'accorde exactement avec ce qui nous est dit dans Sanchoniathon (liv. 1, ch. 6, p. 22) sur les Baithulia faites par le dieu Phénicien Ouranos: "Ce fut le dieu Phénicien Ouranos qui inventa les Baithulia: il fit des pierres qui se remuaient comme si elles avaient la vie." Si la pierre Baithulos représentait l'enfant qui rend la vie, il était naturel que cette pierre fût faite de telle sorte qu'elle parût avoir la vie en elle-même.

Or il y a une grande analogie entre cette pierre enroulée qui représentait le fils porteur du péché et cet Olenos mentionné par Ovide, qui prit sur lui une faute qui n'était pas la sienne et fut ensuite changé en pierre. Nous avons déjà vu qu'Olenos, lorsqu'il fut changé en pierre, fut placé en Phrygie sur la sainte montagne d'Ida. Nous avons des raisons de croire que la pierre qui, dit-on, fut si utile aux enfants de Saturne et fut élevée près du temple de Delphes, était précisément une représentation de ce même Olenos. Nous lisons qu'Olen fut le premier prophète de Delphes qui fonda le premier temple de cette ville (PAUSANIAS, liv. X, *Phocica*, ch. 5, p. 321). Comme les prophètes et les prêtres portaient d'ordinaire le nom du dieu qu'ils représentaient (Hesychius dit expressément que le prêtre qui représentait le grand Dieu sous le nom de la branche, était lui-même appelé dans les mystères du nom de Bacchus, p. 179), cela indique un des noms les plus anciens du dieu de Delphes. Si donc, il y avait sur le mont Ida une pierre sacrée appelée la pierre d'Olenos, s'il y avait une pierre sacrée dans l'enceinte du temple de Delphes, fondé par Olenos, peut-on douter que la pierre sacrée de Delphes représentât la même que celle du mont Ida? La pierre enroulée de Delphes était appelée expressément un dieu par Priscien dans le passage déjà cité.

Ce dieu donc qui en symbole avait reçu l'onction divine avait la vie aux enfants de Saturne père des dieux hommes, identifié à l'Olenos du mont Ida, était regardé, on le sait, comme occupant la place même du Messie, le grand porteur du péché, qui vint prendre les péchés des hommes, prit leur place et souffrit pour eux: Olenos, en effet, comme nous l'avons vu, prit volontairement sur lui une faute dont il était personnellement innocent.

En considérant ainsi combien les symboles mystiques du paganisme cachaient de foi patriarcale, nous trouvons encore une circonstance remarquable concernant la pierre enroulée; elle montre combien le mystère d'iniquité de Rome s'est efforcé d'introduire la pierre du paganisme dans ce qu'on appelle le symbolisme chrétien. Le Baitulos ou la pierre enroulée était **FBD@((L8@ç 842@ç**, (BRYANT, vol. II, p. 20, note) une pierre ronde ou ovale. Cette pierre ovale nous apparaît souvent entourée et recouverte tantôt de plusieurs, tantôt de deux ou trois bandelettes. Dans Bryant (vol. III, p. 246) la déesse Cybèle est représentée comme Spes Divina, ou l'espoir divin; nous voyons le fondement de cet espoir divin proposé au monde sous l'image de la pierre enroulée dans sa main droite de différentes bandelettes. Dans David (*Antiquités Étrusques*, vol. IV, fig. 27) nous voyons une déesse représentée avec la boîte de Pandore, source de tous les maux, dans sa main étendue, avec un globe enroulé qui y est suspendu; ici ce globe n'a que deux bandelettes, l'une croisant l'autre. Et qu'est-ce que ce globe à bandelettes du paganisme sinon la contrepartie du globe entouré d'un bandeau et surmonté du Tau mystique ou de la croix, qui est appelé l'emblème du pouvoir, et qu'on représente souvent

227

Fig. 60
Dans l'Iconographie
de Dioron.

comme dans la **figure 60**, dans les mains des images profanes de Dieu le père? Le lecteur n'a pas besoin qu'on lui dise maintenant que la croix est le signe choisi et la marque de ce même Dieu que représentait la pierre bandée, et de ce dieu dont on dit à sa naissance: "Le Seigneur de toute la terre est né." (WILKINSON, vol. IV, p. 130). Comme le dieu symbolisé par la pierre bandée non seulement rendait la vie aux enfants de Saturne, mais rendait à Saturne lui-même la domination universelle qu'il avait perdue par la transgression, il ne faut pas s'étonner si on nous dit que quelques-unes de ces pierres étaient consacrées à Jupiter, d'autres au soleil, et qu'elles étaient regardées d'une manière plus particulière encore comme consacrées à Saturne, le père des dieux, (MAURICE, vol. II, p. 348); il ne faut pas s'étonner non plus par conséquent, que Rome ait mis la pierre ronde dans la main de la statue, portant le nom de Dieu ainsi profané, et qu'avec cette origine le globe à bandelettes surmonté de la marque de Tammuz, soit devenu le symbole de la domination dans tous les états de l'Europe papale!

228

Note G, p. 115 - Identité de Rhéa ou Cybèle et de Vénus

Dans la doctrine ésotérique de la Grèce et de Rome, les caractères de Cybèle mère des dieux, et de Vénus, déesse de l'amour, sont généralement très distincts, de telle manière que quelques personnes trouveront peut-être fort difficile d'identifier ces deux divinités. Mais cette difficulté disparaîtra si l'on considère le principe fondamental des mystères, c'est-à-dire qu'au fond, ils reconnaissaient seulement Adad, le Dieu unique Adad étant Triun, cela donna lieu, au moment où le mystère babylonien d'iniquité se forma, à trois formes différentes de la divinité: le père, la mère et le fils; mais toutes les divinités multiformes dont abondait le monde païen, malgré leurs diversités se résolvaient au fond en autant de manifestations de l'une ou l'autre de ces personnes divines ou plutôt en deux, car la première personne était généralement reléguée à l'arrière-plan. Nous avons des preuves certaines qu'il en était ainsi. Apulée nous dit (vol. I, p. 995-996), "que lorsqu'il fut initié, la déesse Isis se révéla à lui, comme la première des créatures célestes et la manifestation uniforme des dieux et des déesses: c'était la seule divinité que toute la terre adorât sous une forme multiple dans des rites variés, et sous des noms différents", puis il passe en revue plusieurs de ces noms; "elle s'appelait elle-même, dit-il, Pessinuntica, la mère des dieux, (c'est-à-dire Cybèle), et Vénus de Paphos" (*ibid.* p. 997). Or, comme tel était le cas dans les derniers âges des Mystères, il doit en avoir été de même au commencement, car ils se répandirent partout, et ils doivent nécessairement s'être ainsi répandus avec la doctrine de l'unité de la Divinité. Ce fait devait naturellement produire une grande absurdité et une grande inconséquence dans le cas dont nous parlons. Wilkinson et Bunsen, pour échapper aux inconséquences qu'ils rencontrent dans le système Égyptien, ont cru devoir recourir à une explication qui au fond est la même que la mienne. Ainsi Wilkinson nous dit: "J'ai montré que Amunre et d'autres dieux prirent la forme de différentes divinités qui tout en présentant à première vue quelque difficulté, peuvent aisément s'expliquer, quand nous considérons que chacune de celle dont on adoptait les figures ou les emblèmes n'était qu'une émanation ou un attribut déifié du même Grand Être auquel on attribuait différents caractères, suivant les diverses fonctions qu'il était censé

remplir." (WILKINSON, vol. IV, p. 245). La déclaration suivante de Bunsen tend au même but: "Avec ces prémisses nous croyons pouvoir conclure que les deux séries de dieux étaient à l'origine identiques, et que dans le grand couple des dieux, tous ces attributs étaient concentrés; c'est de leur développement que sortit dans des personnifications diverses, ce système mythologique que nous avons déjà considéré." (BUNSEN, vol. I, p. 418).

Tout ceci nous expliquera l'identité de Cybèle et de Vénus ou Astarté. Au fond, il n'y avait qu'une déesse, le Saint-Esprit, représenté comme femelle quand la distinction des sexes fut injurieusement attribuée à la Divinité, par une perversion de la grande idée scripturaire que tous les enfants de Dieu sont enfantés par le Père et nés de l'Esprit; et avec cette idée, l'Esprit de Dieu comme Mère était représenté sous la forme d'une colombe, en mémoire de ce fait que cet Esprit, à la création, flottait (c'est là le sens exact de l'expression originale, *Genèse* I, 2) à la surface des eaux. Cette déesse donc s'appelait Ops, celle qui flotte, ou Junon, la colombe, ou Khubelé, celle qui attache avec des cordes; ce dernier titre se rapportait "aux liens d'humanité, aux cordages d'amour" (appelés dans Osée (*Osée* XI, 4), "Khubeli Adam"), par lesquels non seulement, Dieu attire sans cesse les hommes à lui, dans sa bonté providentielle, mais aussi par lesquels Adam, notre premier père, était étroitement uni à Dieu par l'Esprit qui demeurait en lui, tandis que l'alliance d'Éden était détruite. Ce sujet est minutieusement décrit dans l'histoire païenne et les preuves de nos affirmations sont abondantes; mais je ne puis m'y étendre ici. Remarquons seulement que les Romains joignaient les deux termes de Junon et de Khubèle, ou comme on le prononce d'ordinaire, Cybèle; à certaines occasions, ils invoquaient leur déesse suprême sous le nom de Juno Covella, (STANLEY, *Philosophie*, p. 1055), c'est-à-dire "la colombe qui lie avec des cordes". Dans Stace, (liv. V, *Sylv.*, 1- V, 222, *apud* BRYANT, vol. III, p. 325), nous trouvons le nom de Cybèle donné à la grande déesse:

Italo gemitus Almone Cybèle

Ponit, et Idaeos jam non reminiscitur amnes.

229

¹ Dans *Esther* II, 9, le pluriel de Rhéa est usité dans le sens de beau et appliqué aux jeunes suivantes d'Esther. Vulgate et Parkhurst le traduisent par speciosissimas.

Fig. 61

Si le lecteur considère, dans Layard, l'emblème Triun de la divinité suprême des Assyriens, il verra que cette idée même est visiblement symbolisée. Les ailes et la queue de la colombe ont au lieu de pieds des bandelettes juxtaposées (LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 418; voir aussi **figure 61** d'après BRYANT, vol. II, p. 216 et KITTO, *Encyc. Bib.*, vol. I, p. 425). Quant aux événements qui se rattachent à la chute une nouvelle idée s'attacha au nom de Cybèle. Khubel signifie non seulement attacher avec des cordes, mais aussi être en travail d'enfant; et dès lors Cybèle apparut comme la mère des dieux par laquelle tous les enfants de Dieu doivent être enfantés de nouveau ou régénérés. Mais pour cela il était indispensable qu'il y eût une union tout d'abord avec Rhéa, celle qui contemple, la mère humaine des dieux et des hommes, afin que le mal qu'elle avait causé pût être réparé. De là l'identité de Cybèle et de Rhéa qui dans tous les Panthéons, n'étaient que deux noms différents de la même déesse (LEMPRIERE, *Dictionnaire classique, sub voce*), bien que (nous l'avons vu) ces déesses fussent en réalité entièrement distinctes. Ce même principe fut appliqué à toutes les autres mères divinisées. Elles furent déifiées seulement à cause de leur identité miraculeuse avec Junon ou Cybèle, en d'autres termes, avec l'Esprit de Dieu. Chacune de ces mères avait sa propre légende et son culte spécial; mais comme dans tous les cas elle était regardée comme une incarnation du seul Esprit de Dieu, comme la grande mère de tous, les attributs de ce seul Esprit étaient toujours censés lui appartenir. Tel était donc le cas pour cette déesse reconnue comme Astarté ou Vénus, aussi bien que pour Rhéa. Bien qu'il y eût des points de différence entre Cybèle ou Rhéa, et Astarté ou Mylitta, la Vénus d'Assyrie, Layard montre qu'il y avait aussi des points distincts de contact entre elles. Cybèle ou Rhéa était renommée pour sa couronne de tours. Mylitta ou Astarté était représentée avec une couronne semblable (LAYARD, *Ninive*, vol. II, p. 456). Cybèle ou Rhéa était traînée par des lions. Mylitta ou Astarté, était représentée comme debout sur un lion (*ibid.*). Le culte de Mylitta ou Amtarté n'était qu'un amas de pollutions morales. (HÉRODOTE, liv. I, ch. 99, p. 92). Le culte de Cybèle sous le non de Terre, était absolument le même (AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. VI, tome IX, ch. 8, p. 203).

La première femme déifiée fut sans aucun doute Sémiramis, comme le premier homme déifié fut son mari. Mais il est évident que cette déification n'eut lieu qu'après la formation des mystères car ce n'est qu'après sa mort que Sémiramis fut divinisée et adorée sous la forme d'une colombe.

Quand donc les mystères furent d'abord composés, les actions d'Ève qui par ses relations avec le serpent, amena la mort, doivent y avoir nécessairement occupé une certaine place; car le mystère du péché et de la mort se rencontre à la base de toutes les religions et à l'époque de Sémiramis et de Nemrod, de Sem et de Ham, tous les hommes doivent avoir été au courant des faits de la chute. Tout d'abord le péché d'Ève fut admis dans toute sa gravité (autrement les hommes auraient été scandalisés, surtout quand la conscience générale fut réveillée par le zèle de Sem), mais quand une femme fut déifiée, la forme revêtue par l'histoire mystique montre que ce péché était atténué, et même qu'il changeait de véritable caractère, et par une perversion du nom donné à Ève, la mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les régénérés (voir note (1)), elle fut glorifiée comme l'auteur de la vie spirituelle, et sous le nom de Rhéa, reconnue comme mère des dieux. Or, ceux qui travaillaient au développement du mystère d'iniquité n'eurent pas de peine à montrer que ce nom de Rhéa approprié tout d'abord à la mère de l'humanité était aussi approprié à celle qui était la mère des dieux, c'est-à-dire, de tous les mortels divinisés. Rhéa, au sens actif, veut dire la femme qui contemple, mais au passif, il veut dire la femme qu'on regarde, c'est-à-dire la beauté. Ainsi sous une seule expression la mère de l'humanité et la mère des dieux païens, soit Sémiramis, se trouvaient réunies; tellement qu'aujourd'hui Rhéa est généralement reconnue comme la mère des dieux et des hommes, (HÉSIODE, *Théogonie*, v. 453, P. 36). Il ne faut donc pas s'étonner que Rhéa soit appliqué à celle que les Assyriens adoraient comme Vénus ou Astarté.

230

Note H, p. 117 - La Vierge mère du paganisme

"Presque tous les princes Tartares, dit Salverté, (*Les Sciences occultes*, Appendice, note A, art. XII, p. 490), font remonter leur généalogie à une vierge céleste fécondée par un rayon de soleil ou par quelque autre moyen." Dans l'Inde, la mère de Surya, le dieu soleil, qui était né pour détruire les ennemis des dieux, (p. 144) devint enceinte de la même manière: un rayon de soleil pénétra dans son sein et elle enfanta le dieu soleil. Or, ce mythe largement répandu jette une vive lumière sur le sens du nom de Aurora, femme d'Orion, dont le mariage avec ce puissant chasseur est mentionné par Homère (*Odyssée*, liv. V, 120, 121). Le nom de Aurora, dans un sens physique, veut dire remplie de lumière. On trouve aussi en grec le nom de @?"?D?, femme, qui vient de Ohra, concevoir ou être enceinte. Comme Orion, d'après ses récits Persans, était Nemrod, et que Nemrod sous le nom de Ninus, était adoré comme le fils de sa femme, quand il fut déifié, sous le nom

de dieu soleil, ce nom de Aurora appliqué à sa femme, est évidemment destiné à exprimer la même idée qui prévaut en Tartarie et dans l'Inde. Ces mythes des Tartares et des Hindous prouvent clairement que l'idée païenne de la conception miraculeuse ne provenait pas d'un mélange du christianisme avec leur propre superstition, mais qu'elle venait directement de la promesse faite à Ève. Mais, dira-t-on, comment était venue l'idée de la conception par le rayon du soleil? Il y a des raisons de croire qu'elle venait d'un des noms naturels du soleil. Le chaldéen zhr, briller, devient au participe actif, zuhro ou zurhé, celui qui brille; de là sans doute, en partant de zuhro, le brillant, on a glissé, sous l'influence d'un clergé entreprenant, dans l'idée de zuro, la semence; celui qui brille, et la semence, étant ainsi identifiés, conformément au génie du paganisme. Tel fut évidemment le cas en Perse, où le soleil était la grande divinité. "Les Perses, dit Maurice, l'appelaient Dieu Suré." (*Antiquités*, vol. V, p. 22).

231

¹ De Am, mère, et arka, la terre, La première lettre aleph de ces deux mots se prononce souvent o. Ainsi

on trouve dans le grec T:@ς, paule, la prononciation de a dans Am, mère. Am, mère, vient de am,

supporter, et de am prononcé om vient T:@ς, épaule qui porte les fardeaux. De là, aussi vient le nom

Oma, qui est l'un de ceux de Bona Dea, Oma est évidemment la mère. (Voir note K.)

² CATULLE, *Epithalamium*, p. 98.

³ *Fragment orphique*, dans BRYANT, vol. III, p. 238.

Note I, p. 118 - La Déesse mère comparée à une habitation.

Comment l'humanité a-t-elle jamais pu songer à appeler la grande déesse mère, ou la mère des dieux et des hommes, une maison ou une habitation? La réponse se trouve évidemment dans la Genèse (*Genèse* II, 21), à propos de la création de la mère de l'humanité "Et le Seigneur fit tomber sur Adam un profond sommeil; pendant qu'il dormait, le Seigneur prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Et l'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise à Adam." Cette histoire de la côte était bien connue des Babyloniens; c'est ce qui ressort clairement de l'un des noms donnés à leur ancienne déesse, ainsi qu'on le voit dans Berose (liv. I, p. 50). Ce nom, c'est Thalath. Mais, Thalath n'est pas autre chose que le chaldéen du mot hébreu Tzalaa au féminin, le mot même employé dans la Genèse pour la côte dont Ève fut formée; et l'autre nom que Berose joint à Thalath confirme fortement mon langage; ce nom, Omorka₁, signifie précisément la mère du monde. Quand nous avons ainsi décrit le sens du nom de Thalath appliqué à la mère du monde, on comprendra aisément le nom de Thalasius, donné par les Romains au dieu du mariage dont on a jusqu'ici cherché en vain l'origine. Thalathi signifie qui appartient à la côte, et avec la terminaison romaine, il devient Thalathius ou Thalasius², l'homme de la côte. Et quel nom pouvait mieux s'appliquer à Adam, envisagé comme le dieu du mariage, qui lorsque la côte lui fut apportée dit: "C'est maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair, elle sera appelée femme, car elle a été prise de l'homme." Tout d'abord quand Thalath, la côte, fut transformée en femme, cette femme était dans un sens très important, l'habitation ou le temple de Dieu; et si la chute n'avait pas eu lieu, tous ses enfants par suite d'un enfantement purement naturel auraient été les enfants de Dieu. L'entrée du péché dans le monde bouleversa la constitution originelle des choses. Cependant, quand la promesse d'un Sauveur fut faite à l'humanité, l'habitation intérieure du Saint-Esprit fut aussi accordée, non pas afin que la femme eût par là aucun pouvoir par elle-même de créer les enfants de Dieu, mais seulement afin qu'elle pût remplir entièrement le rôle d'une mère envers une race spirituellement vivante, envers ceux que Dieu réveillerait par sa grâce, et qu'il ferait passer de la mort à la vie.

Or, le paganisme méprisa ouvertement tout ceci; il enseigna, dès que ses sectateurs furent préparés à l'entendre, que cette habitation nouvelle de l'Esprit de Dieu dans la femme, était une identification, et ainsi il la déifia. Dès lors Rhéa, celle qui contemple, la mère de l'humanité, fut identifiée avec Cybèle, celle qui lie avec des cordes, ou Junon la colombe, c'est-à-dire l'Esprit-Saint. Alors, dans un sens païen et impie, elle devint Athor, l'habitation de Dieu, ou Sacca, ou Sacta, le Tabernacle, ou le temple, dans lequel habitait corporellement toute la plénitude de la Divinité. Ainsi elle devint Heva, la vivante, non dans le sens qu'Adam donna à sa femme après la chute, alors que l'espoir de la vie au milieu de la mort leur fut offert à tous les deux d'une manière si inattendue; mais dans le sens de celle qui communique aux hommes la vie spirituelle et éternelle, car Rhéa était appelée la fontaine des bienheureux³. L'action de cette femme déifiée était, disait-on, indispensable pour l'enfantement des enfants spirituels de Dieu, dans ce monde considéré comme perdu. On comprend bien vite alors le sens du nom donné à la déesse Babylonnienne dans le livre des Rois (*II Rois* XVII, 30). Le nom de Succoth-benoth a été souvent regardé comme un nom pluriel, et l'on a cru qu'il se rapportait à des tentes ou des tabernacles employés à Babylone pour des desseins infâmes. Mais comme le remarque Clericus (liv. I, De *Chaldoeis*, ch. 37, art. 2) qui s'appuie sur l'opinion des rabbins, le contexte montre clairement que ce nom doit être celui d'une idole (v. 29-30): "Mais les nations firent chacune leurs dieux dans les villes qu'elles habitaient: les gens de Babylone firent Succoth-benoth." Il s'agit évidemment d'une idole et comme le nom est féminin, cette idole doit avoir été celle d'une déesse. Si on la prend dans ce sens et à la lumière du système chaldéen, le sens de Succoth-benoth appliqué à la déesse babylonnienne, est "le Tabernacle

232

⁴ Soit la demeure de l'Esprit de Dieu, pour l'enfantement spirituel des enfants.

de celle qui porte l'enfant⁴". Quand le système Babylonnien se fut développé, Ève fut représentée comme la première qui occupait cette place, et le nom même de Benoth qui signifie portant l'enfant, explique aussi comment il se fait que la femme qui comme Hestia ou Vesta était appelée l'habitation, fut réputée comme ayant inventé l'art de bâtir des maisons (SMITH, *sub voce* Hestia). Benah, le verbe d'où vient Benoth, signifie en même temps mettre des enfants au monde et bâtir des maisons, ce qui est métaphoriquement la même chose. Tandis que le système païen, pour ce qui concerne la Mère déesse, était fondé sur l'identité des mères célestes et terrestres des immortels bienheureux, chacune de ces deux divinités était encore célébrée comme ayant une divinité distincte; aussi toutes les différentes incarnations de la semence du Sauveur étaient représentées comme nées de deux mères différentes. On sait fort bien que Bimater, né de deux mères, était une des épithètes de Bacchus. Ovide explique l'origine de cette épithète: lorsqu'il était encore en embryon, il fut sauvé des flammes qui dévorèrent sa mère, enfermé dans la cuisse de Jupiter et mis au monde au moment voulu. Sans chercher le sens caché de ce mythe, je constaterai seulement que Bacchus avait deux déesses pour mère; non seulement il fut conçu par Sémélé, mais il fut mis au monde par la déesse Ippa (PROCLUS, *Timoeum*, liv. II, art. 124, p. 292-293). C'est au même fait sans doute qu'il est fait allusion lorsqu'il est dit qu'après la mort de sa mère Sémélé, sa tante Ino remplit les fonctions de nourrice et lui donna son lait. La même chose se voit dans la mythologie de l'Égypte; nous lisons qu'Osiris sous la forme d'Anubis, ayant été enfanté par Nephthys, fut adopté et élevé par la déesse Isis comme son propre fils. Aussi la Triade favorite fut partout composée des deux mères et du fils. Dans Wilkinson (vol. VI, fig. 35) le lecteur verra une divine Triade composée d'Isis, de Nephthys et de l'enfant Horus au milieu d'eux. À Babylone, d'après Diodore (liv. II, p. 69), la Triade se composait pendant un temps de deux déesses et d'un fils, Hera, Rhéa et Zeus; à Rome au Capitale, il en était de même, la Triade se composait de Junon, Minerve, Jupiter; tandis que Jupiter, lorsque les matrones romaines l'adoraient comme Jupiter puer ou Jupiter l'enfant était en compagnie de Junon et de la déesse de la fortune (CICÉRON, *De Divinatione*, liv. II, vol. III, ch. 41, p. 77). Cette espèce de Triade divine semble remonter à des temps très anciens chez les Romains, car il est établi à la fois par Denys d'Halicarnasse

Note J, p. 165 - Signification du nom d'Astarté

Sémiramis, sous le nom d'Astarté, était adorée non seulement comme une incarnation de l'Esprit de Dieu, mais comme la mère de l'humanité. Nous en avons des preuves très claires et très satisfaisantes. Il n'y a pas de doute que la déesse Syrienne ne fût Astarté (LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 456). Or la déesse Syrienne ou Astarté est identifiée à Sémiramis par Athénagore (*Legatio*, vol. II, p. 179) et par Lucien (*De Deâ Syria*, vol. III, p. 382). Ces témoignages sur Astarté ou la déesse syrienne qui, en un sens, est Sémiramis, sont fort décisifs.

1/ Le nom d'Astarté qui lui est appliqué, se rapporte à son caractère de Rhéa ou Cybèle, la déesse qui porte une tour, "la première, dit Ovide (*Opera*, vol. III, *Fastes*, liv. IV, 219-220), qui fit des tours dans les cités"; car nous apprenons par Layard, à la page indiquée, que dans le temple Syrien d'Hiérapolis, la déesse Syrienne, ou Astarté, était représentée debout sur un lion couronné de tours. Or, aucun nom ne pouvait plus exactement dépeindre le caractère de Sémiramis comme reine de Babylone que le nom d'Ashtart, car il veut dire: la femme qui fait des tours. Tout le monde admet que la dernière syllabe tart vient de l'Hébreu Tr. Il a toujours été reconnu également que Tr signifie aller autour. Mais nous avons la preuve que dans les noms qui en dérivent, il veut dire aussi être arrondi, environner, entourer. Au masculin, Tbr désigne une rangée ou une bande de bijoux autour de la tête (PARKHURST, *sub voce* n/11 et aussi GESENIUS). Et au féminin comme le donne Hésychius (Lexique, p. 925), nous voyons que le sens est plus clairement indiqué: Τυ<D4ς οω B,D4\$@8@ς J@L J,4P@Lς. Turis est précisément la forme grecque de Turit, le T final suivant le génie du Grec, étant converti en S. Ash-turit, donc, qui est évidemment le même que l'Hébreu Ash-toreth, est précisément "la femme qui fait un mur d'enceinte". Si l'on considère que la gloire de cette construction était accordée d'ordinaire, en ce qui regarde Babylone à Sémiramis, non seulement par Ovide (*Métam*, liv. IV, fab. 4, l. 58, vol. II, p. 177), mais par Justin, Denys Afer et d'autres, on verra que la couronne de murs qu'elle portait sur la tête, ainsi que le nom de cette déesse, lui étaient fort bien appropriés.

Pour confirmer l'interprétation du sens du nom d'Astarté, je puis ajouter une épithète appliquée à la Diane des Grecs qui à Éphèse portait sur la tête une couronne de tours et était identifiée à Sémiramis, ce qui est assez frappant: "Quand la nouvelle de la bataille de Pydna parvint à Amphipolis, les matrones coururent au temple de Diane qu'elles appellent Tauropolis, pour implorer son secours." Tauropolis, de Tbr, une tour ou fortification environnante, et Pol, faire, signifie clairement celle qui fait des tours ou des fortifications environnantes, et c'est naturellement à elle, comme à la déesse des fortifications, qu'elles avaient recours quand elles craignaient une attaque contre leur cité.

Sémiramis, déifiée comme Astarté, atteignit aux plus grands honneurs et sa transformation en une colombe comme nous l'avons déjà montré, était évidemment destinée, quand la distinction du sexe eut été attribuée à la Divinité, à l'identifier sous le nom de Mère des dieux, à l'Esprit Divin sans l'action duquel nul ne peut être fait enfant de Dieu, et dont l'emblème, dans le langage symbolique de l'Écriture, était la colombe, comme celui du Messie était l'agneau. Puisque l'Esprit de Dieu est la source de toute sagesse, naturelle et spirituelle, les arts et les inventions de toute sorte lui étaient attribués (*Exode* XXXI, 3; XXXV, 31), ainsi la mère des dieux, en qui l'Esprit, disait-on, était incarné, était célébrée comme la source des arts et des sciences utiles (DIODORE DE SICILE, liv. III. p. 1341). De là aussi, le caractère attribué à la Minerve Grecque dont le nom Athena, comme nous avons vu qu'il y avait des raisons de le croire, n'est qu'un synonyme de Beltis, nom bien connu de la déesse Assyrienne (note 6, p. 36). Athéné, la Minerve d'Athènes, est universellement connue comme la déesse de la sagesse, l'inventrice des arts et des sciences.

2/ Le nom d'Astarté signifie aussi celle qui fait des recherches; et à cet égard il pourrait s'appliquer à Cybèle et à Sémiramis, comme symbolisées par la colombe; on pourra voir que c'est là un des noms d'Astarté, si on le compare aux noms similaires d'Astérie et d'Astrasa (en Grec Astraea) qui sont formés

234

en prenant la dernière partie du nom composé au masculin, au lieu du féminin Te ri ou Tri (le dernier étant prononcé Troi ou Tre) qui est le même que Tart.

Or, Astérie était la femme de Persée l'Assyrien (HÉRODOTE, liv. VI, p. 400), et l'inventeur des mystères (BRYANT, vol. III, p. 267-268). Comme Astérie fut plus tard représentée comme la fille de Bal, cela implique une situation semblable à celle de Sémiramis. Astrasa, de plus, était la déesse de la justice, qui est identifiée à la céleste vierge Thémis, le nom de Thémis signifiant la parfaite qui donnait des oracles (OVIDE, *Métam*. liv. 7, vol. II, p. 30), et qui ayant vécu sur la terre avant le déluge, la quitta juste avant cette catastrophe (ibid. note). Thémis et Astrasa sont quelquefois séparées et quelquefois identifiées; mais elles ont le même caractère comme déesse de la justice (*Gradus ad Pamassum*, *sub voce* Justicia). L'explication de cette opposition est facile à saisir: l'Esprit a été considéré comme parfois incarné, parfois non. Quand il était incarné, Astrasa nous apparaît alors comme la fille de Thémis. Quel nom pourrait mieux s'accorder avec le caractère de la déesse de la justice que Ash-traia, celle qui fait des investigations, et quel nom pourrait-on lui donner qui montrât d'une manière mieux appropriée, le caractère de ce divin Esprit qui "sonde toutes choses même les profondeurs de Dieu"? Comme Astrasa ou Thémis était Fatidica Thémis, Thémis la prophétesse, c'était là aussi un autre trait caractéristique de cet Esprit; car d'où peut venir un véritable oracle, ou l'inspiration prophétique, sinon de l'Esprit de Dieu qui inspire? Puis enfin qu'est-ce qui peut mieux s'accorder avec la déclaration divine de la Genèse à propos de l'Esprit que cette parole d'Ovide: "Astrée fut la dernière des divinités qui demeura sur la terre, et son départ fut le signal de la venue du déluge destructeur"? L'annonce du déluge est ainsi décrite dans la Parole de Dieu (*Genèse* VI, 3): "Et le Seigneur dit: Mon Esprit ne contestera pas toujours avec l'homme! Car il n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans." Pendant ces cent vingt ans l'Esprit contesta dans l'homme; quand ils furent terminés, l'Esprit ne contesta plus, abandonna la terre et laissa le monde à sa destinée. Mais bien que l'Esprit de Dieu quittât la terre, il n'abandonna pas la famille du juste Noé. Il entra avec le patriarche dans l'arche, et quand le patriarche sortit de son long emprisonnement, il sortit avec lui. Ainsi les païens avaient une base historique pour leur mythe de la colombe; il était fondé sur le symbole de l'arche dans les eaux Babyloniennes, et la déesse Syrienne ou Astarté (la même que Astraea) qui en sortait.

Sémiramis donc, comme Astarté, adorée comme la colombe, était regardée comme une incarnation de l'Esprit de Dieu.

3/ Comme Baal, le Seigneur du ciel, avait un emblème visible, le soleil, ainsi Beltis, la reine du ciel, doit avoir le sien, la lune, qui était aussi Asht-tart, celle qui fait des révolutions; car il n'y a pas de doute que Tart d'ordinaire veut dire aller autour.

4/ Mais le système doit être ramené à un seul principe. Comme la mère des dieux était aussi la mère de l'humanité, Sémiramis ou Astarté doit aussi être identifiée à Ève; et le nom de Rhéa qui, suivant la *Chronique Paschale* (vol. I, p. 65), lui était donné prouve suffisamment son identité avec Ève. En tant qu'appliqué à la mère commune de la race humaine, le nom d'Astarté est singulièrement approprié, car comme elle était Idaia Mater, la mère de la connaissance, on se demande: comment en vint-elle à cette connaissance? Voici la seule réponse: par les fatales recherches auxquelles elle se livra. Elle fit une expérience terrible, lorsqu'en opposition avec l'ordre divin, et en dépit de la punition qui la menaçait, elle rechercha cette connaissance que le Créateur lui avait cachée. Ainsi elle prit le premier rang dans cette voie malheureuse dont parle l'Écriture: "Dieu a fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de détours." (*Ecclésiaste* VII, 29). Or, Sémiramis déifiée comme colombe, était Astarté sous la forme la plus gracieuse et la plus bienveillante. Lucius Ampelius (*Liber ad Macrinum apud* BRYANT, vol. III, p. 161) l'appelle Deam benignam et misericordem hominibus ad vitam boriā, la déesse bienveillante et miséricordieuse qui donne aux hommes une vie bonne et heureuse. Par suite de cette douceur de son caractère, les deux titres Aphrodite et Mylitta lui furent évidemment donnés. J'ai déjà expliqué le premier; il veut dire: celle qui dompte la colère (p. 234); le second s'accorde exactement avec le premier. Mylitta, ou comme on le rencontre en grec Mulitta, ce qui signifie la Médiatrice. L'hébreu Melitz, qui en chaldéen devient Melitt, est évidemment employé dans le livre de Job (*Job* XXXIII, 23), dans le sens d'un Médiateur: "Le messenger, l'interprète, celui qui est agréable à un homme (Melitz) et dit: délivre-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse; j'ai trouvé une rançon." Ce mot veut

235

¹ L'hébreu Dan, sang, devient en Chaldéen Adun, de même Rkh devient.

² MACROBE, *Saturales* liv. I, ch. 21, p. 70. F.

³ D'après OUVAROFF (sect. 6, p. 102, note), la mère du troisième Bacchus était Aura, et Phaéton, nous dit Orphée, était fils, B,D4:0P, @ς ", D@ς, de l'air qui s'étend partout (LACTANCE, liv. I, ch. 5, p. 10). La liaison qui existe dans le langage sacré entre le vent, l'air et l'esprit, explique assez ces indications, et montre quel en est le vrai sens.

dire évidemment le messenger, l'interprète. Parkhurst prend ce mot dans ce sens, et le fait venir de Mltz, être doux.

Or, le féminin de Melitz est Melitza, d'où vient Mélissa, une abeille, nom commun de la prêtresse de Cybèle; et comme nous pouvons l'inférer, de Cybèle ou Astarté, reine du ciel elle-même; car Porphyre après avoir dit que les anciens appelaient Melissas les prêtresses de Jupiter, ajoute qu'elles appelaient aussi la lune Mélissa (*De antro Nympharum*, p. 18). Nous avons de plus des preuves qui nous permettent d'identifier ce titre à un titre de Sémiramis. Melissa ou Melitta (APPOLODORE vol. I, liv. II, p. 110), car le nom est donné de ces deux manières, fut la mère de Phoronée, le premier qui ait régné, aux jours duquel eut lieu la dispersion de l'humanité, des divisions ayant éclaté dans son sein, tandis qu'auparavant tous vivaient en harmonie et parlaient le même langage (HYGINIUS, fab. 143, p. 114). Il n'y a aucun autre homme auquel on puisse appliquer ce trait que Nemrod, et comme Nemrod fut adoré comme Nin, le fils de sa propre femme, l'identité est exacte. Melitta, donc, mère de Phoronée, est la même que Mylitta, nom bien connu de la Vénus de Babylone; et le nom qui est le féminin de Melitz, le Médiateur, signifie par conséquent la Médiatrice. Il est aussi un autre nom donné à la mère de Phoronée, le premier qui ait régné, c'est Archia (LEMPRIERE, voir aussi SMITH, p. 572). Or, Archia veut dire spirituel, de Rkh, esprit en hébreu, qui en égyptien est aussi Rkh (BUNSEN, vol. I, p. 516, n/ 292) et en chaldéen avec le préfixe a, devient Arkh₁. De la même racine vient évidemment l'épithète Architis, appliquée à Vénus, qui pleure Adonis₂. Vénus Architis c'est la Vénus spirituelle₃. Ainsi donc la femme mère du premier roi qui régna était connue sous le nom d'Archia et de Melitta, en d'autres termes, comme la femme en qui était incarné l'esprit de Dieu; ainsi elle apparut comme la Dea Benigna, la Mediatrix des malheureux pécheurs. La première forme d'Astarté, comme Ève, amena le péché dans le monde; la seconde forme, avant le déluge, comme une déesse vengeresse, la déesse de la justice. Cette forme était celle d'une déesse bienveillante et miséricordieuse. Ainsi Sémiramis, elle aussi, ou Astarté, ou Vénus, la déesse de l'amour et de la beauté, devint l'espérance du monde entier, et les hommes furent heureux de pouvoir recourir à la médiation d'une divinité si tolérante pour le péché.

236

¹ En chaldéen la même lettre qui se prononce P est aussi prononcée Ph, c'est-à-dire F; Pan devient donc Faun.

² Fatua vient évidemment du même verbe que Pitho ou Pitys, c'est-à-dire de Petou Phet. Avec un sens actif, Fatuus est très usité dans l'expression Ignis Fatuus. Nous le trouvons au passif dans la phrase: une personne remplie de fatuité.

Note K, p. 184 - Oannes et Souru

Voici les raisons que nous avons de croire qu'Oannes, qui, dit-on fût la première de ces créatures fabuleuses qui sortit de la mer et instruisit les Babyloniens, était représenté comme un poisson aux cornes de bouc. Tout d'abord, le nom d'Oannes comme nous l'avons montré ailleurs, n'est qu'une forme de He-anesh, ou l'homme, synonyme du nom de notre premier père Adam. Or, on peut prouver que Adam est l'original de Pan, qui était aussi appelé Inuus (DYMOCK, *sub voce*, Janus) mot qui n'est qu'une autre prononciation de Anosh sans l'article ou dans la traduction de la Genèse (*Genèse* V, 7), Enos. Ce nom comme on l'admet généralement, est le nom générique de l'homme après la chute, comme étant faible et malade. Le o dans Enos est ce qu'on appelle le vau, qu'on prononce quelquefois o, quelquefois u, et quelquefois v ou w. Enos donc se prononce Enus ou Enws, et il est le même pour le son que Inuus, l'ancien nom Romain de Pan. Le nom de Pan lui-même signifie celui qui s'est détourné. Comme le mot hébreu qui veut dire droiture, signifie celui qui marche droit dans le chemin, ainsi chaque déviation de la ligne droite du devoir était un péché, Hata, le mot qui veut dire péché, signifiant génériquement s'écarter de la ligne droite. Pan, on le sait, était le chef des Satyres, c'est-à-dire le premier des cachés, car Satyre et Satur, le caché, sont évidemment le même mot: Adam fut le premier membre de l'humanité qui se soit caché. Pan, dit-on, aima une nymphe appelée Pitho, ou sous une autre forme, Pitys (SMITH, *sub voce* Pan) et qu'est-ce que Pitho ou Pitys, sinon le nom même de la femme trompeuse, qui ayant été elle-même trompée, trompa son mari, et l'amena à faire ce pas après lequel il mérita le nom de Pan, celui qui s'est détourné? Pitho ou Pitys vient évidemment de Path ou Peth, séduire, verbe d'où le fameux serpent Python dérive aussi son nom. Cette conclusion sur l'identité personnelle de Pan et de Pitho est grandement confirmée par les titres qui sont donnés à la femme de Faunus. Faunus, dit Smith, (*ibid.*), est simplement un autre nom de Pan₁. Or, la femme de Faunus était appelée Oma, Faune et Fatua (*ibid. sub voce* Bona Dea) ce qui signifie ouvertement "la mère qui étant séduite, se détourn₂". Cette mère séduite est aussi appelée indifféremment la soeur, la femme, ou "la fille de son mari"; et le lecteur n'a pas besoin qu'on lui montre comment cela s'accorde avec les relations d'Ève et d'Adam.

Or, Pan s'appelait aussi Capricornus, celui qui a des cornes de chèvre (DYMOCK, *sub voce* Pan) et l'origine de ce titre doit être attribuée à ce qui eut lieu quand notre premier père devint le chef des Satyres, le premier des cachés. Il courut pour se cacher, et Berkha, fugitif, veut dire aussi un bouc. De là l'origine de l'épithète

Capricornus, ou celui qui a des cornes de bouc, appliquée à Pan. Mais comme le capricorne est représenté généralement comme le dieu poisson, si le Capricorne représente Pan, ou Adam, ou Oannes, cela montre qu'il doit être Adam, après qu'il eut passé, par le pouvoir de la métempsycose, à travers les eaux du déluge; le bouc, symbole de Pan représentant Adam, le premier père de l'humanité combiné avec le poisson, symbole de Noé, second père de la race humaine, desquels Nemrod, étant en même temps Kronos le père des dieux, et Souro, la semence, était une nouvelle incarnation. Parmi les idoles de Babylone (KITTO, *Comment, illust.* vol. IV, p. 31), nous trouvons une représentation de ce même capricorne, ou poisson à corne de bouc, et Berose nous dit (*apud* BUNSEN, *Berosiana*, vol. I, p. 703) que les représentations bien connues de Pan, dont le Capricorne est une modification, se trouvaient dans Babylone depuis les temps les plus reculés. On pourrait fournir plus de lumière sur ce sujet; mais je laisse le lecteur décider si la déclaration qui précède n'explique pas suffisamment l'origine de la remarquable figure du Zodiaque, le poisson aux cornes de bouc.

237

Note L, p. 198 - Identité du Scandinave Odin et du babylonien Adon

1/ Nemrodou Adon, ou Adonis, de Babylone, était le grand dieu de la guerre; Odin, on le sait, l'était également.

2/ Nemrod, sous le caractère de Bacchus, était le dieu du vin; Odin nous apparaît comme ne prenant aucune autre nourriture que le vin; le vin lui tient lieu de tout autre aliment, d'après ce qui nous est dit dans ces vers de l'Edda: "Le père illustre des armées, engraisse lui-même ses deux loups; mais le victorieux Odin ne prend pas de nourriture, il se contente du vin qu'il absorbe continuellement." (MALLETT, *fab.* 20, vol. II, p. 106).

3/ Le nom d'un des fils d'Odin indique le sens du nom d'Odin lui-même. Balder, dont la mort fut le sujet de tant de lamentations, paraît être la forme chaldéenne de Baal-zer, la semence de Baal; car l'hébreu z, comme on le sait bien, devient fréquemment d dans le chaldéen récent. Or, Baal et Adon signifient également l'un et l'autre le Seigneur; ainsi donc, si l'on admet que Balder est la semence ou le fils, cela revient à dire qu'il est le fils d'Adon; donc Adon et Odin doivent être le même. Cela met évidemment Odin à un rang inférieur. Cela fait de son fils et non plus de lui-même l'objet des lamentations; mais c'était aussi le cas en Égypte. En effet, Horus, était parfois représenté comme étant mis en pièces, ainsi qu'Osiris. Clément d'Alexandrie nous dit (*Cohortatio*, vol. I, p. 30): "ils se lamentent sur un enfant mis en pièces par les Titans". Les lamentations sur Balder sont très clairement la contrepartie des lamentations sur Adonis, et si Balder était la forme favorite du Messie Scandinave, il n'était autre qu'Adon, ou le seigneur, comme son père.

4/ Enfin, le nom de l'autre fils d'Odin, le puissant et belliqueux Thor, confirme toutes les conclusions précédentes. Ninyas, fils de Ninus ou Nemrod, à la mort de son père, quand l'idolâtrie reparut, fut tout naturellement, d'après la nature du système mystique, proposé comme Adon le seigneur. Or, comme Odin avait un fils appelé Thor, ainsi le second Adon assyrien avait un fils appelé Thourous (*Cedrenus*, vol. I, p. 29). Le nom de Thourous sembe n'être qu'une autre forme de Zoro ou Doro, la semence (*Lexique*, P. 93). Le d est souvent prononcé comme th. Adon, en Hébreu avec les points voyelles se prononce Athon.

238

Note M, p. 275 - Les vêtements ôtés par les initiés dans les Mystères.

Le passage donné, d'après Proclus, est diversement rendu par différents traducteurs. Tel que je l'ai cité, il est presque le même que dans Taylor (traduction de Proclus). Taylor abandonne la version du traducteur latin de l'édition de Hambourg, 1618, à propos du mot "dépouillés de leurs vêtements". Ce traducteur rend le mot qui dans l'original est (L:<4J", par vlites, ou soldats légèrement équipés. Mais après un soigneux examen du passage, on verra que la version Taylor, pour le sens et l'application du mot, apparaît parfaitement exacte, et que c'est, entièrement confondre le sens que de l'interpréter par "soldats légèrement armés". Dans le lexique grec de Donnegan, (L:<4J0ς est donné comme synonyme de(L:<0ς, qui dans son sens primitif, veut dire nu. Dans le lexique de Liddell et de Scott (L:<4J0ς ne se trouve pas; il y a seulement (L:<0Jh|ς; or, (L:<0J0ς qui est un nom, veut dire soldat légèrement armé; mais étant un adjectif, il signifie nu. Or, le contexte montre que (L:<4J"ς ou (L:<0J"ς doit être employé comme adjectif. De plus, le contexte avant et après montre évidemment qu'il signifie dépouillé ou débarrassé des vêtements. La phrase elle-même établit une comparaison. Je donne les mots de la comparaison d'après la version latine déjà mentionnée: "Et quemadmodum (ici viennent les mots cités dans le texte) eodem modo puto et in ipsâ rerum contemplatione rem se habere." Or, dans la phrase ci-dessus, l'âme ou la personne qui s'adonne proprement à la contemplation de Dieu et de l'univers le fait ainsi: "Contrahens se totam in sui ipsius unionem et in ipsum centrum universae vitae, et multitudinem et varietatem omnigenarum in eo comprehensarum amovens, in ipsam summam ipsorum Entium speculam ascendit." Ainsi dans la citation qui suit la phrase en question, la même idée de dépouiller tout ce qui peut empêcher la parfaite union de l'âme, nous est clairement indiquée, "et omnibus omissis atque neglectis", etc. Voici l'argument; comme les initiés avaient besoin d'être entièrement dépouillés, pour retirer de leur initiation tous les bénéfices possibles, ainsi l'âme doit se dépouiller de tout ce qui peut l'empêcher de s'élever à la contemplation des choses, telles qu'elles sont réellement.

Il n'y a qu'un autre point à remarquer, c'est le doute qui peut s'élever sur les mots qui sont entre parenthèses, "pour ainsi dire". Ces mots tels qu'ils se trouvent dans l'original, et tels qu'ils sont donnés par Taylor, qualifient-ils la phrase qui précède ou la phrase qui suit? Tels qu'ils sont donnés dans la version de Taylor, ils sont ainsi placés: "dépouillés de leurs vêtements, pour ainsi dire, ils participent à la nature divine". On ne voit pas trop clairement quel point ils désignent. On ne peut le distinguer que par un *usus loquendi*. Or, l'*usus loquendi* de Proclus est fort décisif. Cette expression qualifie ce qui suit. Ainsi, dans liv. I, ch. 3, p. 6, nous lisons le passage suivant: J0< ~ "χDJ0" J@L <@L, χαα (~ Tς φ"F4) J@ "<2@ς, (la perfection de l'me (pour ainsi dire) la fleur) et encore (*ibid.* ch. 1, p. 16): χ"4 B"<J,ς (Tς, 4B, 4<) J0ς, <2, @L F@φ4"ς ;, τει80φ"F4, (et tous pour ainsi dire ont participé à la sagesse inspirée). D'après ces passages, nous voyons aisément quelle était l'habitude de Proclus; aussi, tout en conservant les mots de la traduction de Taylor, j'ai arrangé la dernière clause de manière à faire ressortir plus clairement le sens original de l'auteur.

239

¹ L'institution des Mages remonte à une haute antiquité. Aristote dit qu'ils étaient plus anciens que les Égyptiens (*Théopompe*, fragments dans MÜLLER, vol. I, p. 280).

Note N, p. 343 - Zoroastre, chef des adorateurs du feu

Zoroastre était le chef des adorateurs du feu. Les détails suivants pourront l'établir. Bien qu'il ne dise pas que le nom de Zoroastre est presque synonyme d'adorateur du feu, le témoignage de Plutarque est d'un grand poids: "Plutarchus agnoscit Zoroastrem apud Chaldaeos Magos instituisse, ad quorum imitationem Persae etiam suos habuerunt, Arabica quoque historia, (ab Erpenio edita) tradit Zaradussit non primum instituisse, sed reformasse religionem Persarum et Magorum qui divisi erant in plures sectas." (CLERICUS, liv. I, *De*

Chaldoeis, vol. II, ch 2, art. 1, p. 195). Plutarque reconnaît que Zoroastre institua chez les Chaldéens les mages, à l'imitation des Perses. L'histoire Arabe (éditée par Erpenius) nous raconte aussi que Zaradussit (ou Zerdusht) n'a pas institué, mais seulement réformé la religion des Perses et des mages qui avaient été divisés en plusieurs sectes. Le témoignage d'Agathias tend au même but. Il croit que le culte du feu vint des Chaldéens chez les Perses (liv. II, ch. 25, p. 118-119).

Les mages étaient chez les Perses les gardiens du feu sacré et éternel; on peut le conclure de Curtius (liv. III, ch. 3, p. 41-42) qui dit que ce feu était porté devant eux sur des autels d'argent; de Strabon (*Géograph.*, liv. XV, p. 696) qui dit que les mages gardaient sur l'autel une certaine quantité de cendres et de feu éternel; et de la déclaration d'Hérodote (liv. I, p. 63) qui dit que sans eux, on ne pouvait offrir de sacrifice. Le culte du feu était une partie essentielle du système des mages Persans (WILSON, *La religion des Parsis*, p. 228, 235). Ils ne prétendaient pas avoir inventé ce culte du feu; mais leur histoire populaire en fait remonter l'origine jusqu'aux jours de Hoshang père de Thamurs, qui fonda Babylone (WILSON, p. 202-203 et 579), c'est-à-dire aux jours de Nemrod. Pour le confirmer nous avons un fragment d'Apollodore (MULLER, 68) qui fait de Ninus le chef des adorateurs du feu. Layard, citant ce fragment, suppose que Ninus est distinct de Zoroastre (*Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 443, note), mais, on peut le prouver, bien que beaucoup d'autres aient porté le nom de Zoroastre, les lignes d'évidence convergent toutes de manière à démontrer que Ninus, Nemrod et Zoroastre étaient la même personne. Les légendes de Zoroastre montrent qu'il était connu comme mage et comme guerrier (ARNOBE, liv. I, p. 327). Platon nous dit qu'Éros Armenius (d'après CLERICUS, *De Chaldoeis*, vol. II, p. 495, il serait le même que le 4e Zoroastre) mourut dans une bataille et ressuscita le 10e jour; ce qu'il prétendait avoir appris dans l'Hadès, il l'enseigna aux hommes dans sa nouvelle vie (PLATON, *De Republica*, liv. X, vol. II, p. 614). Nous avons vu que la mort de Nemrod, le Zoroastre original, ne fut pas celle d'un guerrier tué au combat; mais cependant cette légende du guerrier Zoroastre favorise entièrement l'hypothèse qui dit que le Zoroastre original, premier chef des Mages, n'était pas simplement un prêtre, mais un roi guerrier. Partout les Zoroastriens, ou adorateurs du feu, étaient appelés Guèbres ou Gabrs. Or le passage dans *Genèse* X, 8, prouve que Nemrod fut le premier des Gabrs. Comme Zoroastre était le chef des adorateurs du feu, Tammuz avait évidemment le même caractère. Nous avons déjà assez de preuves qui établissent l'identité de Tammuz et de Nemrod; mais quelques mots de plus le prouveront plus clairement et jetteront plus de lumière sur le culte primitif du feu.

1/ Tout d'abord, Tammuz et Adonis sont la même divinité. Jérôme qui vivait en Palestine à l'époque où les rites de Tammuz étaient observés au temps même où il écrivait, identifie expressément Tammuz et Adonis (vol. II, p. 353) dans son Commentaire sur *Ézéchiel* VIII, 14, où les femmes Juives, est-il dit, pleuraient sur Tammuz. Le témoignage de Jérôme sur ce sujet est généralement adopté. De plus, les rites de Tammuz ou Adonis en Syrie étaient célébrés comme ceux d'Osiris. La déclaration de Lucien (*De Dea Syria*, vol. III, p. 454), le montre d'une manière frappante, et Bunsen (vol. I, p. 443), l'admet distinctement. L'identité de Nemrod et Osiris a été largement prouvée dans cet ouvrage. Quand donc Tammuz ou Adonis est identifié avec Osiris, l'identité de Tammuz s'ensuit tout naturellement. Et dès lors ceci s'accorde entièrement avec le langage de Bion, dans sa lamentation sur Adonis, alors qu'il

240

2 De Tarn, rendre parfait, et muz, feu. Avoir le coeur pur, dans l'Écriture, signifie exactement avoir le coeur parfait. Le nom de Deucalion, lié au déluge, semble se rattacher aux adorateurs de l'eau. Dukhkaleh veut dire purifier par l'eau, de Dukh, laver (CLAVIS STOCKII, p. 223) et Khaleh, compléter ou perfectionner. Le nom issu de ce dernier verbe montre que la racine veut dire purifier, perfectionner. L'or parfait est en effet, rendu dans l'Écriture par or pur. Le nom Akmon donné parfois au roi des dieux a quelque rapport à cette idée. C'est la forme chaldéenne de l'hébreu Khma, "celui qui brûle". Il devient Akmos comme Dam, sang, devient Adem. Hesychius dit que Akmon est Kronos (*sub voce* Akmon). Virgile, *Enéide.*, VIII, 425 donne un synonyme: Tammuz Pyracmon, nom d'un des Cyclopes. Les premiers Cyclopes furent Kronos et ses frères; faisons venir ce nom de Put, forme chaldéenne de Bur, purifier, et Akmon; cela veut donc dire celui qui brûle et qui purifie.

3 MOOR, *Le Panthéon*, Siva, p. 43. Ce mot se prononce Suttee, mais s'écrit Sati.

4 Les Védas ne semblent pas d'une grande antiquité comme documents écrits; mais la légende des Hindous remonte bien plus haut que l'histoire. L'antiquité de l'écriture semble très grande, mais qu'il y ait eu ou non, aux jours de Nemrod, des documents religieux manuscrits, il devait y avoir eu un Véda car ce mot, comme Edda en anglo-saxon, viennent de Ed, témoignage, annales religieuses ou confession de foi. Témoignage qui doit avoir existé depuis le commencement.

représente Vénus s'abandonnant à un accès de douleur, comme une Bacchante après la mort d'Adonis, à travers bois et vallées, et appelant à elle son mari Assyrien (BION, *Idylle*, Id. I, v. 24 dans *Poetoe Minores Groeci*, p. 304). Cela s'accorde aussi avec la déclaration de Maimonide: lorsque Tammuz fut mis à mort, il eut sur cette une grande scène dans le temple de Babylone (p. 97).

2/ Si Tammuz et Nemrod ne font qu'un, le sens de ce mot confirme la relation de Nemrod avec le premier culte du feu. Après ce que nous avons déjà avancé, nul besoin d'argument pour montrer que comme les Chaldéens furent les premiers à introduire le nom et la puissance des rois (SYNCELLUS, vol. I, p. 169) et comme Nemrod fut évidemment le premier de ces rois et le premier par conséquent à porter le titre de Moloch, ce fut en son honneur que les enfants passaient à travers le feu de Moloch. Mais cette action avait incontestablement pour but de purifier. Le nom de Tammuz se rapporte évidemment à cette intention, car il signifie rendre parfait, soit purifier par le feu²; et si Nemrod était, comme le représentent la Chronique Paschale (vol. I, p. 50-51) et la voix générale de l'antiquité le créateur du culte du feu, ce nom même désigne exactement son caractère. Il est évident, toutefois, d'après le vers de Zoroastre cité que le feu lui-même était adoré, comme Tammuz, car il est appelé le Père qui a tout accompli. En un sens, ce nom se rapportait à l'accomplissement des hommes par la purification. Il rendait parfait ceux qu'il consumait. C'est la même idée qui depuis un temps immémorial jusqu'à ces derniers jours, amenait en Inde tant de veuves à s'immoler sur le bûcher funéraire de leur mari; la femme qui se brûlait ainsi était réputée bienheureuse, parce qu'elle devenait Suttee, c'est-à-dire pure par le feu³. Cela réconciliait sans doute avec ce cruel sacrifice les parents qui faisaient passer leurs enfants par le feu, car on croyait que ce feu qui les consumait les rendait aussi parfaits, et propres au bonheur éternel. Comme le double fait de passer dans le feu et de brûler dans le feu faisait partie des rites essentiels du culte de Moloch ou de Nemrod, c'est là une preuve que Nemrod était le même Tammuz. Comme prêtre et représentant du feu qui purifie qui accomplit, c'est lui qui remplissait les fonctions de rendre parfait ou de purifier par le feu, et c'est ainsi qu'il empruntait son nom à cette purification même, Si nous parcourons les légendes de l'Inde, nous trouvons là une preuve aussi concluante que celle que nous avons à propos de Zoroastre et de Tammuz, chefs des adorateurs du feu. La cinquième tête de Brahma qui fut coupée pour avoir épouvanté les trois mondes par l'éclat de ses rayons éblouissants s'identifie elle-même avec Nemrod. Cette cinquième tête étant représentée comme ayant lu les Védas ou les livres sacrés produit par les quatre autres têtes, montre, je crois, une succession⁴.

Or venant de Noé, que serait cette succession? Nous avons dans Berosus la preuve que déjà aux jours de Bélus, ou Nemrod, on faisait des images à deux têtes comme celle de Janus. Supposons donc que Noé, qui avait vécu dans deux mondes, avait deux têtes. Ham est la troisième, Cush la quatrième, et

Nemrod est naturellement la cinquième. Et celle-ci fut coupée parce qu'elle avait accompli la même

241

⁵ "Quant au royaume, disent les *Interprètes Orientaux* (ch. 1, p. 67), le soleil est le symbole du roi et la lune, le symbole de celui qui vient au-dessous de lui." Cette phrase (DAUBUZE, *Diction. Symbol.*, p. 115) annotée par mon savant ami, le révérend Forbes, de Londres, montre que ma conclusion sur le sens symbolique de la lune, s'accorde parfaitement avec les idées orientales. Pour des remarques excellentes à propos de Babylone, voir le même ouvrage, p. 38.

action qui causa la mort de Nemrod Je soupçonne ce mythe Hindou d'être la clef qui explique un passage de Plutarque qui semble à première vue absurde. Le voici: "Plutarque, dans le Livre IV des *Symposiaca* quest. 5, vol. II, p. 670, B, dit que les Égyptiens croyaient que la nuit a précédé la lumière, et que celle-ci a été produite par des souris, à la 4e génération, à l'époque de la nouvelle lune." Dans l'Inde, nous voyons que la nouvelle lune était produite différemment du sens ordinaire de cette expression, et que la production de cette nouvelle lune était non seulement importante dans la mythologie Hindoue, mais qu'évidemment elle s'accordait pour l'époque avec le temps où la cinquième tête de Brahma brûla le monde par son insupportable ardeur. Voici comment se fit cette création: les dieux et l'humanité étaient tout à fait mécontents de la lune qu'ils avaient créée, car elle ne donnait aucune lumière, les plantes étaient pauvres et les productions insuffisantes; aussi agitèrent-ils l'Océan et tout fut mis en confusion. Une nouvelle lune, avec un nouveau surveillant, fut établie, et dès lors régna un système de choses entièrement nouveau (*Recherches Asiatiques*, vol. IX, p. 98).

D'après les *Antiquités Indiennes* de Maurice (vol. II, art. 6), à cette même époque de l'agitation de l'Océan, le feu fut allumé sur la terre et il en résulta un embrasement général. Mais le nom de la lune, en Indien Soma, ou Som avec le a final aspiré, se retrouve dans le nom du fameux temple de Somnaut, qui signifie le Seigneur de la lune, la lune étant masculine en Inde. Comme cet événement est symbolique, on se demande naturellement que pouvait signifier la lune ou le surveillant de la lune qui fut rejeté dans la cinquième génération du monde? Le nom de Som est précisément le nom de Sem car celui-ci vient de Shem, désigner, et il est légitimement représenté par Som ou Sem, comme il l'est en grec: c'était précisément pour se débarrasser de Sem (après la mort de son père ou quand il fut atteint par les infirmités de l'âge), le grand instructeur du monde, soit le grand propagateur de la lumière spirituelle, qu'à la cinquième génération le monde fut jeté dans la confusion et la terre mise à feu. Nous comprenons aisément pourquoi Sem est comparé à la lune si nous considérons la symbolisation de son père Noé. Le chef de la famille est divinement comparé au soleil, comme dans le songe de Joseph (*Genèse XXXVII*, 9) et on conçoit facilement comment Noé fut regardé par sa postérité en général, comme occupant le premier rang, le rang du soleil dans le monde; aussi Bryant, Davies, Faber et d'autres s'accordent-ils à reconnaître dans l'astre le symbole de Noé. Cependant quand son fils Sem lui fut substitué (Sem était plus jeune que Joseph), Sem devait naturellement, surtout pour ceux qui ne l'aimaient pas et se révoltèrent contre lui, être comparé à une lumière moins vive, ou à la lune. Or, la production de la lumière par les souris à cette époque reculée vient exactement confirmer cette déduction. Une souris en chaldéen est Aakbar; et Gheber, ou Kheber, en arabe, en turc et dans quelques autres dialectes orientaux, devient Akbar, comme dans le proverbe bien connu des Musulmans: Allah Akbar, Dieu est grand. Ainsi le passage de Plutarque revient à ceci: la lumière fut produite par les Guèbres, ou adorateurs du feu, quand Nemrod fut mis, en opposition avec Shem, comme représentant de Noé, et la grande lumière du monde.

242

¹ De Tzet ou Tzit, allumer, ou mettre à feu, en chaldéen Tit, et Thon, donner.

¹ Idem

² De Mam ou Mom, tacheté et Non, fils.

³ Le lecteur verra, dans les extraits suivants du *Pancarpium Marianum*, que la Vierge de Rome est appelée Aurora, et que ce nom s'applique évidemment à elle, dans les deux sexes indiqués, dans le texte: "O Aurora Maria, quae a lumine incepisti, crevisti cum lumine, et nunquam lumine privaris! Sicut lux meridiana claraes. Dominum concepisti, qui dixit Lux sum mundi" (ch. 41, p. 170). "Numquid soljustitiae Christus, qui dixit: Lux sum mundi, operamini, dum dies est? Numquid hanc solis aeterni lampadem aurora Maria consurgens invexit? surgite soporati" (*ibid* p. 171). Ces paroles contiennent les deux idées du nom de l'Aurora des païens.

Note O, p. 345 - Histoire de Phaéton

L'identité de Phaéton et de Nemrod est fondée sur bien des raisons, outre l'évidence prima facie basée sur le fait que Phaéton était un Éthiopien ou Cushite, et la ressemblance de son sort (il fut jeté du ciel pendant qu'il conduisait le char du soleil) comme enfant du soleil, avec celui de Molk Gheber, dont le nom, comme dieu du feu, l'identifie à Nemrod.

1/ Phaéton, dit Apollodore (vol. I, p. 354), était le fils de Tithonus: mais si on examine le sens de ce nom il devient évident qu'il était Tithonus lui-même. Tithonus était le mari de Aurora (DYMOCK, *sub voce*). Au sens physique, comme nous l'avons vu, Aurora veut dire celle qui éveille la lumière, et Tithonus, celui qui allume la lumière ou qui met en feu. Or Phaéton, fils de Tithon, est en chaldéen Phaéton, Bar Tithon. Mais cela signifie Phaéton le fils qui met en feu. L'identité même de Phaéton et de Tithon nous sert donc fortement à identifier Phaéton avec Nemrod; car Homère (*Odyssée*, liv. V, p. 127), mentionne le mariage de Aurora avec Orion, le puissant chasseur dont l'identité avec Nemrod est déjà établie. Dès lors le nom du fils célèbre qui naquit de l'union entre Aurora et Tithon montre que Tithon, dans son caractère originaire, doit avoir été le même que le puissant chasseur de l'Écriture, car le nom de ce fils était Memnon (MARTIAL, liv. VIII, 5, 21, p. 440 et OVIDE, *Métam.* liv. I, vol. II, p. 647), ce qui signifie le fils du tacheté², nom qui identifie le père avec Nemrod, dont l'emblème était la peau tachetée du léopard. Ninus ou Nemrod étant adoré comme le fils de sa propre femme, et cette femme étant Aurora, la déesse de l'Aurore, nous voyons comment cela s'accorde exactement avec Phaéton, lorsqu'Ésaïe, parlant du roi de Babylone, qui était son représentant, lui dit: "Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, fils du matin?" (*Ésaïe XIV*, 12). Le mariage d'Orion avec Aurora, en d'autres termes, le jour où il s'établit comme le dieu qui allume la lumière, ou encore le jour où il prit le caractère de l'auteur du culte du feu, fut, selon Homère, la cause de sa mort, car il périt sous l'effet de la colère des dieux (*Odyssée*, liv. V, v. 124). 2/ L'histoire ordinaire racontée par Ovide, prouve suffisamment que Phaéton était d'ordinaire représenté comme le fils de Aurora; tandis que Phaéton prétendait être fils de Phébus ou le Soleil, on lui reprochait de n'être que le fils de Mérops ou du mari mortel de sa mère Clymène (OVIDE, *Métam.* liv. II, note). L'histoire implique que cette mère se fit passer pour Aurora, non dans le sens physique du mot, mais dans son sens mystique, comme la femme remplie de lumière; en conséquence, son fils fut regardé comme le grand producteur de la lumière, celui qui devait éclairer le monde, Lucifer, le fils du matin qui était le prétendu illuminateur des âmes. Le nom de Lucifer dans Ésaïe, est le nom même d'où vient évidemment un des noms de Bacchus, Eleleus. Ce nom vient de Helel qui veut dire rayonner ou produire de la lumière, et équivaut au nom de Tithon. Or, nous avons la preuve que Lucifer, fils de l'Aurora ou du matin, était adoré sous le caractère de Nemrod, lorsqu'il apparut de nouveau sous la forme d'un petit enfant; comme l'indique l'inscription: "Bono Deo Puero Phosphore" (WILKINSON, vol. IV, p. 410). Ce Phaéton ou Lucifer, qui fut précipité du ciel, c'est Janus, nous le prouvons plus loin, car Janus est appelé

Pater Matutinus (HORACE, *Sat.* II, 6, 20, p. 674); et nous verrons aussi le sens de ce nom sous l'un de ses aspects quand nous aurons établi la signification du mot Dea Matuta. Dea Matuta signifie la déesse qui allume

243

⁴ Matuta vient du même mot que Tithonus: Tzet, Tzit ou Tzut, ou en chaldéen Tet, Tit ou Tut, allumer, mettre à feu. De Tit, mettre à feu, vient le latin titio, tison, et de Tut avec le préfixe de formation M vient Matuta, comme Nasseh oublier, donne Manasseh, celui qui oublie (fils aîné de Joseph, *Genèse* XLI, 51). La racine de ce verbe est d'ordinaire Itzt; mais selon BARKER (*Lexique*, p. 176) elle peut être Tzt. C'est de cette racine que vient le mot sanscrit Suttee, déjà cité.

⁵ En hébreu, le verbe est Lhth, mais la lettre He devient souvent Heth en chaldéen avec la valeur de Kh.

ou qui produit la lumière⁴, aussi est-elle identifiée par Priscien avec l'Aurore: Matuta, quas significat Auroram (PRISCIEN, II, p. 591, dans SIR w. BETHAM, *Etruria*, vol. II, p. 53). Matutinus est évidemment le correspondant de Matuta, déesse du matin. Janus, donc, comme Matutinus, est Lucifer, fils du matin. Mais de plus, Matuta est identifiée à Ino après qu'elle eut plongé dans la mer, et que, en compagnie de son fils Melikerta, elle fut changée en divinité marine (*Gradus ad Parnassum, sub voce* Ino). En conséquence, son fils Melikerta roi de la ville fortifiée, est le même que Janus Matutinus, ou Lucifer Phaéton, ou Nemrod. Il y a aussi une autre chaîne par laquelle on peut identifier Melikerta, la divinité marine ou Janus Matutinus avec le dieu primitif des adorateurs du feu. Le nom le plus commun d'Ino, ou Matuta, après qu'elle est passé à travers les eaux était Leucothoé (OVIDE, *Métam.* liv. IV, 541-542). Or, Leucothoé ou Leu Kothea a un double sens; il vient soit de Lukthoth, éclairer ou mettre à feu, soit de Lukoth, glaner. Dans la médaille de Malte que nous avons donnée (fig. 37, p. 239), le lecteur verra un exemple de ces deux sens. L'épi de blé que la déesse tient ordinairement à la main, se rapporte à son caractère caché, la mère de Bar le fils, et sert aussi à la montrer aux profanes sous le caractère de Spicilega, la Glaneuse, nom populaire (HYDE, *De Religione Vet. Pers.*, p. 392) de la femme à l'épi de blé, représentée dans la constellation Virgo. Dans Bryant (vol. III, p. 245), Cybèle est représentée avec deux ou trois épis de blé à la main, car, comme il y avait trois Bacchus particulièrement distincts, il y avait deux ou trois épis à la main. Mais pour en revenir à la médaille de Malte dont nous venons de parler, les flammes sortant de la tête de Lucothea, la Glaneuse, montrent que tout en passant à travers les eaux, elle est encore Lucothea, celle qui brûle ou qui donne la lumière. Et les rayons qui entourent la mitre du dieu sur le revers s'accordent parfaitement avec le caractère du dieu considéré comme Eleleus, ou Phaéton, en d'autres termes, le brillant Bar. Or, ce Bar brillent, en qualité de Melikerta, roi de la cité fortifiée, occupe la place même d'Ala Mahozim, dont le représentant, nous l'avons ailleurs prouvé, n'est autre que le pape. Mais c'est aussi la divinité du soleil qui à cet égard porte la mitre de Dagon (comparez fig. 37, p. 239 et fig. 48, p. 322, où l'on donne diverses formes de la même divinité Maltaise). La mitre à tête de poisson portée par le pape montre que sous ce caractère aussi, la bête qui monte de la mer, il est incontestablement le représentant de Melikerta.

244

Note P, p. 356 - L'étendard du Dragon dans la Rome impériale est le symbole du culte du feu.

Ammien Marcellin qui parle de cet étendard, l'appelle "purpureum signum draconis" (liv. XVI, ch. 12, p. 145). À ce propos on se demande: l'épithète purpureum qui indique la couleur du dragon a-t-elle quelque rapport avec le feu? La citation suivante de Salverte peut jeter quelque lumière sur ce sujet: le dragon figurait parmi les enseignes militaires des Assyriens. Cyrus le fit adopter par les Mèdes et les Perses. Sous les empereurs romains et sous les empereurs de Byzance, chaque cohorte ou centurie avait pour enseigne un dragon (*Des Sciences occultes* Appendice, note A, p. 486). Il n'y a pas de doute que l'étendard du dragon ou serpent chez les Assyriens et les Perses ne se rapportât au culte du feu, le culte du feu et du serpent étant mêlés ensemble dans ces pays (LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 468-469). Comme les Romains donc empruntèrent évidemment ces étendards à cette origine, il est à présumer qu'ils les envisageaient à la même lumière que ceux auxquels ils les avaient empruntés, surtout comme cette lumière était si exactement en harmonie avec leur système de culte du feu. L'épithète de purpureus ou pourpre ne nous donne pas naturellement l'idée de la couleur du feu. Mais elle nous donne l'idée du rouge, et le rouge d'une nuance ou de l'autre, a presque unanimement servi chez les nations idolâtres, à représenter le feu. Les Égyptiens (BUNSEN, vol. I, p. 200), les Hindous (MOOR, *Le Panthéon*, Brahma, p. 6), les Assyriens (LAYARD, *Ninive*, etc., vol. II, ch. 3, p. 312, note) représentaient tous le feu par le rouge. Les Perses le faisaient aussi, cela est évident, car Quinte Curce parlant des mages qui suivaient le feu sacré et éternel, nous dit que les 365 jeunes gens qui formaient la suite de ces mages étaient revêtus "punicis amicutis", de vêtements écarlates (liv. III, ch. 3, p. 42); la couleur de ces vêtements avait évidemment trait au feu dont ils étaient les ministres; puniceus équivaut à purpureus, car c'est en Phénicie qu'on trouve la pourpre ou le poisson pourpre. La couleur extraite de ce poisson pourpre était l'écarlate (voir KITTO, *Comment illust. de l'Exode*, XXXV, 35, vol. I, p. 215); et c'est le nom même de ce poisson pourpre de Phénicie, "arguna", qui est usité dans Daniel (*Daniel* V, 16, 29), "celui qui interprétera l'inscription faite sur le mur sera vêtu d'écarlate". Les Tyriens connaissaient l'art de faire de la véritable pourpre aussi bien que le cramoisi, et il paraît hors de doute que purpureus ne soit souvent employé dans le sens attaché d'ordinaire à notre mot pourpre. Mais le sens original de l'épithète est "écarlate", et comme l'écarlate brillant est une couleur naturelle qui représente le feu, ainsi nous avons raison de croire que cette couleur, quand elle était employée pour des vêtements d'apparat chez les Tyriens, avait spécialement rapport au feu; car le Tyrien Hercule, qui était regardé comme l'inventeur de la pourpre (BRYANT, vol. III, p. 485), était regardé comme le roi du feu, "<"> BLD@ç (NONNUS, *Dionysiaca*, liv. XL, vol. II, 1. 369, p. 223).

Or, quand nous voyons que la pourpre de Tyr produisait la couleur carlate qui représente naturellement le feu, et que puniceus, qui est l'équivalent de purpureus, est évidemment employé pour écarlate, rien ne nous empêche de comprendre purpureus dans le même sens, tout au contraire nous y oblige. Mais quand même on admettrait que la nuance fût plus foncée, et que purpureus signifiait la vraie pourpre comme le rouge, dont elle est une variété, est la couleur reconnue du feu, comme le serpent était le symbole universellement reconnu du culte du feu, il est fort probable que l'emploi du Dragon rouge sur l'étendard impérial de Rome était l'emblème de ce système du culte du feu sur lequel, pensait-on, reposait la sûreté de l'empire!

245

¹ L'auteur ne fait pas de l'humiliation du roi de Babylone celle de l'Église. Comment donc peut-il établir une relation entre les sept temps de ces deux cas? Il semble croire qu'il suffit de trouver un point commun entre Nebuchadnezzar et la puissance qui opprima l'Église pendant deux fois sept temps. Ce point est la "folie" de l'une et l'autre. Mais voici l'objection capitale à cette opinion: la folie de Nebuchadnezzar n'était qu'une affliction; dans l'autre cas c'était un péché. La folie du roi ne l'entraîna pas à opprimer un seul individu mais la folie de cette puissance terrestre dans cette théorie est essentiellement caractérisée par l'oppression des saints. Où donc est, entre les deux, la moindre analogie? Les sept temps du roi de Babylone n'étaient que ceux de l'humiliation. Le monarque souffrant ne peut être un type de l'Église souffrante et encore moins ces sept temps d'humiliation profonde. Tout pouvoir et toute force enlevés, peuvent-ils être un type de la puissance terrestre, quand cette puissance allait concentrer toute gloire et grandeur de la terre? Telle est l'objection funeste à cette théorie. Regardons la phrase suivante et comparons-la au fait historique pour mieux montrer combien la théorie est peu fondée. "Il s'en suit incontestablement, dit l'auteur, que comme l'Église doit être tyrannisée par la puissance idolâtre pendant toute la durée des sept temps, elle sera opprimée pendant la première moitié des sept temps par l'idolâtrie sous la forme du paganisme et pendant la seconde moitié par l'idolâtrie sous

la forme de la papauté." Or, les premières 1 260 années de l'oppression de l'Église par l'idolâtrie païenne se sont exactement accomplies, dit-on, en 530 ou 532, quand Justinien amena tout à coup sur la scène un nouvel op presseur. Mais où trouvait-on la puissance terrestre avant 530 maintenant l'idolâtrie comme paganisme? Depuis Gratien au moins, en 376, où y avait-il un tel pouvoir persécuteur? Les nécessités de cette théorie demandent que le paganisme déclaré soit persécuteur de l'Église jusqu'en 532 mais, pendant 156 ans (depuis 376), il n'y eut au monde de pouvoir païen capable de persécuter l'Église. "Les jambes du boiteux, dit Salomon, ne sont pas égales" et si aux 1 260 années annoncées il n'en manque pas moins de 156, on peut dire que cette théorie est bancale.

Mais les faits s'accordent-ils à la théorie pour les secondes 1 260 années coïncidant avec 1792, époque de la Révolution française? Si ces années d'oppression papale se sont alors terminées et si l'Ancien des jours vint pour commencer le jugement final de la Bête, il a dû venir aussi pour autre chose. C'est ce qui ressort de Daniel (*Daniel VII*, 21-22): "Je vis cette corne faire la guerre aux saints, et l'emporter sur eux, jusqu'au moment où l'Ancien des jours vint donner droit aux fils du Très-Haut, et le temps arriva où les saints furent en possession du royaume." Le jugement de la corne et la possession du royaume par les saints sont donc contemporains. Longtemps les gouvernements terrestres ont été menés par des

Note Q, p. 399 - L'immolation des témoins

Est-elle passée ou est-elle à venir? C'est là une question vitale.

D'après la doctrine en faveur aujourd'hui, elle a eu lieu il y a bien des siècles, et les saints de Dieu ne reverront jamais une nuit de souffrance semblable à celle qui précéda l'ère de la Réformation. C'est là le principe fondamental d'un ouvrage qui vient de paraître sous le titre: "Le Grand Exode". "La vérité, nous dit l'auteur, peut avoir à subir de formidables assauts, les saints de Dieu peuvent être cruellement menacés mais quelles que soient leurs terreurs, ils n'ont cependant pas de vraie raison de craindre, car la mer Rouge se séparera, les tribus du Seigneur passeront à travers à pied sec, et tous leurs ennemis, comme Pharaon et son armée, seront engloutis dans une effrayante catastrophe." Si la doctrine soutenue par plusieurs des interprètes parmi les plus sobres de l'Écriture pendant le siècle dernier comme Brower, Haddington, Thomas Scott et bien d'autres, était bien fondée, autrement dit si l'anéantissement des témoins est encore à venir, cette théorie doit non seulement être une tromperie, mais une tromperie de la tendance la plus funeste, une tromperie qui en enlevant leur vigilance à ceux qui la professent, plutôt qu'en les obligeant à se tenir comme des soldats aux endroits les plus élevés de la forteresse, et à rendre à Christ un audacieux et invincible témoignage, prépare directement la voie pour cette destruction même des témoins qui est annoncée. Je n'entre dans aucune recherche historique sur la question de savoir si, en fait, il est vrai que les témoins furent égorgés avant l'apparition de Luther. Ceux qui désirent voir un argument historique sur ce sujet peuvent le voir "dans la République rouge", à laquelle je crois qu'on n'a pas encore répondu. Je ne crois pas non plus qu'il vaille la peine d'examiner particulièrement l'affirmation du Dr. Wylie: j'estime que c'est une affirmation pure et gratuite, celle qui consiste à dire que les 1 260 jours pendant lesquels les saints de Dieu, dans les temps évangéliques, eurent à souffrir pour la justice, n'ont aucun rapport, en tant que demi-période, à un tout symbolisé par les sept époques de Nebuchadnezzar, alors qu'il eut à souffrir et fut châtié pour son orgueil et ses blasphèmes, comme représentant du pouvoir du monde. Mais je fais simplement remarquer ceci au lecteur, c'est que même d'après la théorie du Dr. Wylie

246

mondains ne connaissant pas Dieu et ne lui obéissant pas. Maintenant que celui à qui appartient toute domination vient frapper ses ennemis, il vient aussi remettre le gouvernement à ceux qui craignent Dieu et suivent sa volonté relée. Or, si 1792 marqua la venue de l'Ancien des jours, les principes de la Parole de Dieu devraient avoir fermenté dans les gouvernements de l'Europe, et des hommes pieux et droits s'être élevés au premier rang de la puissance! Mais aujourd'hui une seule nation en Europe suit-elle ces principes? Précisément trois ans après "le commencement de ce signe de justice" débuta cette politique sans principes qui a à peine laissé un vestige de respect apparent pour l'honneur du "Prince des rois de la terre" dans le gouvernement public de cette nation. En 1795, Pitt et le Parlement anglais autorisèrent l'érection du collège catholique romain de Maynooth, qui débuta une carrière où "l'homme de pêche", s'est élevé, année par année, à une puissance qui menace, si la miséricorde divine n'intervient, de nous ramener promptement dans une complète servitude de l'Antéchrist. D'après le Grand Exode, c'est tout le contraire qui aurait dû arriver!

lui-même, les témoins du Christ ne pourraient pas avoir achevé leur témoignage avant la proclamation du décret de l'Immaculée conception. La théorie du Dr. Wylie, et de ceux qui adoptent le même point de vue général que lui, c'est que la fin du témoignage signifie l'accomplissement des éléments du témoignage, c'est-à-dire le témoignage entier et complet contre les erreurs de Rome. Le Dr. Wylie admet lui-même que "le dogme de l'Immaculée Conception (qui a été promulgué seulement ces derniers temps) déclare Marie vraiment divine, et la place sur les autels de Rome pour faire d'elle, dans la pratique, le seul et suprême objet du culte" (*Le Grand Exode*, p. 109). Cela n'avait jamais été fait; aussi les erreurs et les blasphèmes de Rome n'ont pas été complets avant que ce décret ne fût promulgué, si même ils l'ont été ce jour-là.

Or, si la corruption et les blasphèmes de Rome ont été incomplets jusqu'à nos jours, s'ils se sont élevés à une hauteur qu'ils n'avaient jamais atteint comme tous l'ont instinctivement senti et déclamé quand ce décret fut lancé, comment ce témoignage des saints pouvait-il être complet avant les jours de Luther? À quoi sert-il de dire que le principe et le germe de ce décret agissaient longtemps auparavant? On pourrait en dire autant de toutes les principales erreurs de Rome avant les jours de Luther. Elles étaient toutes développées très largement en essence et en substance presque depuis le jour où Grégoire-le-Grand commande que l'image de la Vierge fut portée dans les processions par lesquelles on suppliait le Très-Haut de chasser la peste de Rome, alors qu'elle faisait de si grands ravages parmi les citoyens de la ville. Mais cela ne prouve nullement qu'elles étaient complétés, ou que les témoins de Christ pouvaient finir leur témoignage en "rendant alors un témoignage entier et complet", contre les erreurs et les corruptions de la papauté. Je soumetts ce point de vue au lecteur intelligent pour qu'il l'examine dans un esprit de prière. Si nous n'avons pas "l'intelligence des temps", c'est en vain que nous attendrons "pour savoir ce que doit faire Israël". Si nous disons: "paix et sûreté", quand le péril nous menace, si nous amoindrissions la nature de ce péril; nous ne serons pas prêts pour le grand combat, quand il faudra le livrer!

247

1 Le chaldéen Thalath, côte ou côté, vient du verbe Thaala, forme chaldéenne de Tzelaa, qui veut dire se détourner, boiter, aller de côté, etc.

2 Vulcain était le père des dieux (voir MINUTIUS-FÉLIX, *Octavius*, p. 163).

Note R, p. 407 - Attès, le pécheur

Nous avons vu que le nom de Pan veut dire tourner de côté, et nous avons vu que c'est le synonyme de Hala, pécher, dont le sens générique est "se détourner de la ligne droite": ce nom fut celui de notre premier père Adam. L'un des noms d'Ève, l'antique déesse adorée dans l'ancienne Babylone, confirme cette conclusion tout en élucidant aussi un autre mythe classique d'une manière assez inattendue. Le nom de cette ancienne déesse, tel qu'il est donné dans Berosus, est Thalath, qui signifie comme nous l'avons vu, une côte. Le nom d'Adam, comme étant son mari, est donc Baal-Thalath, le mari de la côte, car Baal veut dire seigneur dans le sens souvent employé de mari. Mais Baal-Thalath d'après un idiome Hébreu spécial déjà indiqué (note 1, p. 60), signifie aussi celui qui s'arrêtait ou marchait de travers. C'est là l'origine de la claudication de Vulcain; car Vulcain comme père des dieux², pouvait être identifié à Adam, aussi bien que les autres pères des dieux auxquels nous l'avons déjà fait remonter. Or, Adam, à cause de son péché et de son écart de la ligne droite du devoir, fut, dans la suite de sa vie appelé dans un double sens non seulement le mari de la côte, mais l'homme qui boitait ou marchait de travers. C'est en souvenir de cet écart, sans doute, que les prêtres de Baal (*I Rois XVIII*, 18) sautaient devant l'autel, quand ils suppliaient leur dieu de les exaucer (c'est là, en effet, le

sens exact dans l'original du mot que nous traduisons par "bondissaient"; KITTO, *Encyc. Biblique*, vol. I, p. 261) et que les prêtres des Druides allaient de travers en accomplissant quelques-uns de leurs rites sacrés, comme il résulte du passage suivant de Davies: "La danse est accomplie dans des fêtes solennelles auprès des lacs; autour de ces lacs et du sanctuaire les prêtres acheminent de travers, tandis que dans le sanctuaire on invoque le roi qui descend, et devant lui la beauté recule sous le voile qui recouvre les grosses pierres." (*Les Druides*, p. 171). Davies croit que ceci se rapporte à l'histoire de Jupiter, père des dieux, violant sa propre fille sous la forme d'un serpent (*ibid.* p. 561). Or, que le lecteur regarde ce qu'il y a sur la poitrine de Diane d'Éphèse, la mère des dieux (fig. 8, p. 49.), il verra une allusion à ce fait qu'elle aussi marchait de travers; car il y a là un crabe, or, le crabe ne marche-t-il pas de travers? Cela montre le sens d'un autre signe du Zodiaque, le cancer, qui rappelle le fatal écart de nos premiers parents loin de la voie de la justice, quand l'alliance d'Éden fut brisée.

Les païens savaient que cet écart ou cette marche de travers impliquerait la mort de l'âme ("le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort"), aussi, tandis qu'à la fête de Cybèle et d'Attès qui avait lieu au printemps, on faisait de grandes lamentations sur la mort d'Attès, de même aux Hilaria, ou fêtes des réjouissances, le 25 mars, c'est-à-dire au jour de la dame, le dernier jour de la fête, le deuil se changeait en joie à l'occasion de la résurrection du grand dieu (DUPUIS, *Origine de tous les cultes*, tome IV, P. I, p. 253, Paris, an III de la République, 1794). Si Attès était celui qui, par son écart, mena dans le monde le péché et la mort, que pouvait être la vie à laquelle il était si promptement rendu, sinon cette vie nouvelle et divine qui entre dans toute âme quand elle est née de nouveau et qu'elle passe ainsi de la mort à la vie? Quand fut donnée la promesse que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, et qu'Adam la saisit par la foi, c'était là, il ne peut y avoir de doute, la preuve que la vie divine était rendue, et que l'homme naîtrait de nouveau. Ainsi les mystères même d'Atlas, qui étaient gardés avec une jalousie spéciale, et dont Pausanias ne put, malgré tous ses efforts, découvrir le sens caché (liv. VII, *Achaïca*, ch. 17), témoignent distinctement, lorsqu'on examine le sens du nom d'Attès, de la connaissance que le paganisme lui-même avait de la nature réelle de la chute, et du caractère essentiel de cette mort dont l'homme était menacé dans la première alliance!

Cette nouvelle naissance d'Attès a permis de le faire représenter comme un petit enfant, et de l'identifier ainsi avec Adonis qui, tout en étant mort dans la force de l'âge, était représenté de la même manière. Dans les mystères d'Eleusis, qui commémoraient le rapt de Proserpine, c'est-à-dire, la séduction d'Ève le dieu si regretté, où Bacchus était représenté comme un petit enfant dans les bras de la grande Mère qui était appelée

248

par Sophocle Deô (*Antigone*, v. 1121). Comme Deô ou Déméter appliqué à la grande Mère, est évidemment une autre forme de Idaia Mater, la mère de la connaissance (le verbe savoir étant Daa ou Idaa), ce petit enfant sous l'un de ses aspects, était sans aucun doute le même que Attès, et aussi Deoius (comme son nom est indiqué p. 36). Les Hilaria ou fête des réjouissances du 25 mars, ou jour de la Dame, devaient leur caractère joyeux à l'annonce d'une naissance encore à venir, la naissance du rejeton de la femme; mais en même temps la joie de cette fête était augmentée par la nouvelle naissance immédiate, ce même jour, d'Attès le pécheur, ou Adam, qui, par suite de la rupture de la naissance, "était mort dans ses fautes et dans ses péchés".

249

Appréciations de la presse

Voici un livre de curiosités littéraires, de recherches laborieuses, et de raisonnements ingénieux. Depuis les jours de Luther, nous n'avons pas lu d'exposé plus magistral des abominations du Romanisme. Il est évident que l'auteur a reçu une mission pour la Rome apostate, comme Ézéchiël en avait reçu une pour Jérusalem; Il l'a remplie avec la même fidélité.

Mr Spurgeon, l'Épée et la Truelle

Ce livre est le fruit d'une érudition peu commune. Depuis longtemps nous n'avons vu ou ouvrage qui présente le sujet sous un jour si frappant et si original. L'auteur a rendu un service signalé à notre protestantisme, et il mérite les remerciements de toutes les communions de l'Église du Christ.

Dr Campbell, l'Étendard Britannique

Ce livre (Identité morale de Rome et de Babylone) a produit une impression considérable; et le savant auteur a depuis continué ses recherches, et aujourd'hui dans un volume du plus haut intérêt, il vient de publier toutes les preuves et les illustrations de son intéressante et curieuse théorie. Ces pages remarquables donnent une idée vivante et particulière de l'inspiration de l'Écriture.

Dr Begy, Le Boulevard

Le livre de M. Hislop donne à son auteur une des premières places parmi ceux qui ont eu l'honneur, grâce à leurs découvertes, de jeter une vive et intéressante lumière sur quelques-unes des pages les plus obscures de l'histoire du monde.

Magasin de la Sécession

Ce livre constitue l'un des efforts les plus sérieux tentés pour la solution de la grande controverse que nous avons avec l'antéchrist. Les rapports des mythologies entre elles, leur rapport avec le théisme chrétien, sont admirablement développée dans les deux Babylone.

Stanyan Bigg, le Protestant du Downshire

M. Hislop a réuni un amas considérable de matériaux (dont beaucoup sont nouveaux et fort remarquables) pour démontrer la thèse qu'il a posée; il a arrangé et disposé ses arguments avec un calme, une précision, une force qui impressionnent fortement le lecteur.

Le trésor chrétien

250

Le vaste amas de science, les recherches philologiques, les comparaisons si séduisantes pour bien des esprits, jointes aux analogies frappantes qui apparaissent par intervalles, rendent ce livre aussi intéressant qu'un roman, et le lecteur est entraîné jusqu'au bout d'une manière irrésistible. Ces pages forment une mine d'une richesse historique, ou plutôt un arsenal de minéraux et de fossiles puisés à des sources innombrables, catalogués, classifiés avec une grande habileté. Comme les spécimens des diverses couches de la terre, exposés dans un musée, et réunis par la main d'un géologue expérimenté, cette classification démontre l'unité de la source, d'où sont dérivés les nombreux systèmes religieux de l'antiquité, comme les corruptions qui dans ces derniers temps se sont introduites dans l'Église apostolique.

Guide d'Arbroath

Le volume que nous avons sous les yeux, sur la question du Romanisme, offre un intérêt remarquable.

L'auteur est un savant accompli, versé dans l'antiquité classique, et ses recherches historiques sont approfondies et consciencieuses. Littérature classique, littérature orientale, annales de l'antiquité il se sert de tous les matériaux avec une adresse et une promptitude magistrales à l'appui de ses affirmations. Il est rare de voir renfermée dans un si petit espace, une Collection si riche d'informations savantes et curieuses, artistement arrangées pour combattre la prétention, les usages, la doctrine, et la soi-disant origine apostolique de l'Église Romaine. Il déchire les oripeaux de sa prétendue sainteté, et jette aux vents le charme de la communion sacrée!

Magasin évangélique

Voici un ouvrage d'un caractère extraordinaire. Il prouve clairement que la religion de Rome n'est autre chose que la religion de l'ancienne Babylone, colorée et vernie du nom de christianisme.

Achill Herald

Nous ne craignons pas de dire que le lecteur fermera ce livre avec un respect plus grand pour la vérité divine, et une conviction plus grande de la flétrissure ineffaçable infligée désormais par cette vérité au système papal. Il y a quelque chose de sublime à voir s'éclairer les mystères énigmatiques du voyant de Patmos, quand nous comparons l'ancien culte idolâtre des Chaldéens aux dogmes récents de la papauté. L'exposé du développement des deux systèmes complète le cercle: c'est comme un anneau lumineux qui éclaire les pages obscures de la prophétie et nous permet de la lire comme une histoire qui ne daterait que d'hier.

La Sentinelle du Nord